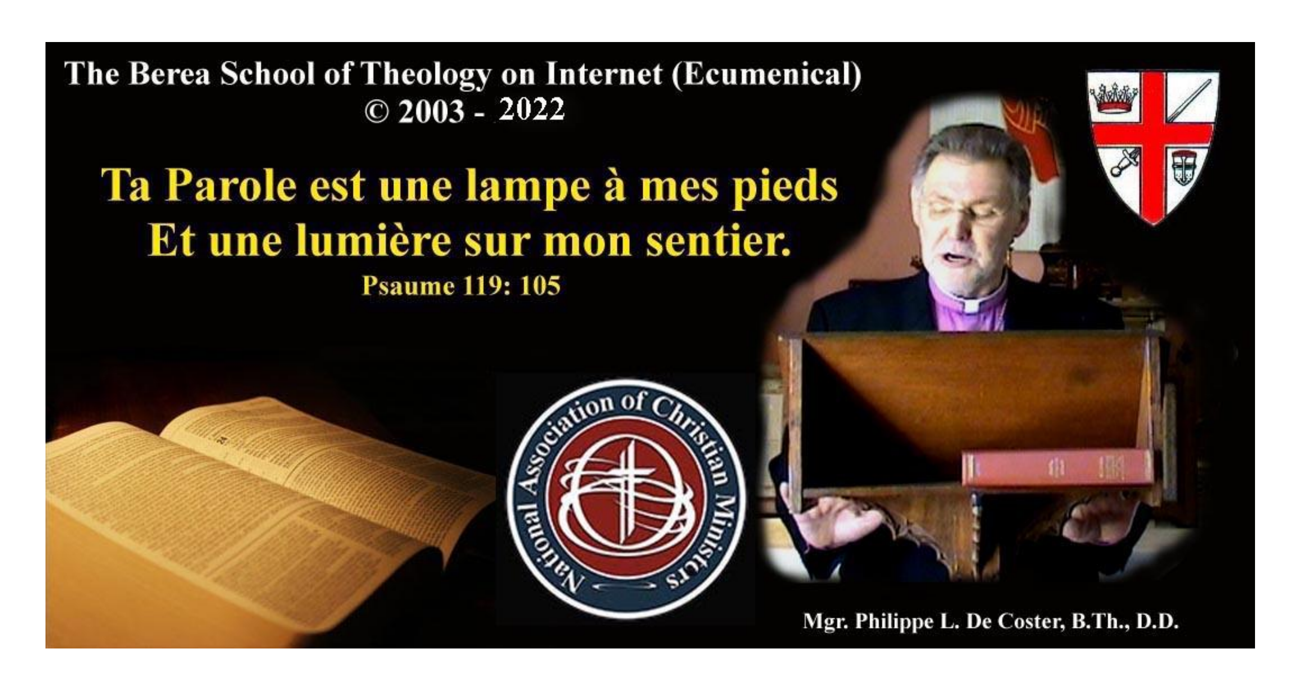


Fondements de la Foi Chrétienne

Traducteur: Révérend Philippe L. De Coster, B.Th., DD

Tome II - (Anglais/Français)

Pour les auteurs des rubriques, voir Tome I, à partir de la page 2

Le Témoignage du Christ dans L'Ancien Testament

Les juifs et les chrétiens reçoivent l'Ancien Testament comme contenant une révélation de Dieu, tandis que ces derniers le considèrent comme étant en relation étroite et vitale avec le Nouveau Testament. Tout ce qui touche à l'Ancien Testament a, ces dernières années, été soumis à un examen minutieux - la paternité de ses différents livres, l'époque à laquelle ils ont été écrits, leur style, leur valeur historique, leurs enseignements religieux et éthiques. Outre la vénération avec laquelle nous considérons les écrits de l'Ancien Testament pour leur propre compte, le lien intime qu'ils ont avec les Écritures Chrétiennes nous donne nécessairement le plus profond intérêt pour les conclusions auxquelles peut parvenir la critique de l'Ancien Testament. Pour nous, la dispensation du Nouveau Testament présuppose et découle de la Mosaïque, de sorte que les livres du Nouveau Testament touchent en tout point ceux de l'Ancien : « In vetere testamento novum latet , et in novo vetus patet. » (Dans l'Ancien Testament, le Nouveau est caché, et dans le Nouveau, l'Ancien est révélé).

Nous proposons de prendre une vue sommaire du témoignage de notre Seigneur à l'Ancien Testament, tel qu'il est enregistré par les évangélistes. Les auteurs du Nouveau Testament eux-mêmes citent et se réfèrent largement à l'Ancien Testament, et les vues qu'ils expriment concernant l'ancienne économie et ses écrits sont en harmonie avec les déclarations de leur Maître ; mais, pour diverses raisons, nous nous bornons ici à ce qui est relaté du Seigneur lui-même.

Référons-nous, premièrement, à ce qui est contenu ou nécessairement impliqué dans le témoignage du Seigneur aux Écritures de l'Ancien Testament, et, deuxièmement, à la valeur critique de son témoignage.

I. Le témoignage du Seigneur à l'Ancien Testament

L'autorité de notre Seigneur - bien que ce soit plutôt « l'argumentum silentio » - peut être citée en faveur du canon de l'Ancien Testament tel qu'accepté par les Juifs à son époque. Il ne les accuse jamais d'ajouter ou de retrancher aux Écritures, ou d'altérer le texte de quelque manière que ce soit. S'ils avaient été coupables d'un si grand péché, il n'est guère possible que parmi les accusations portées contre eux, cette affaire ne soit même pas mentionnée. Le Seigneur reproche à ses compatriotes d'ignorer les Écritures et d'annuler la loi par leurs traditions, mais il ne laisse jamais entendre qu'ils ont introduit un livre dans le canon ou rejeté un livre qui y méritait une place.

Maintenant, le canon de l'Ancien Testament du premier siècle est le même que le nôtre. La preuve en est complète, et le fait est à peine remis en question. Le Nouveau Testament ne contient, en effet, aucun catalogue des livres de l'Ancien Testament, mais le témoignage de Josèphe, de Méliton de Sardes, d'Origène, de Jérôme, du Talmud, montre de manière décisive que le canon de l'Ancien Testament, une fois fixé, est resté inchangé. . Que la tradition juive constante selon laquelle le canon a finalement été déterminé par Esdras et la Grande Synagogue soit tout à fait correcte ou non, il est certain que la Septante est d'accord avec l'hébreu quant au canon, montrant ainsi que le sujet n'était pas en litige deux siècles auparavant. Christ. Le témoignage de la Septante n'est pas non plus affaibli par le fait que les Apocryphes communs de l'Ancien Testament sont annexés aux livres canoniques ; car "de personne parmi les livres apocryphes il n'y a même eu d'insinuation, soit par l'auteur, soit par tout autre écrivain juif, qu'il était digne d'une place parmi les livres sacrés" (Kitto's Cyclo., art. "Canon"). Le Seigneur, observe-t-on, ne cite jamais aucun des livres apocryphes, ni ne s'y réfère.

Aucune partie attendue

Si notre Seigneur ne nomme pas en détail les auteurs des livres de l'Ancien Testament, on peut au moins dire qu'aucun mot de Lui ne remet en question l'authenticité d'aucun livre, et qu'il attribue distinctement plusieurs parties de l'Écriture aux auteurs. sous les noms desquels ils passent. La Loi est attribuée à Moïse ; Le nom de David est lié aux Psaumes; les prophéties d'Isaïe sont attribuées à Isaïe, et les prophéties de Daniel à Daniel. Nous nous demanderons plus tard si ces références ne sont que des accommodements, ou s'il faut leur attacher plus d'importance ; en attendant, nous notons que le Seigneur n'exprime en aucun cas un désaccord avec l'opinion commune et que, quant à plusieurs parties de l'Écriture, il l'approuve distinctement.

Les références à Moïse en tant que législateur et écrivain sont telles que : Au lépreux purifié, Il dit : « Va, montre-toi au sacrificateur, et offre le don que Moïse a commandé » (Matthieu 8 :4). « Il leur dit : Moïse, à cause de l'endurcissement de votre cœur, vous a permis de répudier vos femmes » (Matthieu 19 :8). "S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas non plus persuadés, même s'il y en a un qui est ressuscité d'entre les morts" (Luc 16:31). « Car Moïse a dit : Honore ton père et ta mère ; et, Quiconque maudit son père ou sa mère, qu'il meure de mort » (Marc 7:10). « Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » (Luc 24 :27). « Il faut qu'il accomplisse tout ce qui est écrit dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes me concernant » (Luc 24 :44). « Il y en a un qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous vous confiez. Car si vous aviez cru Moïse, vous m'auriez cru : car il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? (Jean 5:45-47). "Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi, et pourtant aucun de vous n'observe la loi?" (Jean 7:19). « Moïse vous a donc donné la circoncision. * * * Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas transgressée », etc. (Jean 7:22,23). Les mots entre parenthèses omis — « non parce qu'il est de Moïse, mais des pères » — semblent clairement montrer, on peut le remarquer en passant, que le Seigneur n'est pas inattentif à l'exactitude historique.

Les Psaumes sont cités par notre Seigneur plus d'une fois, mais une seule fois un auteur est nommé. Le 110ème Psaume est attribué à David ; et la validité de l'argument du Seigneur dépend de son caractère davidique. La référence, donc, dans la mesure où elle va, confirme les inscriptions des Psaumes par rapport à la paternité.

Isaïe 6: 9 est cité ainsi: «En eux s'accomplit la prophétie d'Esaias, qui dit: En entendant, vous entendrez et vous ne comprendrez pas» (Matthieu 13:14,15).

Encore une fois, le chapitre 29:13 de la prophétie d'Isaïe est cité: "Esaïe a bien prophétisé sur vous, hypocrites. * * * Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi » (Marc 7:6). Quand, au début de son ministère, le Seigneur vint à Nazareth, on lui remit dans la synagogue « le livre du prophète Ésaïe. Et quand il eut ouvert le livre, il trouva l'endroit où il était écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer l'Evangile aux pauvres », etc. (Luc 4:17,18) . Le passage lu par notre Seigneur est du chapitre 61 d'Isaïe, qui appartient à la section du livre très souvent, à l'heure actuelle, attribuée au second, ou pseudo, Isaïe ; mais nous n'insistons pas sur ce point, car on peut dire que l'évangéliste, plutôt que le Christ, attribue les paroles à Isaïe.

Dans sa grande prophétie concernant la chute de l'État juif, le Seigneur fait référence à "l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel". », et au chapitre 12:11, que « l'abomination qui dévaste (sera) érigée ».

Récits et Dossiers Authentiques

Lorsque le Christ fait référence aux récits et aux annales de l'Ancien Testament, Il les accepte comme authentiques, comme historiquement vrais. Il ne donne ni ne suggère en aucun cas une interprétation mythique ou allégorique. Les récits de la création, du déluge, du renversement de Sodome et Gomorrhe, ainsi que de nombreux incidents et événements survenus ultérieurement, sont considérés comme authentiques. On peut, bien sûr, alléguer que les références du Seigneur à la création de l'homme et de la femme, au déluge, aux villes de la plaine, etc., servent également son objectif d'illustration, qu'il les considère comme historiques ou non. Mais en pesant ses paroles, on verra qu'elles perdent beaucoup de leur force et de leur pertinence à moins que les événements auxquels il est fait allusion n'aient un caractère historique.

Abordons plus particulièrement ce sujet. Lorsque les pharisiens demandent au Christ s'il est permis à un homme de répudier sa femme pour quelque cause que ce soit, il leur répond : « N'avez-vous pas lu que celui qui les a faits au commencement les a faits mâle et femelle, et a dit : Car l'homme quittera-t-il son père et sa mère, et s'attachera-t-il à sa femme, et les deux deviendront une seule chair ? (Matthieu 19:4,5). Encore : « Comme furent les jours de Noé, ainsi sera aussi l'avènement du Fils de l'homme. Car comme aux jours qui étaient avant le déluge, ils mangeaient et buvaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ne le sut pas, jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous ; ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme » (Matthieu 24:37,39). Encore : « Et toi, Capharnaüm, qui es élevé jusqu'au ciel, tu seras descendu dans la géhenne ; car si les œuvres puissantes qui ont été faites

en toi avaient été faites à Sodome, elles seraient restées jusqu'à ce jour. Mais je vous dis qu'au jour du jugement ce sera plus supportable pour le pays de Sodome que pour toi » (Matthieu 11:23,24). Ces paroles, tout le monde le sent, perdraient leur poids et leur solennité, s'il n'y avait pas de déluge tel qu'il est décrit dans la Genèse, et si la destruction de la méchante Sodome n'était qu'un mythe. Des illustrations et des parallèles peuvent, à certaines fins, être tirés de la littérature fictive, mais lorsque le Seigneur éveillerait la conscience des hommes et alarmerait leurs craintes en se référant à la certitude du jugement divin, Il ne confirmerait pas Son enseignement par des cas de punition qui sont seulement fabuleux. Son argument selon lequel le Dieu saint et juste fera ce qu'il a fait — montrera son bras comme autrefois — est dépouillé, dans ce cas, de toute validité.

Un point de vue fréquemment avancé de nos jours est que, comme pour les autres nations, de même pour les Juifs, la période mythique précède la période historique, et donc les récits antérieurs de l'Ancien Testament doivent être pris selon leur véritable caractère. Dans les périodes ultérieures de l'Ancien Testament, nous avons des documents qui, dans l'ensemble, sont historiques ; mais dans les temps les plus reculés, il ne faut pas chercher du tout l'histoire authentique. Un examen adéquat de cette théorie (qui a, bien sûr, des conséquences exégétiques capitales) ne peut être tenté ici. Nous remarquons simplement que les brèves références de notre Seigneur aux premiers récits de l'Ancien Testament ne suggéreraient pas la distinction si souvent faite entre les récits antérieurs et ultérieurs de l'Ancien Testament sur le plan de la fiabilité.

L'Ancien Testament de Dieu

Nous avançons pour dire que Christ accepte l'ancienne dispensation et ses Écritures comme, dans un sens spécial, de Dieu ; comme ayant une autorité divine spéciale. Beaucoup de ceux qui ne reconnaissent aucun caractère sacré ou autorité particulière dans la religion des Juifs au-dessus des autres religions du monde, admettraient volontiers que cela vient de Dieu. Mais leur affirmation est que toutes les religions (surtout ce qu'ils se plaisent à appeler les grandes religions) contiennent des éléments de vérité, qu'elles fournissent toutes des moyens par lesquels les âmes dévotes ont une communion avec le Pouvoir qui gouverne l'univers, mais qu'aucune d'entre elles doit exalter ses prétentions bien au-dessus des autres, et encore moins réclamer la sanction divine exclusive ; tous étant le produit de la nature spirituelle de l'homme, façonné par son histoire et son environnement, dans différentes nations et à différentes époques. C'est le point de vue sous lequel l'étude de la religion comparée est poursuivie par de

nombreux savants éminents. Une étude large et généreuse des religions, de leurs caractéristiques et de leur histoire, tend, dit-on, à les rapprocher les unes des autres ; et seuls l'ignorance ou les préjugés (disent ces penseurs impartiaux) peuvent isoler la religion de l'Ancien Testament ou du Nouveau, et refuser de reconnaître dans les autres religions les éléments divins qui leur donnent le droit de prendre rang avec le judaïsme ou le christianisme.

Les déclarations de Jésus-Christ sur cette question de la divinité de la religion et des cultes de l'Ancien Testament sont sans équivoque ; et non moins clair et décidé est son langage concernant les écrits dans lesquels cette religion est prononcée. Dieu est la source, au sens le plus direct, à la fois de la religion et de ses archives. Personne ne peut revendiquer l'autorité du Christ pour classer le judaïsme avec le confucianisme, l'hindouisme, le bouddhisme et le parséisme. Il n'y a rien, en effet, dans l'enseignement du Seigneur qui nous interdit de reconnaître quoi que ce soit de bon dans les religions ethniques - aucun de ces éléments de vérité spirituelle qui deviennent la propriété commune de la race et qui n'ont pas été complètement perdus dans la nuit du paganisme ; mais, d'autre part, il est abondamment évident que la foi juive est, pour notre Seigneur, la seule vraie foi, et que les Écritures juives ont une place qui leur est propre - une place qui ne peut être partagée avec les livres sacrés des autres. peuples. Le Samaritanisme, même s'il s'était si largement approprié de la religion d'Israël, Il ne le reconnaîtra pas. "Car le salut vient des Juifs."

Presque toute référence de notre Seigneur à l'Ancien Testament soutiendra l'affirmation selon laquelle Il considère la Dispensation et ses Écritures comme venant de Dieu. Il montre, par exemple, que la prophétie de l'Ancien Testament s'est accomplie en Lui-même, ou Il justifie Son enseignement et Ses prétentions par l'Écriture, ou Il enjoint l'obéissance à la loi (comme dans le cas des lépreux purifiés), ou Il affirme l'inviolabilité de la loi jusqu'à son accomplissement complet, ou Il accuse une génération aveugle et pharisaïque de remplacer et d'annuler une loi qu'elle était tenue d'observer. Quelques exemples de reconnaissance explicite des Écritures de l'Ancien Testament comme procédant de Dieu et ayant une autorité divine, peuvent être cités ici. Dans son sermon sur la montagne, le Seigneur fait cette déclaration forte et complète : « En vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un iota ou un trait ne passera en aucune manière de la loi, jusqu'à ce que tout soit accompli » (Matthieu 5:18).

Dans le contexte la loi se distingue des prophètes et désigne donc le Pentateuque ; et sûrement l'origine divine de cette partie de l'Ecriture est incontestablement impliquée. Une telle inviolabilité ne saurait être revendiquée pour une institution ou une production purement humaine. Lorsque le fils hypocrite et sans cœur a

prétendu consacrer à Dieu ce qui aurait dû servir à subvenir aux besoins de ses parents indigents, il « a annulé le commandement de Dieu », « car Dieu a commandé, en disant : Honore ton père et ta mère » (Matthieu 15 : 4). En purifiant le temple, le Seigneur justifie son action en ces termes : « Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de prière » (Matthieu 21 :13). Encore : « En ce qui concerne la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ce qui vous a été dit par Dieu, disant : Je suis le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob ? (Matthieu 22:32). Encore : « Rejetant le commandement de Dieu, vous retenez la tradition des hommes, comme le lavage des pots et des coupes ; et vous faites beaucoup d'autres choses semblables » (Marc 7 :8). Tant de passages de l'Ancien Testament sont cités ou évoqués par le Seigneur comme ayant reçu ou attendant leur accomplissement, qu'il est à peine nécessaire de faire des citations de cette classe. Tout cela implique très certainement la divinité de l'Écriture ; car aucun homme, aucune créature ne peut dire ce qui est caché dans un avenir lointain.

Nous n'oublions pas que le Seigneur reconnaît pleinement le caractère imparfait et provisoire de la loi mosaïque et de l'ancienne dispensation. Si l'Ancien était irréprochable, aucune place n'aurait été trouvée pour le Nouveau. Si la grâce et la vérité étaient venues par Moïse, l'avènement de Jésus-Christ aurait été inutile. Alors quand les pharisiens mirent a question au Christ pourquoi Moïse a ordonné de donner à une femme qui n'a pas trouvé grâce auprès de son mari un écrit de divorce et de la répudier, il a répondu: "Moïse, à cause de l'endurcissement de ton cœur, tu as souffert de répudier tes femmes : mais dès le commencement il n'en fut pas ainsi » (Matthieu 19:8). La législation mosaïque n'était pas en tous points absolument la meilleure qu'on pût donner, mais elle était telle que la sagesse divine jugeait la meilleure pour le moment et dans les circonstances particulières du peuple hébreu. Non seulement l'Ancien Testament énonçait une économie typique, qui devait céder la place à une autre, mais il incarnait des éléments éthiques d'ordre provisoire qui devaient disparaître lorsque le Fils incarné eut pleinement révélé le Père. L'Ancien Testament est conscient de ses propres imperfections, car Jérémie écrit ainsi : « Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda : pas selon l'alliance que j'ai fait avec leurs pères, le jour où je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte. Mais dans tout cela, il n'y a rien pour modifier la proposition que nous illustrons, à savoir que notre Seigneur accepte l'économie de l'Ancien Testament et ses Écritures comme venant de Dieu, comme empreintes de l'autorité divine, et comme faisant vraiment connaître la pensée et la volonté divines. .

Marcion et les Gnostiques n'ont reçu aucune partie des Écritures de l'Ancien Testament, et l'Ancienne Dispensation elle-même, ils la tenaient pour d'origine mauvaise. Ils étaient tellement décidés contre l'Ancien Testament qu'ils n'admettraient pas dans leur canon du Nouveau Testament les livres qui témoignent particulièrement de l'Ancien. Mais l'Église chrétienne a suivi son Maître en considérant l'Ancien Testament comme la Parole de Dieu, comme la Bible des siècles avant l'Avent, et comme faisant toujours partie de la Bible pour l'Église chrétienne. Ce n'est qu'à l'époque du rationalisme développé que cette position a été remise en question, sauf parmi les incroyants. Mais il est évident que le style de critique qui, de nos jours, est fréquemment appliqué à l'Ancien Testament (pour ne rien dire du Nouveau), touchant ses histoires, ses lois, sa morale, est tout à fait incompatible avec la reconnaissance de toute caractéristique ou autorité divine particulière comme lui appartenant. La maxime même si souvent répétée, que la critique doit traiter ces écrits exactement comme elle traite d'autres écrits, est un refus à l'Écriture, du caractère particulier qu'elle revendique et que l'Église lui a toujours reconnu. Si une autorité divine spéciale peut être justifiée pour ces livres, ou pour l'un d'eux, ce fait, il est clair, doit être pris en compte par la critique linguistique et historique. Logiquement, nous devrions commencer notre étude à leur sujet en examinant leur titre à une telle autorité et, si leur prétention s'avérait fondée, elle ne devrait jamais être oubliée dans les processus critiques ultérieurs. L'établissement de cette haute prétention impliquera dans ces écrits des caractéristiques morales (pour ne pas en citer d'autres) qui devraient les exempter d'un certain soupçon que le critique ne peut indûment laisser subsister lorsqu'il commence à examiner des documents de nature ordinaire. Il n'est donc pas exact de dire que la critique, en commençant ses recherches, ne devrait rien savoir de la prétendue origine divine ou du caractère sacré d'un livre. Si le livre n'a pas de bons justificatifs pour ses prétentions à posséder un caractère sacré, la critique doit se poursuivre sans entrave ; mais les conceptions correctes des méthodes critiques exigent que tous les faits importants déjà constatés sur les écrits soient gardés fidèlement à l'esprit lors de leur examen. La science doit ici s'unir au sentiment révérenciel pour exiger un traitement juste d'un livre qui revendique une sanction divine spéciale et qui est disposé à faire dûment enquêter sur ses prétentions. L'interrogatoire d'un témoin dont la véracité et la rectitude sont établies ne se déroulerait pas exactement de la même manière que celui d'un témoin dont la moralité est inconnue ou suspecte. Le style de Wellhausen de traiter l'histoire d'Israël ne peut avoir aucune justification à moins qu'il ne montre d'abord que l'affirmation si souvent avancée dans "Ainsi dit le Seigneur" est entièrement sans fondement. Loin d'admettre la validité de l'axiome auquel nous nous référons, nous

soutenons clairement qu'il n'est pas scientifique. Une critique juste et vraie doit avoir égard à tout ce qui est déjà connu et établi sur les productions auxquelles elle s'applique, et assurément une prétention aussi importante que celle de l'autorité divine demande un examen préalable attentif.

Mais la critique, peut-on insister, est l'instrument même par lequel nous devons tester les prétentions de ces écrits à une origine et à un caractère divins particuliers, et, par conséquent, elle ne peut rester de côté tant que cette question n'a pas été examinée. En exigeant que la critique se taise jusqu'au prononcé du verdict, on la soumet à des restrictions incompatibles avec ses fonctions et ses prérogatives. La réponse, cependant, est que les principales preuves externes et internes pour l'origine divine des Écritures peut être pesée avec une précision suffisante pour déterminer le caractère général et l'autorité de ces écrits avant que la critique, soit supérieure ou inférieure, n'exige d'appliquer sa main. « La célesteté de la matière, l'efficacité de la doctrine, la majesté du style, le consentement de toutes les parties, la portée du tout (qui est de rendre gloire à Dieu), la pleine découverte qu'il fait de la seule voie du salut de l'homme, les nombreuses autres excellences incomparables, et toute leur perfection, sont des arguments par lesquels elle se révèle abondamment être la parole de Dieu » (Conf. de la Foi 1:5). Mais toutes ces considérations peuvent, dans tout ce qui est matériel, être pesées et estimées avant que la critique technique ne commence ses travaux, comme elles ont été estimées à l'entière conviction de la divinité de l'Écriture par des milliers de personnes qui n'avaient aucune connaissance de la critique. Si l'application équitable de la critique, le moment venu, tendait à engendrer des doutes quant à la conclusion générale déjà atteinte concernant la Bible, il sera sans doute juste d'examiner attentivement les preuves dont dépend notre conclusion ; mais les preuves substantielles et directes que les Écritures viennent de Dieu doivent d'abord être manipulées, et la décision à laquelle on est parvenu doit être gardée à l'esprit, tandis que la critique est occupée à sa propre tâche. Cela nous semble le véritable ordre de la procédure.

Dieu parle

Notre-Seigneur attribue certainement à l'Ancien Testament un caractère beaucoup plus élevé que beaucoup ne l'ont supposé. Dieu y parle partout; et tandis qu'il se révélera plus parfaitement dans son Fils, rien de ce qui est contenu dans l'ancienne révélation ne manquera à sa fin ou ne sera convaincu d'erreur. Christ n'utilise pas le terme « inspiration » en parlant de l'Ancien Testament, mais lorsque nous aurons présenté ses paroles concernant l'origine et l'autorité de ces écrits, il sera évident qu'ils lui sont donnés par Dieu dans toutes leurs

parties. On verra que son témoignage n'est pas inférieur à celui de ses apôtres qui disent : « Toute Écriture inspirée de Dieu » (2 Timothée 3 :16), et « La prophétie n'est pas venue autrefois par la volonté de l'homme ; mais de saints hommes de Dieu parlaient, poussés par le Saint-Esprit » (2 Pierre 1 : 21).

Paroles et Commandes de Dieu

En parlant de Christ comme enseignant que l'Ancien Testament vient de Dieu, nous nous sommes référés à des passages dans lesquels Il dit que ses paroles et ses commandements sont les paroles et ses commandements de Dieu ; par exemple, « Dieu a commandé, en disant : Honore ton père et ta mère ; et celui qui maudira son père ou sa mère, qu'il meure à mort » (Matthieu 15:4). Encore : « N'avez-vous pas lu ce qui vous a été dit par Dieu, disant : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ?

D'une manière compréhensive, les lois du Pentateuque, ou de l'Ancien Testament, sont appelées "les commandements de Dieu". « C'est en vain qu'ils m'adorent, enseignant comme doctrines des commandements d'hommes. Pour avoir mis de côté le commandement de Dieu, vous tenez à la tradition des hommes. * * * Vous rejetez fort bien le commandement de Dieu, afin de garder votre propre tradition » (Marc 7:8,9) ; et dans le contexte de cette dernière citation, le commandement de Dieu est identifié avec ce que « Moïse a dit », montrant que les paroles de Moïse sont aussi les paroles de Dieu.

Des passages comme ceux-ci font plus que prouver que les Écritures de l'Ancien Testament expriment dans l'ensemble la pensée de Dieu et, par conséquent, possèdent une très haute autorité. Si l'on peut certainement dire que Dieu a dit certaines paroles, ou que certaines paroles et certains commandements sont les paroles et les commandements de Dieu, nous avons plus qu'une approbation générale ; comme lorsque, par exemple, l'éditeur d'un périodique déclare qu'il est responsable du caractère général et de la tendance des articles qu'il admet, mais pas de chaque sentiment ou expression d'opinion qu'ils contiennent.

Il n'est pas nécessaire, bien sûr, de prouver que les paroles citées dans le Nouveau Testament telles qu'elles sont prononcées par Dieu ne sont pas les seules parties de l'Ancien qui ont une autorité divine directe. On pourrait évidemment dire la même chose des autres parties du livre. L'impression laissée, pensons-nous, sur tout esprit sans préjugés est que de telles citations faites par le Seigneur ne sont que des spécimens d'un livre dans lequel Dieu parle tout au long. Il n'y a certainement aucun encouragement à tenter une analyse de l'Écriture dans ses parties ou éléments divins et humains - à répartir la paternité entre Dieu et le rédacteur humain, car, comme nous l'avons vu, les mêmes mots

sont attribués à Dieu et à son serviteur. Moïse. Le tout est dit par Dieu et par Moïse aussi. Tout est divin et en même temps tout est humain. Le divin et l'humain sont si liés que la séparation est impossible.

Infaillibilité Absolue de l'Ecriture

L'attention peut être spécialement attirée sur trois passages dans lesquels le Seigneur se réfère à l'origine et à l'infaillibilité absolue de l'Écriture. Jésus demanda aux pharisiens : « Que pensez-vous de Christ ? De qui est-il le fils ? Ils lui disent : Fils de David. Il leur dit : Comment donc David, en esprit, l'appelle-t-il Seigneur ? La référence est au Psaume 110, dont le Seigneur dit que David a parlé ou écrit « en esprit » ; c'est-à-dire que David était complètement sous l'influence de l'Esprit dans la production du Psaume, de sorte que lorsqu'il appelle le Messie son "Seigneur", la parole a une autorité absolue. Tel est clairement le sens du Seigneur, et les pharisiens n'ont pas de réponse à son argument. Le Seigneur ne dit pas que tout l'Ancien Testament a été écrit « dans l'Esprit », ni même que tous les Psaumes ont été ainsi produits ; Il ne fait aucune déclaration directe de cette nature; pourtant le simple lecteur considérerait certainement cela comme implicite. Ses auditeurs comprenaient que leurs Écritures avaient toutes été écrites par l'inspiration immédiate de Dieu et qu'elles étaient la parole de Dieu ; et Il se réfère simplement au Psaume 110 comme ayant le caractère qui appartenait à l'Ecriture dans son ensemble.

Dans Jean 10:34-36, Christ se justifie de l'accusation de blasphème en prétendant être le Fils de Dieu : « Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi, j'ai dit : Vous êtes des dieux. S'il les a appelés dieux à qui la parole de Dieu est venue, et l'Écriture ne peut être anéantie; dites de celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde que vous blasphémez ; parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ? L'Écriture ne peut être anéantie — ou « dunatai luthenai. » Le verbe signifie détacher, délier, dissoudre et, appliqué à l'Écriture, signifie subvertir ou priver d'autorité. L'autorité de l'Écriture est alors si complète — si omniprésente — qu'elle s'étend à ses termes individuels. "Dieux" est le mot approprié car il est utilisé pour désigner les dirigeants juifs. Si ce n'est pas de l'inspiration verbale, cela s'en rapproche beaucoup. On peut, bien sûr, alléguer que la déclaration d'inerrance du Seigneur implique seulement que les principaux mots de l'Écriture doivent être pris précisément tels qu'ils sont, mais qu'Il ne revendique pas la même autorité pour tous ses mots. Sans argumenter ce point, nous disons simplement qu'il n'est pas certain ou évident que la voie soit laissée ouverte à cette distinction. Face aux déclarations du Christ, il incombe à ceux qui soutiennent que l'inspiration s'étend à la pensée de l'Écriture seulement,

mais pas aux mots, ou aux mots principaux mais pas aux mots en général, d'apporter des arguments très convaincants à l'appui de leur position. L' « onus probandi », nous semble-t-il, est ici fait reposer sur eux. La théorie selon laquelle l'inspiration ne peut être affirmée que des vues ou positions principales de l'Écriture, mais ni des mots ni du développement des pensées, ne peut, semble-t-il, être harmonisée avec l'enseignement du Seigneur. Avant d'en venir à un troisième texte, qu'il nous soit permis de consigner ces paroles d'Augustin par écrit à Jérôme : sont maintenant appelés canoniques, que je crois très fermement qu'aucun de leurs auteurs n'a commis d'erreur en les écrivant, et si je mets en lumière quoi que ce soit dans ces écrits, qui puisse sembler opposé à la vérité, je ne lutterai pour rien d'autre, que soit que le manuscrit était plein d'erreurs, ou que le traducteur n'avait pas compris ce qui était dit, ou que je ne l'avais pas compris le moins du monde.

Dans son sermon sur la montagne, notre Seigneur se réfère ainsi à sa propre relation avec l'économie de l'Ancien Testament et ses Écritures : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu abolir mais accomplir. Car en vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que les cieux et la terre passent, un iota ou un trait ne passera en aucune manière de la loi, jusqu'à ce que tout soit accompli » (Matthieu 5:17,18). Aucun mot plus fort ne pourrait être employé pour affirmer l'autorité divine de chaque partie de l'Ancien Testament ; car la loi et les prophètes désignent l'ensemble des Écritures de l'Ancien Testament. Si cette déclaration contemple l'élément moral de ces Écritures, cela signifie qu'aucune partie d'entre elles ne sera mise de côté par la Nouvelle Dispense, mais « accomplie » - i. c'est-à-dire rempli et complété par Jésus-Christ comme une esquisse est remplie et complétée par le peintre. Si, comme d'autres l'interprètent naturellement, les caractéristiques typiques de l'Ancien Testament sont incluses dans l'énoncé, le terme « accompli », en ce qui concerne cet élément, sera pris dans le sens le plus habituel. Dans les deux cas, l'inviolabilité et, par implication, l'origine divine de l'Ancien Testament ne pourraient pas être déclarées de manière plus impressionnante. Notez à quel point les mots sont complets et absolus : « Un iota ou un titre. « Jota » (iota) est yod, la plus petite lettre de l'alphabet hébreu ; « titre », littéralement petite corne ou apex, désigne les petites lignes ou saillies par lesquelles les lettres hébraïques, semblables à d'autres égards, diffèrent les unes des autres. Nous avons là, pourrait-on dire, l'inspiration des lettres de L'Ancien Testament. Tout ce qu'il contient a une autorité divine et doit donc être d'origine divine ; car il est inutile de montrer qu'une telle autorité ne saurait être attribuée à des écrits purement humains, ou à des écrits dans lesquels les intérêts divins et humains pourraient être analytiquement séparés.

Doit-on dire que la « loi », dont chaque détail doit être accompli, signifie ici l'économie elle-même, les ordonnances du judaïsme, mais non leur transcription par écrit, la réponse est que nous ne savons rien de ces ordonnances. sauf par le récit, de sorte que ce qui est affirmé doit s'appliquer aux Écritures aussi bien qu'à la dispensation.

Les seules questions qui peuvent être bien posées sont, premièrement, si la « loi et les prophètes » désignent l'ensemble des Écritures ou seulement deux grandes parties de celles-ci ; et, deuxièmement, si les paroles de Jésus peuvent être prises dans leur pleine signification, ou, pour une raison ou une autre, doivent être écartées. La première question ne vaut guère la peine d'être discutée, car, si ni un mot ni un titre de la "loi et des prophètes" ne manquent, on ne prétendra guère que les Psaumes, ou toutes les parties de l'Ancien Testament qui ne sont pas incluses, aient un caractère moins stable. Cette dernière question, d'importance capitale, nous l'examinerons tout à l'heure.

Accomplissement de la Prophétie

L'inspiration des Écritures de l'Ancien Testament est clairement impliquée dans les nombreuses déclarations de notre Seigneur concernant l'accomplissement des prophéties qu'elles contiennent. C'est la prérogative de Dieu de connaître et de faire connaître l'avenir. Le présage humain ne peut pas aller au-delà de ce qui est annoncé dans les événements qui se sont produits, ou est enveloppé dans des causes que nous voyons clairement à l'œuvre. Si donc l'Ancien Testament révèle, des centaines d'années à l'avance, ce qui va arriver, l'omniscience doit avoir dirigé la plume de l'écrivain ; c'est-à-dire que ces Écritures, ou du moins leurs parties prédictives, doivent être inspirées.

Le passage déjà cité du Sermon sur la montagne peut être remarqué en ce qui concerne sa portée sur la prophétie : « Je ne suis pas venu pour abolir la loi ou les prophètes, mais pour accomplir ». Alors que « plerosai », en tant que référence à la loi, a le sens spécial indiqué ci-dessus; comme se référant aux prophètes, il a sa portée la plus commune. Nous avons donc ici une déclaration générale concernant l'Ancien Testament contenant des prophéties qui ont été accomplies par Christ et en Lui. Voici des exemples. Le rejet du Messie par les autorités juives, ainsi que le triomphe ultime de sa cause, est annoncé dans le Psaume 118 ; en des paroles que le Christ s'applique à lui-même : « La pierre que les bâtisseurs ont rejetée est devenue la tête de l'angle. L'abandon de Jésus par ses disciples lorsqu'il a été appréhendé accomplit la prédiction de Zacharie : « Je frapperai le berger, et les brebis seront toutes dispersées » (Matthieu

26 :31). Si une intervention angélique devait sauver Jésus de la mort, "comment alors les Écritures devraient-elles s'accomplir, qu'il en soit ainsi?" Tout ce qui concernait sa trahison, son appréhension et sa mort a eu lieu, « afin que les Écritures des prophètes s'accomplissent » (Matthieu 26 :56). « Si vous aviez cru Moïse », a dit notre Seigneur, « vous m'auriez cru, car il a écrit de moi » (<Jean 5:46). Le 41e Psaume annonce la trahison de Judas en ces termes : « Celui qui mange du pain avec moi a levé son talon contre moi » ; et la défection du fils de perdition a lieu, "afin que les Écritures soient accomplies" (Jean 17:12). L'opposition persistante et maligne de ses ennemis accomplit ce qui est écrit : « Ils m'ont haï sans cause » (Jean 15:25). Enfin, en s'adressant aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, le Seigneur, « commençant par Moïse et tous les prophètes, leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait. « Et il leur dit : Ce sont ici les paroles que je vous disais, tandis que j'étais encore avec vous, qu'il faut que s'accomplissent toutes les choses qui ont été écrites dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les Psaumes, concernant Moi. Alors s'ouvrit leur entendement afin qu'ils puissent comprendre les Écritures, et leur dit : « Ainsi il est écrit, et ainsi il a fallu que Christ souffre et ressuscite des morts le troisième jour » (Luc 24 :44-46).

Il n'est pas nié que, dans certains cas, le mot "accomplir" est utilisé dans le Nouveau Testament simplement pour signifier qu'un événement ou une condition de choses correspond ou réalise quelque chose qui est écrit dans l'Ancien Testament ; comme lorsque les paroles d'Isaïe : « En entendant, vous entendrez et vous ne comprendrez pas », sont censées s'accomplir dans l'obstination aveugle des pharisiens. Il n'est pas non plus nié que "réaliser" ait le sens de remplir, d'élargir ou de compléter. Mais il est clair que Notre-Seigneur, dans les passages cités ici, emploie le terme dans une autre acception. Il ne veut rien dire de moins que ceci : que les Écritures dont Il dit qu'elles ont été « accomplies » étaient destinées par l'Esprit de Dieu à avoir l'application même qu'Il en fait ; c'étaient des prédictions au sens ordinaire de ce terme. Si le Messie de l'Ancien Testament n'était qu'un personnage idéal, il y aurait peu de force à dire que le Seigneur « ouvrit la compréhension » des disciples afin qu'ils puissent voir sa mort et sa résurrection être énoncées dans les prophéties. Mais enseigner que l'Ancien Testament contient des prédictions authentiques, c'est, comme nous l'avons dit, enseigner qu'il est inspiré. Le défi lancé aux divinités païennes est : « Montrez les choses à venir, afin que nous sachions que vous êtes des dieux » (Ésaïe 41 : 23).

Nous constatons ainsi que notre Seigneur reconnaît le même canon de l'Ancien Testament que nous, que dans la mesure où il fait référence à des livres

particuliers du canon, il les attribue aux écrivains dont ils portent les noms, qu'il considère la religion juive et ses livres sacrés comme dans un sens spécial - un sens qui ne doit être affirmé d'aucune autre religion - de Dieu, que les auteurs de l'Écriture, selon lui, ont parlé dans l'Esprit, que leurs paroles sont si bien choisies qu'un argument peut reposer sur l'exactitude d'un terme, qu'aucune partie de l'Écriture ne manquera à sa fin ou ne sera convaincue d'erreur, et que les prédictions de l'Écriture sont des prédictions authentiques, qui doivent toutes en leur temps s'accomplir.

Nous ne pouvons discuter ici la doctrine de l'inspiration ; mais sur la base du témoignage du Seigneur à l'Ancien Testament, comme résumées ci-dessus, nous pouvons certainement affirmer qu'il la revendique dans tout ce que l'on entend par inspiration lorsque nous employons ce terme dans le sens le plus défini. Aucune autorité plus élevée ne pourrait bien être attribuée à l'enseignement apostolique, ni à aucune partie des Écritures du Nouveau Testament, que celle que le Seigneur attribue aux Écritures plus anciennes lorsqu'il déclare qu'« il n'en passera rien ni rien jusqu'à ce que tout soit accompli », et que si les hommes "n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas non plus persuadés, même s'il y en a un qui est ressuscité des morts" (Luc 16:31).

II. La Valeur du Témoignage du Christ

Il nous reste à faire brièvement allusion à la valeur, pour l'étudiant scientifique de la Bible, du témoignage du Christ à l'Ancien Testament. L'annonce même d'un tel sujet peut ne pas être entendue sans douleur, mais au vu des théories avec lesquelles les étudiants bibliques sont familiers, il devient nécessaire de se pencher sur la question. Pouvons-nous, alors, accepter les déclarations du Christ sur les sujets désignés comme ayant une valeur - en tant qu'autorité - en relation avec l'érudition biblique ? Peut-on les prendre au pied de la lettre ou faut-il les déprécier ? Ou encore, ces paroles de Jésus sont-elles valables pour la critique sur certaines questions, mais pas sur d'autres ?

Il y a deux manières dont on cherche à invalider le témoignage du Christ à l'Ancien Testament.

1. L'ignorance alléguée de Jésus

Il est allégué que Jésus n'avait aucune connaissance au-delà de celle de ses contemporains quant à l'origine et aux caractéristiques littéraires des Écritures. Les Juifs croyaient que Moïse a écrit le Pentateuque, que les récits de l'Ancien Testament sont tous de l'histoire authentique et que les paroles de l'Écriture sont toutes inspirées. Christ partageait les opinions de ses compatriotes sur ces sujets,

même lorsqu'ils étaient dans l'erreur. Maintenir ce point de vue, est-il soutenu, n'enlève rien aux qualifications du Seigneur pour son œuvre propre, qui était religieuse et spirituelle, et non littéraire ; car en ce qui concerne la valeur religieuse de l'Ancien Testament et ses utilisations et applications spirituelles, Il peut être accepté avec confiance comme notre guide. Sa connaissance était suffisante pour transmettre les doctrines de son royaume, mais ne s'étendait pas nécessairement aux questions d'érudition et de critique. Il en parle comme n'importe quel autre homme ; et chercher à arrêter ou à diriger la critique en faisant appel à son autorité, c'est un procédé qui ne peut que reculer sur ceux qui l'adoptent. Ce point de vue est avancé, non seulement par les critiques qui rejettent la divinité du Christ, mais par beaucoup de ceux qui professent croire à cette doctrine. Dans la préface de son premier volume sur le Pentateuque et Josué, Colenso écrit ainsi : « Il est parfaitement conforme à la croyance la plus entière et la plus sincère en la divinité de notre Seigneur de soutenir, comme beaucoup le font, que lorsqu'il a daigné devenir un "Fils de Il a pris pleinement notre nature et est entré volontairement dans toutes les conditions de l'humanité, et, entre autres, dans ce qui rend notre croissance dans toute connaissance ordinaire graduelle et limitée. * * * On ne suppose pas que, dans sa nature humaine, il ait été au courant plus que n'importe quel Juif de son âge des mystères de toutes les sciences modernes, et * * * on ne peut pas non plus sérieusement soutenir que, en tant que nourrisson ou jeune enfant, Il possédait une connaissance surpassant celle des adultes les plus pieux et les plus savants de sa nation, au sujet de la paternité et de l'âge des différentes parties du Pentateuque. A quelle époque donc de sa vie sur terre doit-on supposer qu'il lui avait accordé, en tant que Fils de l'homme, surnaturellement, des informations complètes et exactes sur ces points ? etc. (vol. I., p. 32). "Il convient également d'observer", déclare le Dr S. Davidson, "que les questions historiques et critiques ne peuvent appartenir qu'à sa culture humaine, une culture empreinte des caractéristiques de son époque et de son pays".

La doctrine de la Kénose est invoquée pour expliquer l'imperfection de la connaissance de notre Seigneur sur des questions critiques, comme en témoigne la manière dont Il parle du Pentateuque et de divers problèmes de l'Ancien Testament. Le sujet général de la limitation de la connaissance de Christ pendant sa vie sur terre est, bien sûr, très difficile, mais nous n'avons pas besoin de l'examiner ici. L'évangile de Marc parle du jour et de l'heure où le ciel et la terre passeront comme étant connus du Père seul, et non du Fils ; mais sans risquer aucune opinion sur un sujet aussi mystérieux, nous pouvons au moins affirmer que la connaissance du Seigneur était tout à fait suffisante pour remplir parfaitement son office prophétique. Lui imputer l'imperfection en tant que

Maître de l'Église était en effet impie. Maintenant, le cas se présente ainsi : par une certaine classe de critiques, nous sommes assurés que, dans l'intérêt de la vérité, pour une apologétique telle que l'époque actuelle l'exige absolument, les opinions traditionnelles concernant la paternité des livres de l'Ancien Testament et le degré d'autorité qui s'attache à plusieurs d'entre eux, sinon à tous, doit être révisé. Pour sauver le navire, il faut jeter par-dessus bord ce tacle encombrant et désuet. Bien plus, nous assure-t-on, qu'il ne s'agit de points d'érudition ; car les hommes intelligents et épris de vérité ne peuvent conserver leur confiance dans la Bible et sa religion, à moins que nous n'écartions les opinions qui ont prévalu sur l'Ancien Testament, même si ces opinions peuvent apparemment plaider en leur faveur l'autorité de Jésus-Christ.

Notez maintenant la position dans laquelle le Seigneur, en tant que notre Maître, est ainsi placé. Nous l'avons suivi en tenant des opinions qui se révèlent non scientifiques, fausses ; et il est si nécessaire d'abandonner ces opinions que ni la foi juive ni la foi chrétienne ne peuvent être défendus de manière satisfaisante si nous nous y accrochons. N'est-il donc pas tout à fait clair que l'enseignement du Seigneur est, dans quelque chose de matériel, trouvé dans l'erreur - que sa fonction prophétique est attaquée? Car l'allégation est qu'en nous en tenant à ce qu'il est librement autorisé à enseigner, nous mettons en péril les intérêts de la religion. Les critiques que nous avons en vue doivent admettre soit que les points en question sont sans importance, soit que le Seigneur était imparfaitement qualifié pour son œuvre prophétique. Ceux qui ont du respect pour la Bible n'admettront aucune des deux positions. Car pourquoi l'érudition devrait-elle tant magnifier la nécessité pour l'apologétique de corriger l'opinion traditionnelle quant à l'âge et à la paternité du Pentateuque, et d'autres questions de critique de l'Ancien Testament, à moins que cela ne signifie montrer que l'Ancien Testament exige une manipulation plus exacte, plus éclairée ? que le Seigneur l'a donné? Devrait-on répondre que le Seigneur, s'il avait été sur terre maintenant, aurait parlé autrement sur les sujets concernés, la réponse évidente est que l'enseignement du Seigneur est pour tous les âges, et que sa parole « ne peut être brisée ».

2. Théorie de l'Accommodement

La théorie de l'accommodation est avancée pour expliquer ces références du Christ à l'Ancien Testament qui approuvent ce qui est considéré comme des inexactitudes ou des erreurs populaires. Il parlait, dit-on, de l'Ancien Testament, d'après l'opinion ou la croyance courante. Cette croyance serait parfois juste et parfois fausse ; mais là où aucun intérêt de religion ou de moralité n'était affecté

— là où la vérité spirituelle n'était pas impliquée — il se permettait, même là où la croyance commune était erronée, de parler conformément à elle. Certains étendent le principe d'accommodation à l'interprétation de l'Ancien Testament ainsi qu'aux questions de canon et de paternité ; et en le suivant, le Seigneur est déclaré avoir agi avec prudence, car aucune bonne fin n'aurait pu être servie, prétend-on, en traversant l'opinion vulgaire sur des questions de peu d'importance, et en éveillant ou en renforçant ainsi les soupçons quant à son enseignement en général.

Quant à l'accommodement ainsi supposé avoir été pratiqué par Notre-Seigneur, nous observons que s'il implique, comme la convenance du terme l'exige, une connaissance plus exacte de sa part que ne le révèle son langage, il devient difficile, dans de nombreux cas, de revendiquer sa parfaite intégrité. Dans certains cas où l'accommodement est allégué, il pourrait, en effet, être assez innocent, mais dans d'autres, il serait incompatible avec le respect dû à la vérité ; et la plupart des déclarations du Seigneur concernant l'Ancien Testament auxquelles l'attention a été dirigée dans cette discussion semblent appartenir à ce dernier type. Davidson lui-même dit : « Étant d'accord comme nous dans le sentiment que notre Sauveur et ses apôtres ont adapté leur mode de raisonnement aux notions habituelles des Juifs, aucune autorité ne peut être attribuée à ce raisonnement sauf lorsqu'il prend la forme d'une déclaration indépendante ou déclaration, et repose donc sur le crédit de l'orateur. Or, les déclarations du Christ concernant les Écritures de l'Ancien Testament sur lesquelles nous désirons spécialement attirer l'attention sont précisément de cette nature. Ne s'agit-il pas de « déclarations indépendantes » ? « Un iota ou un titit ne passera pas », etc. ; « L'Écriture ne peut être anéantie » ; "David en esprit l'appelle Seigneur" ; « Il faut que s'accomplissent toutes les choses qui sont écrites dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes me concernant.

De plus, nous pouvons dire, comme précédemment, que si les déclarations de notre Seigneur - ses « obiter dicta », si vous voulez - sur la paternité de parties de l'Écriture donnent une certaine contenance aux opinions qui font obstacle à la fois à l'érudition authentique et à la foi, il est difficile de voir comment ils peuvent être considérés comme des exemples d'un accommodement justifiable. Il nous semble (pouvons-nous utiliser ces mots avec révérence) que dans ce cas, vous ne pouvez pas justifier la véracité absolue du Seigneur, sauf en lui imputant un degré d'ignorance qui le rendrait impropre à sa fonction d'enseignant permanent de l'Église. Voici le dilemme pour le critique radical : soit il agite l'Église à propos de bagatelles, soit, si ses opinions ont l'importance

apologétique qu'il leur attribue habituellement, il censure l'exercice par le Seigneur de son office prophétique ; car l'allégation est que les paroles du Christ se révèlent déconcertantes et trompeuses en ce qui concerne les questions importantes auxquelles le progrès de la connaissance nous a obligés à faire face. Assurément, nous devrions craindre un danger si nous découvrions que des vues qui réclament notre adhésion, pour quelque raison que ce soit, tendent à déprécier la sagesse de Celui que nous appelons « Seigneur et Maître », à qui l'Esprit a été accordé « sans mesure », et qui "a parlé comme jamais l'homme n'a parlé". C'est une grande chose dans cette controverse d'avoir le Seigneur de notre côté.

Les références du Seigneur à Moïse et à la loi doivent-elles donc être considérées comme la preuve qu'il croyait que le Pentateuque avait été écrit par Moïse, ou devraient-elles être classées comme des exemples d'accommodement ? Quand nous prenons en « cumulo » tous les passages dans lesquels la législation du Pentateuque et l'écriture de celui-ci sont liées à Moïse, un argument très solide est établi contre le simple accommodement. L'évidente justesse du discours observée dans certaines de ces références ne peut être négligée ; par exemple, "Moïse vous a donc donné la circoncision (non parce qu'elle est de Moïse, mais des pères)." Encore : « Il y en a un qui vous accuse, c'est-à-dire Moïse en qui vous vous confiez ; car si vous aviez cru Moïse, vous m'auriez cru, car il a écrit de moi; mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? Ce n'est pas le style de celui qui ne souhaite pas que ses propos soient pris à la lettre !

Deux Positions Claires

Deux positions peuvent, je pense, être affirmées : La législation du Pentateuque est effectivement attribuée à Moïse par le Seigneur. Si cette législation est, pour l'essentiel, bien postérieure à Moïse, et en grande partie postérieure à l'exil, le langage du Seigneur est positivement trompeur et cautionne une erreur qui vicie toute la construction de l'histoire de l'Ancien Testament et le développement de la religion. en Israël. Moïse est à tel point l'auteur de la loi qu'on peut, à juste titre, en parler comme "ses écrits. » Tous admettent qu'il y a des passages dans les Livres de Moïse qui ont été écrits d'une autre main ou d'autres mains, et même des ajouts autres que certaines brèves interpolations explicatives et le dernier chapitre du Deutéronome doivent être reconnus (ce qui n'a pas encore été démontré) Le Pentateuque resterait Mosaïque. Si Moïse avait dicté une grande partie de ses écrits, comme Paul l'a fait, ils n'en seraient pas moins les siens : Nous considérons les paroles de Jésus comme la preuve qu'il considérait Moïse

comme, en substance, l'auteur des livres qui porter son nom. Moins que cela prive plusieurs des déclarations de notre Seigneur de leur sens et de leur pertinence.

Il est à peine besoin de dire que nous n'avons aucun désir de voir une critique vraie et respectueuse de l'Ancien Testament, et du Nouveau aussi bien, arrêtée dans son progrès, ou le moins du monde entravée. La critique doit accomplir sa tâche, et tout amateur de vérité est plus que disposé à ce qu'elle le fasse. La réticence à voir la vérité pleinement étudiée, pleinement constatée et établie, dans n'importe quel domaine de la pensée et de la recherche, et surtout dans les domaines les plus élevés, est la preuve lamentable d'une faiblesse morale, d'une confiance imparfaite en Celui qui est le Dieu de vérité. Mais la critique doit procéder par des méthodes légitimes et dans un véritable esprit. Elle doit constamment garder devant elle tous les faits essentiels à prendre en compte. Dans le cas de son application à la Bible et à la religion, il est tout à fait raisonnable d'exiger qu'on accorde tout son poids à tous les enseignements, à toutes les paroles de Celui qui ne connaît que le Père et qui est venu le révéler au monde, et qui est Lui-même la Vérité. Si toute l'Ecriture rend témoignage au Christ, nous ne pouvons pas refuser de l'entendre lorsqu'il parle de ses caractéristiques. C'est une folie, c'est une inexprimable impiété, de décider différemment du Seigneur toute question concernant la Bible sur laquelle nous avons Son verdict ; cela n'améliore pas non plus le cas de dire que nous l'écouterons lorsqu'il parlera de la vérité spirituelle, mais que nous nous considérerons libres lorsqu'il s'agit d'une question d'érudition. Hélas pour notre érudition lorsqu'elle nous amène à une controverse avec Celui qui est le Prophète, car Il est le Prêtre et le Roi de l'Église, et par l'Esprit duquel les Prophètes et les Apôtres ont parlé !

Rien n'a été dit dans cet article concernant la méthode appropriée d'interprétation des différents livres et parties de l'Ancien Testament, ni la manière de traiter les difficultés spécifiques.

Notre but a été de montrer que le Seigneur considère le livre entier, ou la collection de livres, comme divin, faisant autorité, infaillible. Mais dans la grande variété de ces écrits, il existe de nombreuses formes de composition, et chaque partie, il est évident à dire, doit être comprise et expliquée conformément aux règles d'interprétation qui s'appliquent à la littérature de ce genre. Nous n'avons pas essayé préalablement de lier l'interprète à un littéralisme inintelligent dans l'exégèse, qui ne devrait pas tenir compte de ce qui est propre aux différentes espèces d'écriture, traitant la poésie et la prose, l'histoire et l'allégorie, le symbolique et le littéral, comme si tout était pareil. L'examen de ce

sujet d'interprétation des plus importants avec lequel les intérêts apologétiques sont, en effet, étroitement liés, n'a pas été devant nous. Mais rien de ce que nous pourrions être appelés à avancer sur l'interprétation de l'Ancien Testament ne saurait modifier les résultats atteints ici par rapport au sujet dont nous avons parlé. Le témoignage de notre Seigneur au caractère de l'Ancien Testament doit rester intact.

Les Premiers Récits de la Genèse

Par les premiers récits de la Genèse, il faut entendre les onze premiers chapitres du livre, ceux qui précèdent l'époque d'Abraham. Ces chapitres même résultat en les réduisant à la légende.

Nous pouvons commencer par examiner la matière couverte par ces onze chapitres dont nous avons à traiter. Voyez ce qu'ils contiennent. Premièrement, nous avons le sublime passage au livre de la Genèse, et à la Bible dans son ensemble, dans le récit de la création dans Genèse 1. Quoi qu'il en soit, ce chapitre se tient manifestement à sa place en tant qu'introduction à tout ce qui précède. suit.

Où y a-t-il quelque chose de semblable dans toute la littérature ? Il n'y a rien nulle part, dans la légende babylonienne ou ailleurs. Vous vous demandez peut-être quel intérêt a la foi religieuse dans la doctrine de la création, dans toute théorie ou spéculation sur la façon dont le monde est apparu ? Je réponds, cela a le plus profond intérêt. L'intérêt de la religion dans la doctrine de la création est que cette doctrine est notre garantie de la dépendance de toutes choses vis-à-vis de Dieu, la base de notre assurance que tout dans la nature et la Providence est à sa disposition. "Mon secours vient du Seigneur qui a fait les cieux et la terre" [Psaume 121:2]. Supposons qu'il y ait quoi que ce soit dans l'univers qui n'ait pas été créé par Dieu – qui existe indépendamment de Lui, comment pourrions-nous être sûrs que cet élément ne pourrait pas contrecarrer, vaincre, détruire l'accomplissement des desseins de Dieu ? La doctrine biblique de la création exclut à jamais cette supposition.

Suite à ce récit principal de la création est un deuxième récit dans un style différent du chapitre 2 au chapitre 4 - mais étroitement lié au premier par les mots, "Au jour où le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel" (Genèse 2: 4) . On parle parfois de cela comme d'un deuxième récit de la création, et on dit souvent qu'il contredit le premier. Mais c'est une erreur. Comme le souligne le critique Dillmann, ce deuxième récit n'est pas du tout une histoire de la création au sens

du premier. Il n'a rien à dire de la création du ciel ou de la terre, des corps célestes, du monde général de la végétation. Il traite simplement de l'homme et des relations de Dieu avec l'homme lors de sa création, et tout dans le récit est considéré et groupé de ce point de vue. Le cœur du récit est l'histoire de la tentation et de la chute de l'homme. On dit parfois que la chute n'est pas mentionnée dans les Écritures ultérieures de l'Ancien Testament et ne peut donc pas être considérée comme une partie essentielle de la révélation. Il serait plus juste de dire que l'histoire de la Chute, qui se tient là au commencement de la Bible, fournit la clé de tout ce qui suit. Quelle est l'image donnée dans toute la Bible, Ancien Testament et Nouveau? N'est-ce pas celui d'un monde détourné de Dieu vivant dans la rébellion et le défi à son égard, désobéissant à ses appels et résistant à sa grâce ? Quelle est l'explication de cette apostasie et transgression universelle si ce n'est que l'homme est déchu de son premier état ? Car certainement ce n'est pas l'état dans lequel Dieu a fait l'homme, ou veut qu'il soit. La vérité est que si cette histoire de la Chute n'était pas là au début de la Bible, nous serions obligés de la mettre là pour nous-mêmes afin d'expliquer l'état moral du monde tel que la Bible nous le décrit, et tel que nous le savons. Dans Genèse 4, en annexe à ces récits, suit l'histoire de Caïn et d'Abel, avec de brefs avis du début de la civilisation dans la lignée de Caïn et du début d'une lignée plus sainte à Seth.

Ensuite, en revenant au style de Genèse 1 – ce qu'on appelle le style « élohiste » – nous avons la lignée généalogique de Seth qui s'étend d'Adam à Noé. Vous êtes frappé par la longévité attribuée à ces figures patriarcales à l'aube des temps, mais pas moins par le constant refrain lugubre qui termine chaque avis, seul Enoch excepté, "et il mourut". Ce chapitre se connecte directement avec le récit de la création dans Genèse 1, mais présuppose également le récit de la Chute dans les chapitres intermédiaires. On lit souvent dans les ouvrages critiques des affirmations contraires à cela. L'« écrivain sacerdotal », nous dit-on, « ne sait rien » d'une Chute. Mais ce n'est pas le cas. Wellhausen, ce maître-critique, est ici de mon côté. Parlant des sections soi-disant " sacerdotales " dans l'histoire du déluge, il dit : " Le déluge est bien conduit jusqu'à ; dans Q. (c'est son nom pour l'écriture sacerdotale) nous devrions être enclins à demander avec surprise comment la terre est venue tout d'un coup pour être si corrompue après avoir été dans le meilleur ordre. Ne le savions-nous pas de JE? (c'est-à-dire le récit de la chute)." Une autre autorité critique de premier plan, le Dr Carpenter, écrit dans le même sens.

Ensuite, vous arrivez à l'histoire du déluge dans Genèse 6: 9, dans laquelle deux récits sont censés être mélangés. Il y a deux écrivains ici, dit la critique -

l'élohiste et le jéhoviste, - mais la critique doit admettre que ces deux histoires s'emboîtent merveilleusement l'une dans l'autre, et que l'une est incomplète sans l'autre. Si l'un, par exemple, donne l'ordre à Noé et à sa maison d'entrer dans l'Arche, c'est l'autre qui raconte la construction de l'Arche. Si l'un parle de la "maison" de Noé, c'est l'autre qui donne les noms des maisons de Noé. fils. Ce qui est encore plus frappant, quand vous comparez ces histoires bibliques avec l'histoire babylonienne du déluge, vous trouvez qu'il faut ces deux soi-disant "récits" dans la Genèse pour constituer l'histoire complète des tablettes. Puis, à la suite du déluge et de l'alliance avec Noé, la race de l'humanité se répand à nouveau comme le montre la table des nations dans Genèse 10. Dans Genèse 10:25, il est noté qu'aux jours de Peleg la terre était divisée ; puis dans Genèse 11, vous avez l'histoire du jugement divin à Babel qui confond le discours humain, et cela est suivi d'une nouvelle généalogie s'étendant jusqu'à Abraham.

Tel est un bref aperçu du matériel, et à première vue, il faut reconnaître qu'il s'agit d'un morceau d'histoire merveilleusement bien ficelé de son propre genre que nous avons devant nous, qui ne ressemble en rien au lâche; mythologies incohérentes et confuses des autres nations. Il n'y a rien qui lui ressemble dans aucun autre livre d'histoire ou de religion, et quand nous venons à parler des grandes idées qui l'envahissent et lui donnent son unité, notre émerveillement s'en trouve encore accru.

Ah oui, nous diront nos amis critiques, les grandes idées sont là, mais elles n'y étaient pas à l'origine. Ils ont été introduits plus tard par les prophètes. Les prophètes ont pris les vieilles légendes et y ont mis ces grandes idées, et les ont rendues religieusement profitables. Si c'était la manière dont Dieu choisissait de nous donner sa révélation, nous serions tenus de l'accepter avec reconnaissance, mais je dois être pardonné si je préfère croire que les grandes idées n'avaient pas besoin d'être mises dans ces récits ; qu'ils étaient là dans les choses elles-mêmes dès le début.

La vérité est que beaucoup dépend ici de votre méthode d'approche de ces vieux récits. Il y a un dicton, "Tout peut être saisi par deux poignées", et c'est vrai de ces histoires anciennes. Abordez-les d'une certaine manière et vous en faites un faisceau de fables, de légendes, de mythes, sans fondement historique d'aucune sorte. Alors de merveilleux exploits peuvent être accomplis dans la manipulation des mythes. Le professeur Gunkel, par exemple, cet érudit très compétent de l'Ancien Testament, ne se contente pas de l'analyse des livres, des chapitres et des versets, mais y ajoute l'analyse des personnalités. Il vous montrera, par exemple, que Caïn est composé à l'origine de trois figures distinctes, mélangées ensemble, Noé de trois autres, et ainsi de suite. J'ai osé décrire la théorie de

Gunkel comme l'explication de l'histoire patriarcale sur le principe antique d'un concours fortuit d'atomes. Seulement cela ne répond pas tout à fait au type d'histoire que nous avons dans ces récits, qui sont en lien si organique avec le reste de la révélation. Approchez ces récits d'une autre manière et ce sont les traditions les plus anciennes et les plus précieuses de notre race ; dignes dans leur mérite intrinsèque de se tenir là où ils se trouvent au commencement de la Parole de Dieu, et capables de revendiquer leur droit d'être là; non seulement des véhicules de grandes idées, mais présentant à leur manière archaïque — car archaïques elles sont dans la forme — la mémoire des grandes vérités historiques. L'histoire de la Chute, par exemple, n'est pas un mythe, mais consacre le souvenir frissonnant d'une catastrophe morale réelle au début de notre race, qui a apporté la mort dans le monde et tous nos malheurs.

Venant maintenant à traiter d'un peu plus près ces récits, je suppose que je dois dire quelque chose sur l'aspect critique de la question. Mais je dois passer brièvement sur ce point, car je veux aborder des sujets plus importants. En deux points seulement, je voudrais marquer ma rupture décidée avec la théorie critique actuelle. L'un est la transmission de tout le système lévitique et de l'histoire qui s'y rapporte à l'ère post-exilienne. Ce n'est pas, je crois, un bon résultat de la critique, mais un résultat qui dans très peu de temps devra être abandonné, comme en effet il est déjà abandonné ou grandement modifié dans les milieux influents. Cela s'applique particulièrement à la date de Genèse 1. Le professeur Delitzsch, un commentateur souvent cité comme s'étant pratiquement rallié à la nouvelle vision critique, prend ici une position ferme. Dans son nouveau commentaire sur Genèse 1, il nous dit : « Les matières essentielles du récit de la création sont parmi les fondements les plus anciens de la religion d'Israël — il n'y a aucune marque de style qui nous oblige à reléguer le récit élohiste de la de la création à l'exil, c'est en tout cas une tradition qui remonte à l'époque mosaïque. »

L'autre point sur lequel je ne suis pas d'accord est l'idée que les Israélites ont commencé leur histoire religieuse sans l'idée du seul vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre ; qu'ils ont commencé par un dieu tribal, le dieu de la tempête du Sinaï ou une autre divinité locale, et l'ont graduellement revêtu de leur propre esprit avec les attributs qui appartiennent à Jéhovah. Ceci, qui est le produit de la théorie évolutionniste de la religion, et non une déduction équitable de toute preuve que nous possédons, je ne le crois pas du tout, et je suis heureux de dire que ce point de vue est également grandement modifié ou abandonné. C'est cette théorie, cependant, qui est à l'origine d'une grande partie de la critique de ces premiers récits de la Genèse. Ces choses, dit-on, ne pouvaient pas être ; ces

grandes idées ne pouvaient pas être là; car l'homme à ce stade précoce n'aurait pas pu les développer. Même Dieu, semble-t-il, n'aurait pas pu les lui donner. Nos "pourraient être", cependant, devront être régis par des faits, et mon affirmation est que les faits sont contraires à la théorie telle qu'elle est actuellement énoncée.

J'en viens maintenant à la question : y a-t-il une corroboration ou une confirmation externe de ces premiers récits dans la Genèse ? Ici, permettez-moi de dire un peu de la relation de ces récits à la Babylonie.

Tout le monde a entendu parler des merveilleuses découvertes de Babylone, et il serait difficile d'exagérer l'éclat et l'importance de ces merveilleuses découvertes. Le point qui nous préoccupe principalement est l'extraordinaire lumière jetée sur la haute culture de la Babylonie primitive. Ici, bien avant l'époque d'Abraham, nous nous retrouvons au milieu des villes, des arts, des lettres, des livres, des bibliothèques, et l'époque d'Abraham, celle d'Hammourabi, fut l'épanouissement de cette civilisation. Au lieu qu'Israël soit un peuple émergeant à peine de l'aube de la barbarie, nous constatons à la lumière de ces découvertes que c'était un peuple sur qui, de son propre point de vue, les extrémités de la terre étaient venues - héritier des richesses d'une civilisation s'étendant millénaires dans le passé. Si vous dites que cela crée une difficulté dans la représentation de la chronologie (j'y reviendrai peut-être plus tard), je réponds que cela aide beaucoup plus en montrant comment la connaissance de choses très anciennes pourrait être transmise en toute sécurité. Pour nous, le principal intérêt de ces découvertes est l'aide qu'elles nous apportent pour répondre à la question : Dans quelle mesure ces récits de la Genèse incarnent-ils pour nous les plus anciennes traditions de notre race ? Il y a deux raisons qui nous amènent à regarder avec une certaine confiance vers Babylone la réponse à cette question. D'une part, au début de la Babylonie, nous sommes déjà loin dans les temps auxquels se rapportent nombre de ces traditions ; d'autre part, la Bible elle-même désigne Babylone comme la ville d'origine de ces traditions. Eden était en Babylonie, comme le montrent ses fleuves, l'Euphrate et le Tigre. C'est en Babylonie que l'Arche a été construite ; et sur une montagne dans le voisinage de Babylone l'Arche s'est reposée. C'est à partir de la plaine de Shinar, en Babylonie, qu'eut lieu la nouvelle répartition de la race. En Babylonie, donc, si n'importe où, nous sommes en droit de chercher la lumière sur ces anciennes traditions, et ne la trouvons-nous pas ? Je lis parfois avec étonnement l'affirmation selon laquelle la découverte babylonienne n'a fait que peu ou rien pour la confirmation de ces parties anciennes de la Genèse — a plutôt prouvé qu'elles appartiennent au domaine du mythique.

Prenons seulement un ou deux exemples. Je laisse entre-temps l'histoire babylonienne de la création et du déluge, et je prends cet ancien dixième chapitre de la Genèse, la "Table des Nations" [Genèse 10]. Le professeur Kautzsch, de Halle, critique de marque, dit de cette vieille table : « La soi-disant Table des Nations reste, d'après tous les résultats de l'exploration monumentale, un document ethnographique original de premier ordre que rien ne peut remplacer. Dans ce dixième chapitre de la Genèse, versets 8-10 [Genèse 10:8-10], nous avons certaines déclarations sur l'origine de la civilisation babylonienne. Nous apprenons (1) que la Babylonie est la plus ancienne des civilisations ; (2) que la civilisation assyrienne était dérivée de la Babylonie ; et (3) le plus étrange de tous, c'est que les fondateurs de la civilisation babylonienne n'étaient pas des Sémites, mais des Hamites, des descendants de Cush. Chacune de ces déclarations était en contradiction avec les anciens avis classiques et avec ce que l'on croyait jusqu'à récemment à propos de ces peuples anciens. Pourtant, il ne sera pas contesté que l'exploration a justifié la Bible sur chacun de ces points. L'Assyrie, sans aucun doute, était plus jeune que la Babylonie ; elle tirait sa civilisation, ses arts, sa religion, ses institutions, tout ce qu'elle possédait, de la Babylonie. Le plus étrange de tous, les initiateurs de la civilisation babylonienne, les Acadiens ou Sumériens ; étaient un peuple non pas sémitique, mais apparemment de Turanian ou ce que la Bible appellerait la souche hamitique. Prenons un autre exemple ; au verset 22 [Genèse 10:22], Elam apparaît comme le fils de Sem, mais ici il y avait une difficulté. Les Élamites de l'histoire n'étaient pas un peuple sémitique, mais un peuple aryen, et leur langue était aryenne. Même le professeur Hommel, en défendant l'antique tradition hébraïque, a cru devoir admettre ici une erreur. Mais y avait-il ? Une expédition française est sortie pour fouiller Suse, la capitale de l'Elam, et sous les ruines de l'Elam historique, on a découvert des briques et d'autres vestiges d'une civilisation plus ancienne, avec des inscriptions babyloniennes montrant que le peuple était de souche sémitique ; ainsi Elam était, après tout, le fils de Sem. Dans l'histoire de la tour de Babel dans Genèse 11, encore une fois, n'est-il pas intéressant de trouver la Bible dérivant tous les courants de l'humanité de la plaine de Shinar, et de trouver l'archéologie apportant la preuve corroborante que probablement tous les grands courants de civilisation prennent leur origine de cette région? Car c'est à cela que tendent maintenant les opinions des savants.

Jetez maintenant un coup d'œil aux histoires de la Création, du Paradis et du Déluge. L'histoire du paradis et de la chute peut être rejetée à cet égard, car à l'exception du cas de l'image sur un ancien sceau qui a un rapport avec l'histoire de la tentation en Eden, il n'y a pas encore eu de véritable parallèle avec la Bible. histoire de la chute. D'autre part, des ruines des bibliothèques assyriennes ont été

exhumés des fragments d'un récit de la création et la version babylonienne de l'histoire du déluge, qui ont tous deux été mis en comparaison avec les récits de la Bible. Il n'y a pas grand-chose à dire sur l'histoire de la création babylonienne. C'est une affaire avilie, polythéiste, interminable, mythique, sans ordre, suggérant seulement ici et là des analogies avec les œuvres divines de la Genèse. L'histoire du déluge a beaucoup plus de ressemblance, mais elle aussi est dégradée et mythique, et manque totalement des idées supérieures qui donnent son caractère au récit biblique. Pourtant, c'est de cette carrière que nos amis critiques voudraient nous faire tirer les récits de la Bible. Les Israélites les ont empruntées, pense-t-on, et ont purifié ces légendes polythéistes confuses et en ont fait les véhicules d'un enseignement plus noble. Nous n'avons pas besoin de discuter du moment et de la manière de cet emprunt, car je ne vois pas du tout comment accepter cette version des événements. Non seulement il n'y a aucune preuve que ces histoires ont été empruntées dans leur forme grossière aux Babyloniens, mais le contraste d'esprit et de caractère entre les produits des Babyloniens et ceux de la Bible me semble interdire une telle dérivation. La forme dégradée peut éventuellement résulter de la corruption du supérieur, mais pas l'inverse. Bien plutôt pouvons-nous soutenir, avec des savants comme Delitzsch et Kittel, que la relation est une relation de parenté, non de dérivation. Ces traditions sont descendues d'une source beaucoup plus ancienne et sont conservées par les Hébreux dans leur forme la plus pure. Cela me semble expliquer les phénomènes comme aucune théorie de la dérivation ne peut le faire, et c'est en accord avec la propre représentation de la Bible de la ligne de révélation depuis le début le long de laquelle la tradition sacrée peut être transmise.

En quittant la Babylonie, je dois maintenant dire quelques mots sur les aspects scientifiques et historiques de ces récits. La science est invoquée pour prouver que les récits de la création dans Genèse 1, l'histoire de l'origine et de la chute de l'homme dans les chapitres 2 et 3, le récit de la longévité patriarcale dans les chapitres 5 et 11, l'histoire du déluge et d'autres sujets, doivent tous être rejetée parce qu'elle est manifestement en contradiction avec les faits de la connaissance moderne. Je vous demanderais cependant de suspendre votre jugement jusqu'à ce que nous ayons examiné la relation ion dans laquelle ces deux choses, la science et la Bible, se tiennent l'une à l'autre. Quand on dit que la science contredit la Bible, je voudrais d'abord demander ce que l'on entend par contradiction ici ? La Bible ne nous a jamais été donnée pour anticiper ou prévenir les découvertes de la science moderne du XXe siècle. La Bible, comme tout interprète sensé de l'Écriture l'a toujours soutenu, prend le monde tel qu'il est, non tel qu'il est vu à travers les yeux des spécialistes du XXe siècle, mais tel

qu'il s'étale sous les yeux des hommes originels, et utilise le langage populaire langage courant approprié à ce point de vue. Comme le dit Calvin dans son commentaire sur Genèse 1 : « Moïse a écrit dans le style populaire, que, sans instruction, toutes les personnes ordinaires douées de bon sens sont capables de comprendre. … Il ne nous appelle pas au ciel ; il propose seulement des choses qui reste ouvert devant nos yeux."

Il ne s'ensuit pas que parce que la Bible n'enseigne pas la science moderne, nous sommes justifiés de dire qu'elle la contredit. Ce que je vois dans ces récits de la Genèse, c'est que, si vrai est le point de vue de l'auteur, si divine l'illumination dont il est doté, si infaillible sa perspicacité dans l'ordre de la nature, il y a peu dans sa description qui même encore, avec nos connaissances avancées, nous devons changer. Vous dites qu'il y a les "six jours" et la question de savoir si ces jours sont censés être mesurés par les vingt-quatre heures de la révolution du soleil autour de la terre - je parle de ces choses de manière populaire. Il est difficile de voir comment elles doivent être ainsi mesurées quand le soleil qui doit les mesurer n'est pas introduit avant le quatrième jour. Ne pensez pas que cette lecture plus large des jours est une nouvelle spéculation. Vous trouvez Augustin dans les premiers temps déclarant qu'il est difficile ou tout à fait impossible de dire quelle est la mode de nos jours, et Thomas d'Aquin, au Moyen Age, laisse la question ouverte. À mon avis, ces récits de la Genèse se distinguent comme une merveille, non par leur discordance avec la science, mais par leur accord avec elle.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans les détails de l'histoire de l'origine de l'homme dans la Genèse, mais j'ai déjà indiqué le point de vue général sous lequel je pense que ce récit doit être considéré. Il serait bon que ceux qui parlent de désaccord avec la science se tournent vers les grandes vérités contenues dans ces récits que la science peut être appelée à confirmer. Il y a, par exemple :

(1) La vérité que l'homme est la dernière des œuvres créées par Dieu—la couronne et le sommet de la création de Dieu. La science contre dit-elle cela ?

(2) Il y a la grande vérité de l'unité de la race humaine. Aucun peuple ancien que je connaisse ne croyait en une telle unité de la race, et même la science, jusqu'à récemment, en a mis en doute. Comme il est étrange de trouver cette grande vérité de l'unité de l'humanité confirmée dans les pages de la Bible depuis le tout début. Cette vérité contient déjà en elle la doctrine du monothéisme, car si Dieu est le Créateur des êtres dont toute la race est issue, Il est le Dieu de toute la race qui en est issue.

(3) Il y a la déclaration que l'homme a été créé à l'image de Dieu - que Dieu a insufflé dans l'homme un esprit semblable au sien - la science de la nature de l'homme contre dit-elle cela, ou ne montre-t-elle pas plutôt que, dans sa nature personnelle et spirituelle, l'homme se présente seul comme porteur de l'image de Dieu sur la terre, et fonde un nouveau royaume dans le monde qui ne peut être ramené dans son origine qu'à la cause créatrice divine.

(4) Je pourrais même citer la région d'origine de l'homme, car je pense que la science désigne de plus en plus cette même région de Babylone comme le siège de l'origine de l'homme. Est-ce donc l'image de la condition dans laquelle l'homme a été créé, pur et non déchu, et l'idée que l'homme, une fois introduit dans le monde, n'a pas été laissé comme un être orphelin - le soin divin était à son sujet - que Dieu lui a parlé et lui a fait connaître sa volonté sous les formes qu'il a pu appréhender - est-ce cela qui est en contradiction avec l'histoire ? Il est hors de la sphère scientifique de contredire cela. Personnellement, je ne connais pas de conception plus digne que celle qui suppose que Dieu se soit mis en communication avec l'homme, en relations vivantes avec ses créatures morales, dès l'origine. Certes, il y aurait contradiction si la théorie darwinienne faisait son chemin et si nous devions concevoir l'homme comme une ascension lente et graduelle du stade bestial, mais je suis convaincu, et j'ai cherché ailleurs à le montrer, que la science authentique n'enseigne pas une telle doctrine. L'évolution ne doit pas être identifiée d'emblée avec le darwinisme. La théorie évolutionniste ultérieure peut plutôt être décrite comme une révolte contre le darwinisme, et laisse l'histoire ouverte à une conception de l'homme tout à fait en harmonie avec celle de la Bible. De la chute, j'ai déjà dit que si l'histoire n'en était pas dans la Bible, nous aurions besoin de l'y mettre pour nous-mêmes afin d'expliquer l'état du monde tel qu'il est.

Sur la question de la longévité patriarcale, je dirais seulement qu'il y a ici d'une part la question de l'interprétation, car, comme les théologiens les plus conservateurs en sont venus progressivement à voir que les noms dans ces généalogies ne doivent pas nécessairement être interprétés comme des individus. Mais j'ajouterai que je ne suis pas disposé à remettre en cause la tradition de l'extraordinaire longévité de ces temps anciens. La mort, telle que je la comprends, n'est pas du tout une partie nécessaire du sort de l'homme. Si l'homme n'avait pas péché, il ne serait jamais mort. La mort — la séparation de l'âme et du corps, les deux parties intégrantes de sa nature — est pour lui quelque chose d'anormal, de contre nature. Il n'est donc pas étrange que, dans la première période, la vie ait été beaucoup plus longue qu'elle ne l'est devenue par la suite. Même un physiologiste comme Weissmann nous dit que le problème

pour la science aujourd'hui n'est pas pourquoi les organismes vivent si longtemps, mais pourquoi ils meurent.

J'ai fait référence à l'histoire babylonienne du déluge, et je ne peux qu'ajouter un mot sur la prétendue contradiction de la science à ce sujet. Des déclarations très confiantes sont souvent faites quant à l'impossibilité d'une telle submersion du monde habité et de la destruction de la vie humaine et animale comme le représente la Bible. Il serait bon que ceux qui parlent ainsi avec confiance étudient les preuves accumulées que des hommes de science distingués ont apportées, qu'une catastrophe telle que la Genèse la décrit est non seulement possible, mais a effectivement eu lieu depuis l'avènement de l'homme. Mon attention a d'abord été attirée sur ce sujet par une conférence intéressante du regretté duc d'Argyle donnée à Glasgow, et le même point de vue a été préconisé par d'autres éminents géologues spécialistes des temps glaciaires et postglaciaires, comme Prestwich, Dawson, Howorth, Dr Wright, etc.. Les termes universels employés n'ont pas besoin d'être interprétés comme s'étendant au-delà des régions habitées par l'homme. Il semble n'y avoir aucune raison substantielle de douter que dans le déluge de Noé nous ayons un événement historique réel dont les traditions semblent avoir survécu dans la plupart des régions du monde.

En conclusion, force est de constater que les récits de la Création, de la Chute, du Déluge, ne sont pas des mythes, mais des récits consacrant la connaissance ou la mémoire de transactions réelles. La création du monde n'était certes pas un mythe, mais un fait, et la représentation des étapes de la création traitait également de faits. Le langage utilisé n'était pas celui de la science moderne, mais, sous la direction divine, l'écrivain sacré donne une image large et générale qui donne une idée vraie de l'ordre du travail divin dans la création. La chute de l'homme était également un fait terrible, avec des conséquences universelles dans le péché et la mort de la race. L'origine de l'homme ne peut s'expliquer que par un exercice d'activité créatrice directe, quels que soient les facteurs subordonnés que l'évolution ait pu apporter. Le déluge était un fait historique, et la préservation de Noé et de sa famille est l'une des meilleures et des plus largement attestées des traditions humaines. Dans ces récits de la Genèse et les faits qu'ils incarnent sont réellement posés les fondements de tout le reste de la Bible. L'unité de la révélation les lie à l'Evangile chrétien.

L’Unique Isaïe

"Pendant environ vingt-cinq siècles, personne n'a songé à douter qu'Isaïe, fils d'Amos, soit l'auteur de chaque partie du livre qui porte son nom ; et ceux qui maintiennent encore l'unité de l'auteur ont l'habitude de pointer, avec satisfaction, à l'unanimité de l'Église Chrétienne sur la question, jusqu'à ce que quelques érudits allemands se lèvent, il y a environ un siècle, et remettent en question l'unité de ce livre. Ainsi écrivait feu le Dr A. B. Davidson, professeur d'hébreu au New College d'Édimbourg (Old Testament Prophecy, p. 244, 1903).

L'histoire de la critique

La désintégration critique du livre d'Isaïe a commencé avec Koppe, qui, en 1780, a d'abord douté de l'authenticité d'Isaïe 50. Neuf ans plus tard, Doederlein a soupçonné l'ensemble d'Isaïe 40-66. Il a été suivi par Rosenmueller, qui a été le premier à nier à Ésaïe la prophétie contre Babylone dans Ésaïe 13:1-22 ; 14:1-23. Eichhorn, au début du siècle dernier, a encore éliminé l'oracle contre Tyr dans Isaïe 23 et, avec Gesenius et Ewald, a également nié l'origine isaïenne d'Isaïe 24-27. Gesenius a également attribué à un prophète inconnu Ésaïe 15 et Ésaïe 16. Rosenmueller est allé plus loin et s'est prononcé contre Ésaïe 34 et Ésaïe 35 ; et peu de temps après (1840), Ewald a remis en question Ésaïe 12 et Ésaïe 33. Ainsi, au milieu du XIXe siècle, quelque trente-sept ou trente-huit chapitres ont été rejetés car ne faisant pas partie des écrits réels d'Ésaïe.

En 1879-80, le célèbre professeur de Leipzig, Franz Delitzsch, qui pendant des années avait défendu l'authenticité de l'ensemble du livre, céda finalement à la position critique moderne et, dans la nouvelle édition de son commentaire publiée en 1889, interpréta les chapitres 40 à 66, bien qu'avec beaucoup d'hésitation, comme venant de la fin de la période de l'exil babylonien. À peu près à la même époque (1888-1890), Canon Driver et le Dr George Adam Smith ont donné une impulsion populaire à des vues similaires en Grande-Bretagne.

Depuis 1890, la critique d'Isaïe est encore plus tranchante et microscopique qu'auparavant. Duhm, Stade, Guthe, Hackmann, Cornill et Marti sur le continent, et Cheyne, Whitehouse, Box, Glazebrook, Kennett et d'autres en Grande-Bretagne et en Amérique, ont remis en question des parties qui jusque-là étaient censées être authentiques.

La désintégration du "Deutéro-Isaïe"

Même l'unité des chapitres 40 à 66, qui étaient censés être l'œuvre du Second, ou « Deutéro-Isaïe », est abandonnée. Ce qui, avant 1890, était supposé être le

produit unique d'un sage célèbre mais anonyme qui vivait en Babylonie (environ 550 avant JC), est maintenant communément divisé et subdivisé et en grande partie distribué entre divers écrivains de Cyrus à Simon.

Au début, on pensait qu'il suffisait de séparer les chapitres 63 à 66 en tant qu'ajout ultérieur aux prophéties du "Deutéro-Isaïe" ; mais plus récemment, il est devenu à la mode de distinguer les chapitres 40-55, qui auraient été écrits en Babylonie vers 549-538 av. J.-C., et les chapitres 56-66, dont on prétend maintenant qu'ils ont été composés vers 460-445 av. Certains poussent même la désintégration plus loin que cela, en particulier dans le cas des chapitres 56 à 66, qui sont subdivisés en divers fragments et qu'on dit être le produit d'une école d'écrivains plutôt que d'une seule plume. Les opinions s'opposent également quant au lieu de leur composition, que ce soit en Babylonie, en Palestine, en Phénicie ou en Égypte.

Vues Récentes

Parmi les derniers à enquêter sur le problème se trouve la Révélation Robert H. Kennett, DD, Regius Professor of Hebrew and Fellow of Queen's College, Cambridge, dont les Schweich Lectures (1909) ont récemment été publiées pour la British Academy par l'Oxford University Press, 1910 Le volume s'intitule "La composition du livre d'Isaïe à la lumière de l'histoire et de l'archéologie", et est une prétendue "tentative de raconter d'une manière simple l'histoire du livre d'Isaïe". Les résultats de ses investigations, il résume comme suit (pp. 84-85):

> (1) Tout Ésaïe 3 ; 5 ; 6 ; 7; 20 et Ésaïe 31, et des parties des chapitres Ésaïe 1 ; 2 ; 4 ; 8; 9; dix; 14; 17; 22 et Isaïe 23, peuvent être attribués à Isaïe, fils d'Amots.
>
> (2) Tout Ésaïe 13 ; 40 et Ésaïe 47, et des portions d'Ésaïe 14; 21; 41 ; 43 ; 44 ; 45 ; 46 et Esaïe 48, peuvent être attribués à l'époque de Cyrus.
>
> (3) Tout Ésaïe 15; 36; 37 et Ésaïe 39, et des parties d'Ésaïe 16 et Ésaïe 38, peuvent être attribuées à la période entre Nebucadnetsar et Alexandre le Grand, mais ne peuvent pas être datées avec précision.
>
> (4) Ésaïe 23:1-14 peut être attribué à l'époque d'Alexandre le Grand (332 av. J.-C.).
>
> (5) Tout Ésaïe 11 ; 12; 19; 24; 25; 26; 27; 29; 30; 32; 33; 34 ; 35; 42; chapitres 49-66, et des parties d'Isaïe 1 ; 2 ; 4 ; 8; 9; dix; 16; 17; 18; 23; 41 ; 44 ; 45 et Isaïe 48, peuvent être attribués au IIe siècle av. Docteur,.

Kennett attribue ainsi plus de la moitié du livre d'Isaïe à l'âge des Maccabées.

Le professeur C. F. Kent, également, dans ses "Sermons, épîtres et apocalypses des prophètes d'Israël", 1910, fait les observations remarquables suivantes sur les prophéties du soi-disant "Deutéro-Isaïe". Il dit: "Les prophéties d'Aggée et de Zacharie… offrent de loin la meilleure approche pour l'étude des problèmes difficiles présentés par les chapitres 40-66… Les chapitres 56-66 sont généralement reconnus comme postexiliques. Dans Isaïe 56 et les chapitres suivants il y a des références répétées au temple et à son service, indiquant qu'il avait déjà été restauré. De plus, ces références ne se limitent pas à la dernière partie du livre…Le fait, d'une part, qu'il y a peu, voire aucun, des allusions à des événements contemporains dans ces chapitres, et, d'autre part, que peu ou rien n'est connu de la condition et des espoirs des Juifs pendant cette période (les dernières années de l'exil babylonien) rend la datation de ces prophéties possible bien que lointaine. de certains… De plus, l'hypothèse selon laquelle l'auteur de ces chapitres a vécu dans l'exil babylonien n'est pas étayée par un examen attentif des prophéties elles-mêmes.. Peut-être que leur auteur était l'un des rares qui, comme Zorobabel, était né à Babylon et retourna plus tard en Palestine. Il traitait aussi de problèmes si vastes et si universels qu'il donne peu d'indications sur sa date et son lieu de résidence ; mais toutes les preuves trouvées indiquent que Jérusalem est le lieu où il a vécu et écrit… L'intérêt et le point de vue du prophète se concentrent sur Jérusalem, et il se montre beaucoup plus familier avec les conditions en Palestine que dans la lointaine Babylone. La plupart de ses illustrations sont tirées de la vie agricole de la Palestine. Son vocabulaire est aussi celui d'un homme habitant en Palestine, et à cet égard est en contraste marqué avec les synonymes employés par Ezéchiel, le prophète de l'exil babylonien" (pp. 27,28).

C'est-à-dire que les deux enquêteurs les plus récents du Livre d'Isaïe parviennent à des conclusions tout à fait contraires aux opinions défendues en 1890, lorsque Delitzsch admettait avec tant de réticence que les chapitres 40 à 66 pouvaient provenir de la période de l'exil babylonien. Ces vingt-sept derniers chapitres s'avèrent maintenant avoir été écrits très probablement en Palestine plutôt qu'en Babylonie, et ne prétendent plus parler principalement des exilés souffrants en captivité comme on le supposait autrefois.

L'état Actuel de la Question

L'état actuel de la question d'Isaïe est pour le moins complexe, sinon chaotique. Ceux qui nient l'intégrité du livre peuvent être divisés en deux groupes que nous

pouvons appeler les modérés et les radicaux. Parmi les modérés peuvent être inclus les Drs. Driver, G.A. Smith, Skinner, Kirkpatrick, Koenig, A.B. Davidson et Whitehouse. Ceux-ci conviennent tous pratiquement que les chapitres et versets suivants ne sont pas ceux d'Isaïe : Isaiah 11:10-16; 12:1-6 ; 13:1-22 ; 14:1-23 ; 15:1-9 ; 16:1-12 ; 21:1-10 ; chapitres 24-27 ; chapitres 34-66. C'est-à-dire qu'environ quarante-quatre chapitres sur le nombre total, soixante-six, n'ont pas été écrits par Isaïe ; ou, environ 800 versets sur 1 292 ne sont pas authentiques.

Parmi les radicaux figurent les Drs. Cheyne, Duhm, Hackmann, Guthe, Marti et Kennett. Ceux-ci rejettent tous environ 1 030 versets sur un total de 1 292, retenant les suivants uniquement comme le produit authentique d'Isaïe et de son époque : Isaïe 1:2-26, 29-31 ; 2:6-19 ; 3:1, 5, 8, 9, 12-17, 24 ; 4:1 ; 5:1-14, 17-29 ; 6:1-13 ; 7:1-25 ; 8:1-22 ; 9:8-21 ; 10:1-9 ; 10:13-14, 27-32 ; 14:24-32 ; 17:1-14 ; 18:1-6 ; 20:1-6 ; 22:1-22 ; 28:1-4, 7-22 ; 29:1-6, 9-10, 13-15 ; 30:1-17 ; 31:1-4. Autrement dit, seuls environ 262 versets sur le total, 1 292, sont autorisés à être authentiques.

C'est, croyons-nous, un énoncé juste de la question d'Isaïe telle qu'elle existe aujourd'hui.

D'autre part, il y a ceux qui défendent encore l'unité du livre d'Isaïe, par exemple, Strachey (1874), Naegelsbach (1877), Bredenkamp (1887), Douglas (1895), WH Cobb (1883-1908), WH Green (1892), Vos (1898-99), Thirtle (1907) et Margoliouth (1910). [Comparez aussi le "Livre d'Isaïe" de l'écrivain, Y.M.C.A. Press, N.Y., 1910]

La Raison Principale de Dissection d'Isaïe

L'axiome fondamental de la critique est le dicton selon lequel un prophète a toujours parlé d'une situation historique définie aux besoins actuels du peuple parmi lequel il a vécu, et qu'une situation historique définie doit être indiquée pour chaque prophétie. Ce postulat fondamental sous-tend toute critique moderne de la prophétie de l'Ancien Testament.

Ce principe dans l'ensemble est solide, mais il peut facilement être surmené. Certaines précautions sont nécessaires, par exemple :

> (1) Il est impossible de retracer chaque section séparée de la prophétie, indépendamment de son contexte, à une situation historique définie. D'ailleurs, les prophètes parlent souvent en poésie, et la poésie ne doit pas, en règle générale, être prise à la lettre.

(2) Ce n'est pas nécessairement le plus grand événement de l'histoire d'une nation ou l'événement dont nous sommes le plus au courant, qui a pu réellement donner naissance, humainement parlant, à une prophétie particulière. L'histoire d'Israël est pleine de crises et d'événements, dont chacun peut facilement être considéré comme fournissant un contexte approprié, ou du moins possible, pour une prophétie donnée.

(3) Les prophètes parlaient généralement directement des besoins de leur propre génération, mais ils parlaient aussi aux générations à venir. Ésaïe, par exemple, a commandé : « Lie le témoignage, scelle la loi parmi mes disciples » (Ésaïe 8 :16) ; c'est-à-dire, préserver Mes enseignements pour l'avenir. De nouveau dans Ésaïe 30:8, il dit : « Maintenant, va, écris-le devant eux sur une tablette, et inscris-le dans un livre, afin que ce soit pour le temps à venir, pour toujours et à jamais. Et aussi dans Ésaïe 42:23, "Qui est parmi vous qui prêtera l'oreille à cela? qui écoutera et entendra pour le temps à venir?"

Preuve Extérieure Alléguée Contre l'Unité

Récemment, certains écrivains ont fait appel à l'auteur de 2 Chroniques pour prouver que les chapitres 40 à 66 existaient en tant que recueil séparé à son époque. Whitehouse dans la New Century Bible ("Isaiah", Vol. I, p. 70), dit: "Cela ressort clairement de 2 Chroniques 36:22ff, dans lequel le passage Isaiah 44:28 (que Cyrus ferait en sorte que le temple soit construit) est traité comme la parole de Jérémie. Le soi-disant "Deutéro-Isaïe" (ch. 40-66) doit à cette époque (vers 300 av. collection ou collections qui existaient alors." Mais les preuves obtenues de cette source sont si douteuses qu'elles sont presque sans valeur. Car ce n'est pas la prédiction concernant Cyrus que le chroniqueur désigne comme "la parole de Jéhovah par la bouche de Jérémie", mais "les trois-vingt-dix ans" dont il est question au verset 21 du même contexte que Jérémie a fait. prédire. Cf. 2 Chroniques 36:21. D'autre part, l'ordre des prophètes parmi les Juifs de l'antiquité était (1) Jérémie, (2) Ézéchiel, (3) Isaïe et (4) Les Douze ; en conséquence, n'importe quelle partie de n'importe laquelle de ces prophéties pourrait être citée comme appartenant à Jérémie, parce que son livre était le premier.

En tout cas, chercher des preuves extérieures au nom de la dissection du livre est indicatif !

L'histoire Littéraire du Livre

Quand et comment le livre d'Isaïe a été édité et amené dans sa forme actuelle est inconnu. Jésus ben-Sirach, l'auteur de l'Ecclésiastique, écrivant c. 180 avant JC, cite Isaïe comme l'un des notables dignes de l'antiquité hébraïque, à l'époque duquel "le soleil recula et il ajouta la vie au roi" (Ecclus. 48: 20-25; cf. Isaïe 38: 4-8) ; et il ajoute, qui "a vu par un excellent esprit ce qui devait arriver à la fin, et a consolé ceux qui pleuraient en Sion". Evidemment donc ; au début du deuxième siècle avant J.-C., au plus tard, le livre d'Isaïe avait atteint sa forme actuelle, et les vingt-sept derniers chapitres étaient déjà attribués au fils d'Amos.

De plus, il n'y a absolument aucune preuve que les chapitres 1 à 39, ou toute autre section considérable des prophéties d'Isaïe aient jamais existé par eux-mêmes en tant que recueil indépendant ; il n'y a pas non plus de raison de penser que les portions promissoires et messianiques aient été systématiquement interpolées par des éditeurs longtemps postérieurs à l'époque d'Isaïe. Il est tout à fait arbitraire de supposer que les premiers prophètes ne faisaient que menacer.

Certains Présuppositions Faux

Certaines fausses présuppositions gouvernent les critiques dans leur désintégration du Livre d'Isaïe. Seuls quelques exemples doivent être donnés à titre d'illustration.

(1) Pour l'un, "la conversion des païens" se situait bien au-delà de l'horizon de tout prophète du huitième siècle, et par conséquent Isaïe 2:2-4 et tous les passages similaires devraient être relégués à un âge ultérieur.

(2) Pour un autre, "l'image de la paix universelle" dans Esaïe 11:1-9 est un symptôme de date tardive, et donc cette section. et les apparentés doivent être supprimés.

(3) Pour un autre, la pensée du "jugement universel" sur "toute la terre" dans Esaïe 14:26 transcende tout à fait la gamme de pensée d'Esaïe.

(4) Pour un autre encore, le caractère apocalyptique des chapitres 24 à 27 représente une phase de la pensée hébraïque qui ne prévalait en Israël qu'après Ézéchiel.

(5) Même pour ceux qui sont considérés comme modérés, le caractère poétique d'un passage comme le chapitre 12 et les références à un retour de captivité comme dans Isaïe 11:11-16, et les promesses et consolations telles qu'on les trouve au chapitre 33 ; sont cités comme motifs pour attribuer ces passages et des passages apparentés à un âge beaucoup plus

tardif. Les radicaux nient in toto l'existence de passages messianiques parmi les propres prédictions d'Isaïe.

Mais, refuser à Isaïe du VIIIe siècle toute catholicité de grâce, tout universalisme de salut ou de jugement, tout idéal messianique hautement développé, toute riche note de promesse et de réconfort, toute foi sublime dans le caractère sacro-saint de Sion, comme le font certains, est injustifiable de créer un nouvel Isaïe aux proportions très réduites, un simple prédicateur de la justice, un homme d'État d'une veine peu optimiste et l'exposant d'une religion éthique froide sans la chaleur et l'éclat des messages qui sont réellement attribués au prophète de le huitième siècle.

L'attitude Personnelle de l'Ecrivain

De plus en plus, l'écrivain est persuadé que les postulats fondamentaux de beaucoup de critiques ne sont pas fondés et que des faits généraux doivent décider de l'unité ou du caractère collectif du livre d'Isaïe. Déterminer le contexte historique exact de chaque section individuelle est tout simplement impossible, comme le montre clairement l'histoire de la critique. L'exégèse verbale peut faire plus de mal que de bien. Une plus grande attention doit être accordée à la structure du livre. Lorsqu'il est traité comme un tout organique, le livre est un grand chef-d'œuvre. Un grand objectif domine tout au long de l'auteur, qui, au fur et à mesure qu'il progresse, est amené à son apogée dans une image de la rédemption d'Israël et de la glorification de Sion. Ne pas reconnaître cette unité rend l'homme incapable de lui rendre la justice exégétique. Les prophéties du livre d'Isaïe ne peuvent tout simplement pas être correctement comprises sans une certaine compréhension du schéma de pensée de l'auteur dans son ensemble. Il y a une évidente, bien que cela puisse être dans une certaine mesure une unité éditoriale, dans les prophéties d'Isaïe. Mais il y a une unité aussi vraie dans le livre d'Isaïe que celle que l'on trouve habituellement dans un volume de sermons. Les considérer comme une masse hétérogène de prophéties diverses qui ont été écrites à des époques très éloignées et dans des circonstances variées depuis la propre période d'Isaïe jusqu'à l'âge des Maccabées, et librement interpolées à travers les siècles qui ont suivi, c'est perdre de vue les grandes réalités et perspectives historiques. du prophète. En bref, tout le problème de savoir combien ou combien peu d'Isaïe a écrit se simplifierait immensément si les critiques se débarrassaient seulement d'une masse de présuppositions injustifiées et de restrictions arbitraires qui fixent durement ce que chaque siècle peut penser et dire.

En conséquence, l'attitude de l'auteur est celle de ceux qui, tout en accueillant favorablement tous les résultats avérés de l'enquête, refusent d'accepter de simples conjectures ou théories comme conclusions finales. Et bien qu'il reconnaisse sa très grande dette envers les critiques de toutes latitudes, il croit néanmoins que le livre d'Isaïe, pratiquement tel que nous l'avons, peut avoir été, et a probablement été, entièrement écrit par Isaïe, le fils d'Amos, dans ce dernier moitié du VIIIe siècle av.

Arguments pour Un Seul Isaïe

Il est aussi déraisonnable de s'attendre à pouvoir prouver l'unité d'Isaïe que de supposer qu'elle a été réfutée. Les preuves internes sont indécises dans les deux cas. Il y a des arguments, cependant, qui corroborent la croyance qu'il n'y avait qu'un seul Isaïe. Voici quelques-uns de ceux qui pourraient être mentionnés :

1. Le Cercle des Idées est étonnamment le même partout.

Par exemple, prenez le nom de Dieu qui est presque propre au livre d'Isaïe, "le Saint d'Israël". Ce titre pour Jéhovah apparaît vingt-cinq fois au total dans le livre d'Isaïe et seulement six fois ailleurs dans l'Ancien Testament (dont l'une se trouve dans un passage parallèle). Il emboîte toutes les différentes parties les unes dans les autres et les marque de l'imprimatur personnel de celui qui a vu la vision du Dieu majestueux assis sur son trône, haut et élevé, et a entendu les chœurs angéliques chanter : « Saint, Saint, Saint est Jéhovah des armées : toute la terre est pleine de ta gloire" (chapitre 6). La présence de ce nom divin dans toutes les différentes sections du livre a plus de valeur pour identifier Isaïe comme l'auteur de toutes ces prophéties que si son nom avait été inscrit au début de chaque chapitre, pour la raison que sa théologie est tissée dans la fibre et la texture même de tout le livre.

Le titre apparaît douze fois dans les chapitres 1 à 39 et treize fois dans les chapitres 40 à 66 ; et il n'est tout simplement pas scientifique de dire que les divers auteurs présumés des parties contestées ont tous employé le même titre par imitation. (Ésaïe 1 :4 ; 5 :19, 24 ; 10 :20 ; 12 :6 ; 17 :7 ; 29 :19 ; 30 :11-12 ; 30 :15 ; 31 :1 ; 37 :23. Aussi, Ésaïe 41 :14, 16, 20 ; 43:3, 14 ; 45:11 ; 47:4 ; 48:17 ; 49:7 ; 54:5 ; 55:5 ; 60:9, 14. Comparez 2 Rois 19:22 ; Psaume 71 :22 ; 78 :41 ; 89 :18 ; Jérémie 50 :29 ; 51 :5).

Une autre idée unique qui se produit avec une répétition considérable dans le livre d'Isaïe est la pensée d'une "autoroute". Cf. Esaïe 11:16; 35:8 ; 40:3 ; 43:19 ; 49:11 ; 57:14 ; 62:10.

Une autre est l'idée d'un "reste". Cf. Esaïe 1:9; 6:13 ; 10:20, 21, 22 ; 11:11, 12, 16 ; 14:22, 30 ; 15:9 ; 16:14 ; 17:3, 6 ; 21:17 ; 28:5 ; 37:31 ; 46:3 ; 65:8, 9.

Une autre est la position occupée par « Sion » dans les pensées du prophète. Cf. 2:3 ; 4:5 ; 18:7 ; 24:23 ; 27:13 ; 28:16 ; 29:8 ; 30:19 ; 31:9 ; 33:5, 20 ; 34:8 ; 46:13 ; 49:14 ; 51:3, 11 ; 52:1 ; 57:13 ; 59:20 ; 60:14 ; 62:1, 11 ; 65:11, 25 ; 66:8.

Encore une autre est l'expression, "les douleurs d'une femme en travail." Cf. 13:8 ; 21:3 ; 26:17, 18 ; 42:14 ; 54:1 ; 66:7.

Tous ceux-ci, et bien d'autres qui sont moins distinctifs, imprègnent psychologiquement le livre d'une individualité dont il est difficile de rendre compte s'il est divisé en diverses sections et distribué, comme certains le font, au cours des siècles.

2. Style littéraire.

En tant que preuve négative, le style littéraire n'est pas un argument très sûr, car comme le dit le professeur McCurdy, "Dans le cas d'un écrivain des dotations d'Isaïe, le style n'est pas un critère sûr de paternité" ("History, Prophecy and the Monuments," II , p. 317 n.). Pourtant, il est remarquable que la clause, "car la bouche de l'Éternel a parlé", se retrouve trois fois dans le livre d'Isaïe, et nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament. Cf. 1:20 ; 40:5 ; 58:14.

Il est également singulier que le titre Divin, « le Tout-Puissant d'Israël », doive apparaître trois fois dans Isaïe et nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament. Cf. 1:24 ; 49:26 ; 60:16.

Et il est à noter que l'expression « des ruisseaux d'eau » devrait apparaître deux fois dans Isaïe et nulle part ailleurs. Cf. 30:25 ; 44:4.

Et le plus singulier est la tendance de la part de l'auteur à la redoublement emphatique. Cf. Esaïe 2:7, 8 ; 6:3 ; 8:9 ; 24:16, 19 ; 40:1 ; 43:11, 25 ; 48:15 ; 51:12 ; 57:19 ; 62:10.

Le style d'Isaïe diffère largement de celui de tous les autres prophètes de l'Ancien Testament et est aussi éloigné que possible de celui d'Ézéchiel et des prophètes postexiliques.

3. Références historiques.

Prenons par exemple, premièrement, la référence constante du prophète à Juda et à Jérusalem, Isaiah 1:7-9; 3:8 ; 5:13 ; 24:19 ; 25:2 ; 40:2, 9 ; 62:4. Aussi, au temple et à son rituel d'adoration et de sacrifice. Dans Ésaïe 1:11-15, quand tout allait bien, le prophète s'est plaint que le peuple est abondant et formel dans ses cérémonies et ses sacrifices ; dans Ésaïe 43:23, 24, au contraire, lorsque le pays fut envahi par les Assyriens et que Sennachérib eut assiégé la ville, le prophète se plaignit qu'ils n'avaient pas amené à Jéhovah les brebis de leurs holocaustes, ni ne l'avaient honoré de leurs sacrifices. Dans Ésaïe 66:1-3, 6, 20, non seulement l'existence du temple et l'observance du rituel du temple sont présupposées, mais ceux qui placent leur confiance dans le temple matériel et les cérémonies extérieures du culte du temple sont condamnés.

Quant à "l'exil", l'attitude du prophète à son égard est à la fois celle de l'anticipation et de la réalisation. Ainsi dans Isaïe 57:1, le jugement est seulement menacé, pas encore infligé : « Le juste est ôté du mal à venir. C'est-à-dire que l'exil est décrit comme encore futur. D'autre part, dans Ésaïe 3:8, "Jérusalem est ruinée, et Juda est tombé" ; tandis que dans Ésaïe 11: 11-12, "le Seigneur étendra sa main une seconde fois pour récupérer le reste… des quatre coins de la terre." Interpréter de telles déclarations littéralement sans tenir compte de l'attitude manifeste d'Isaïe envers l'exil ne conduit qu'à la confusion. Aucun prophète n'a réalisé aussi bien ni décrit aussi vivement le destin des Hébreux...

4. L'Elément Prédictif.

C'est la preuve la plus forte de l'unité du Livre d'Isaïe. La prédiction est l'essence même de la prophétie. Esaïe était avant tout un prophète du futur. Avec une soudaineté sans pareille, il saute à plusieurs reprises du désespoir à l'espoir, de la menace à la promesse, de l'actuel à l'idéal. Ce que Kent dit de "Deutero-Isaiah" peut être dit avec une égale justice d'Isaiah lui-même : "Alors qu'il est en contact avec son époque, le grand prophète inconnu vit dans l'atmosphère du passé et du futur" (Cf. "Sermons, Epistles et Apocalypses des prophètes d'Israël", p. 28).

Esaïe parlait à son époque, mais il s'adressait aussi aux siècles à venir. Ses temps verbaux sont typiquement des futurs et des parfaits prophétiques. De lui, les paroles d'AB Davidson sont particulièrement vraies : "Si un livre prophétique est examiné… il apparaîtra que l'enseignement éthique et religieux est toujours secondaire, et que l'essentiel dans le livre ou le discours est la perspective du

prophète vers l'avenir" (Hastings ' Dictionnaire de la Bible, article "Prophétie et Prophètes"). Isaïe était exceptionnellement porté à prédire : ainsi,

(1) Avant la guerre syro-éphraïmétique (734 av. J.-C.), il a prédit que d'ici soixante-cinq ans, Éphraïm serait brisé en morceaux (Ésaïe 7: 8); et qu'avant que l'enfant Maher-shalal-hash-baz ait la connaissance de crier: "Mon père" ou "Ma mère", les richesses de Damas et le butin de Samarie devraient être emportés (Isaïe 8: 4; cf. Isaïe 7:16). Il y a de nombreuses autres prédictions parmi ses prophéties antérieures. (Cf. Esaïe 1 :27-28 ; 2 :2-4 ; 6 :13 ; 10 :20-23 ; 11 :6-16 ; 17 :14).

(2) Peu de temps avant la chute de Samarie en 722 av. Esaïe a prédit que Tyr sera oubliée pendant soixante-dix ans, et qu'au bout de soixante-dix ans, sa marchandise sera la sainteté de Jéhovah. (Cf. Isaïe 23:15).

(3) De même avant le siège d'Ashdod en 711 av. J.-C., il a proclamé que Moab devrait être méprisé dans un délai de trois ans (Ésaïe 16:14), et que dans un an toute la gloire de Kédar devrait échouer (Ésaïe 21:16).

(4) Et peu de temps avant le siège de Jérusalem par Sennachérib en 701 av. J.-C., il prédit qu'en un instant, tout à coup, une multitude d'ennemis de Jérusalem seraient comme de la poussière (Ésaïe 29 : 5) ; qu'encore très peu de temps et que le Liban soit transformé en un champ fertile (Ésaïe 29:17); que l'Assyrie serait consternée et tomberait par l'épée, mais pas par les hommes (Ésaïe 30 : 17, 31 ; 31 : 8). De plus, que pendant des jours au-delà d'un an, les femmes négligentes de Jérusalem devraient être troublées (Esaïe 32:10, 16-20); et que les justes de Sion voient Jérusalem comme une habitation tranquille, et reviennent et viennent avec des chants (Esaïe 33 :17-24 ; 35 :4, 10) ; mais que Sanchérib au contraire entende la nouvelle et revienne sans tirer une flèche dans la ville (Isaïe 37:7, 26-29, 33-35).

De la même manière après le siège de Jérusalem par Sennachérib, 701 av. J.-C., le prophète continua de prédire ; et, afin de démontrer au résidu souffrant autour de lui la divinité de Jéhovah et la folie de l'idolâtrie, il indiqua les prédictions qu'il avait déjà faites dans les premières années de son ministère, et le fait qu'elles s'étaient réalisées. Par exemple, il dit :

Dans Isaiah 41:21-23, 26ff. : « Qui l'a déclaré dès le commencement afin que nous sachions, et avant que nous puissions dire : Il a raison ?

Dans Ésaïe 42:9, 23 : "Voici que les premières choses sont arrivées et que je déclare de nouvelles choses ; avant qu'elles ne jaillissent, je vous les annonce."

Dans Ésaïe 43:9, 12 : "Qui d'entre eux peut déclarer cela et nous montrer des choses antérieures? (c'est-à-dire des choses à venir dans un avenir immédiat). J'ai déclaré, et j'ai sauvé et j'ai montré."

Dans Esaïe 44:7, 8, 27, 28 : "Qui, comme moi, appellera et annoncera ?… Les choses qui viennent et qui arriveront, qu'elles (les idoles) l'annoncent. N'ai-je pas te l'a annoncé autrefois et l'a montré? Et vous êtes mes témoins. …Ce qui dit de Cyrus: Il est mon berger, et il accomplira tout mon plaisir, disant même de Jérusalem, elle sera bâtie, et du temple, ta fondation sera posé. »

Dans Isaiah 45:1-4, 11, 21: "C'est moi Jéhovah, qui t'appelle par ton nom, même le Dieu d'Israël… Je t'ai appelé par ton nom: je t'ai surnommé bien que tu ne me connaisses pas. …Demande-Moi les choses à venir. Je l'ai élevé (Cyrus) dans la justice, et il bâtira Ma ville, et il laissera mes exilés libres.

Dans Ésaïe 46:10, 11 : "Déclarant la fin dès le commencement, et dès les temps anciens des choses qui ne sont pas encore faites ; appelant de l'orient un oiseau vorace (Cyrus), l'homme de mon conseil. … Oui, j'ai parlé , Je vais aussi le faire passer."

Dans Ésaïe 48:3, 5 : "J'ai annoncé les premières choses depuis les temps anciens, … et je les ai montrées, tout à coup je les ai faites, et elles sont arrivées. … Je te l'ai annoncé depuis les temps anciens ; avant qu'elle ne soit venue pour passer, je te l'ai montré, de peur que tu ne dises : Mon idole les a faits."

Et encore dans Ésaïe 48:6-8, 14-16 : "Je t'ai montré des choses nouvelles depuis ce temps, même des choses cachées ; … avant ce jour tu ne les as pas entendues, … oui, depuis longtemps ton oreille ne s'est pas ouverte, … Qui d'entre eux a annoncé ces choses ? …Moi-même, j'ai parlé; oui, je l'ai appelé; depuis le début, je n'ai pas parlé en secret. » À quelle longue liste de prédictions le prophète ajoute en guise de lamentation : « Oh, que tu as écouté mes commandements (y compris les prédictions) ! Alors ta paix était comme un fleuve, et ta justice comme les vagues de la mer" (Esaïe 48:18).

Cyrus Un Sujet de Prédiction

De toutes ces nombreuses prédictions explicites et souvent répétées, une chose est évidente, à savoir que l'accent est mis sur la prédiction tout au long du livre d'Isaïe. "Cyrus" doit être considéré comme prévu à tout point de vue. La seule question est : Le prophète insiste-t-il sur le fait qu'il prédit lui-même la venue de Cyrus ? ou que les anciennes prédictions concernant Cyrus sont maintenant en train de se réaliser ?

La remarque du chanoine Cheyne sur ce point est à propos. Il dit: "L'éditeur, qui détenait sans aucun doute la théorie juive ultérieure de la prophétie, a peut-être déduit d'un certain nombre de passages, en particulier Ésaïe 41:26; 48:3, 6, 14, que la première apparition de Cyrus avait été prédite par un ancien prophète, et l'observation de certains éléments isaïens dans la phraséologie de ces chapitres peut avoir identifié le prophète avec Isaïe » (« Introduction to the Book of Isaiah », p. 238). Pourquoi ne pas considérer l'inférence "de l'éditeur" comme légitime ?

Le Dr George Adam Smith admet également que Cyrus est l'accomplissement d'anciennes prédictions. Il dit: "Il n'est pas non plus possible de prétendre, comme certains ont essayé de le faire, que le prophète prédit ces choses comme si elles s'étaient déjà produites. Car, dans le cadre d'un argument en faveur de la divinité unique du Dieu d'Israël, Cyrus, vivant et irrésistible, et déjà accrédité de succès, est pointé du doigt comme la preuve indubitable que les anciennes prophéties d'une délivrance pour Israël sont déjà en train de se réaliser. Bref, Cyrus n'est pas présenté comme une prédiction mais comme une preuve qu'une prédiction est en train de se réaliser. accompli" (Hastings' Dictionary of the Bible, art. "Isaiah", p. 493). Plus loin, il dit: "La principale prétention, par conséquent, que les chapitres 40 et suivants font au Dieu de Jéhovah est son pouvoir de diriger l'histoire du monde conformément à un dessein longtemps prédit et fidèlement suivi. Cette prétention part de la preuve que Jéhovah a prédit bien avant les événements qui se produisent ou sont sur le point de se produire, avec Cyrus comme centre » (Idem, p. 496). [Les italiques sont de nous.]

Il faut donc admettre en tout cas que Cyrus fait l'objet d'une prédiction. Peu importe à quelle fin de l'histoire on se situe, que ce soit au VIIIe siècle av. ou dans le sixième, Cyrus, à l'auteur des chapitres 40-48, fait l'objet d'une prédiction. Qu'il prédise effectivement Cyrus avant tout accomplissement, ou que Cyrus soit pour lui l'accomplissement d'une ancienne prédiction ne change rien au fait que Cyrus a fait l'objet d'une prédiction de la part de quelqu'un. Comme il a été dit plus haut, toute la question est, sur quoi le prophète insiste-t-il, (1) le fait qu'il prédit ? ou (2) que d'anciennes prédictions sont maintenant devant ses yeux et qu'elles se réalisent ? La vérité est que le prophète semble vivre dans l'atmosphère du passé et du futur. C'est le cas d'Isaïe, qui dans sa vision inaugurale (Isaïe 6) peint une scène que Delitzsch décrit comme "comme une prédiction en train de s'accomplir". La même chose est vraisemblablement vraie d'Isaïe 24-27. Là, le prophète se projette à plusieurs reprises dans l'avenir et parle du point de vue de l'accomplissement de sa prédiction. C'était une

caractéristique remarquable d'Isaïe. À un moment donné, il insiste sur le fait qu'il prédit, et un peu plus tard, il semble souligner que ses prédictions se réalisent. Par conséquent, si une décision doit être prise quant au moment où Cyrus a été réellement prédit, il est évidemment nécessaire de supposer qu'il a été prédit bien avant son apparition réelle.

Ceci est conforme au test deutéronomique de la prophétie, qui dit : « Quand un prophète parle au nom de Jéhovah, si la chose ne suit pas, ni n'arrive, c'est la chose que Jéhovah n'a pas dite ; le prophète a parlé présomptueux, tu n'auras pas peur de lui" (Deutéronome 18:22).

Il y a une prédiction similaire dans l'Ancien Testament : le roi Josias a été prédit par son nom deux siècles avant sa venue. (1 Rois 13 :2 ; cf. 2 Rois 23 :15-16).

Le Dr WH Cobb, dans le "Journal of Biblical Literature and Exegesis", 1901 (p. 79), plaide pour un "rétrécissement de Cyrus", car Cyrus ne figure que dans les chapitres 40 à 48, et est ensuite renvoyé. Le Dr Thirtle dans son volume intitulé "Problèmes de l'Ancien Testament" (pp. 244-264), soutient que le nom "Cyrus" est un simple appellatif, n'étant pas à l'origine Koresh (Cyrus), mais Horesh (ouvrier, artificier, image- briseur), et qu'Ésaïe 44:27-28 est donc une glose. Mais en opposition à ces vues l'auteur actuel préfère écrire Cyrus grand, et admettre franchement qu'il est le sujet de la prédiction ; car, le point même de l'argument de l'auteur est qu'il prédit des événements que Jéhovah seul est capable de prédire ou d'accomplir ; en d'autres termes, cette prescience est la preuve de la divinité de Jéhovah.

Esaïe a vécu à une époque où la prédiction était nécessaire ; cf. Amos 3:9. Les événements politiques étaient kaléidoscopiques et il y avait tout intérêt à prévoir. Mais seules les prédictions de Jéhovah étaient dignes de foi.

Que les prophéties d'Isaïe contiennent des merveilles et prédictions est attestée à la fois par Jésus ben-Sirach dans Ecclus. 48-20-25, qui a été écrit vers 180 avant J.-C., et par Josèphe dans ses "Antiquités" XI, I, 1, 2, datant d'environ 100 après J.-C.

Pourquoi les hommes devraient-ils s'opposer à une prédiction à si grande échelle ? À moins qu'il n'y ait de précision sur une prédiction donnée, à moins qu'elle ne transcende le pronostic ordinaire, elle n'a aucune valeur particulière. La seule objection possible est que la prédiction d'un personnage aussi petit est « odieuse à la raison ». Mais la réponse à une telle objection est déjà à portée de main ; c'est peut-être odieux à la raison, mais c'est certainement une servante de la foi.

La foi a à voir avec l'avenir, tout comme la prédiction a à voir avec l'avenir ; et l'Ancien Testament est avant tout un livre qui encourage la foi.

La seule caractéristique de différenciation remarquable de la religion d'Israël est la prophétie prédictive. Seuls les Hébreux ont prédit la venue du Messie du royaume de Dieu. En conséquence, prédire la venue d'un Cyrus comme agent humain du salut d'Israël n'est que l'envers de l'image du même prophète de l'agent divin, le Serviteur obéissant et souffrant de Jéhovah, qui rachèterait Israël de son péché.

Refusez à Isaïe, fils d'Amos, les prédictions concernant Cyrus, et la prophétie est dépouillée de son caractère essentiel et de sa perspective unique ; émasculer ces derniers chapitres d'Isaïe de leur caractère prédictif, et ils sont réduits à un simple vaticinium ex eventu, [prophétie de l'événement-Ndlr.], et leur valeur religieuse est largement perdue.

Le Livre de Daniel

L’auteur de "Daniel A-T-Il écrit Daniel?"

Les objections modernes au Livre de Daniel ont été lancées par des érudits allemands qui avaient des préjugés contre le surnaturel. Daniel prédit des événements qui se sont produits dans l'histoire. Par conséquent, soutiennent ces érudits, les prétendues prédictions doivent avoir été écrites après les événements.

Mais le surnaturel n'est pas impossible, ni improbable, s'il en existe une raison suffisante. Il n'est pas impossible, par exemple, qu'un événement aussi merveilleux que la venue du Divin dans l'humanité en la personne de Jésus-Christ soit prédit. Loin d'être impossible, cela semble au sens commun extrêmement probable ; et de plus, il ne semble pas déraisonnable qu'un prophète prédisant un événement grand et lointain, comme celui indiqué ci-dessus, doive donner des preuves à ses contemporains ou successeurs immédiats qu'il était un vrai prophète. Jérémie a prédit les soixante-dix ans de captivité. Ses auditeurs pouvaient-ils être justifiés de croire cela ? Certainement. Car il a également prédit que toutes ces terres seraient soumises au roi de Babylone. Quelques années ont montré que cette dernière prophétie était vraie, et des hommes raisonnables ont cru à la prédiction concernant les soixante-dix ans.

Mais les attaques des savants allemands auraient été anodines sans leurs copistes. Les universitaires allemands – même les professeurs de théologie – ne sont pas nécessairement chrétiens. La religion est chez eux un phénomène psychologique intéressant. Leurs performances ne sont pas prises trop au sérieux

par leurs compères. Mais en dehors de leurs cercles savants, un nombre considérable d'écrivains et de professeurs d'écoles, soucieux d'être à l'avant-garde, ont pris les théories allemandes pour des faits prouvés, et en disant « tous les savants sont d'accord », etc., ont répandu l'opinion que le livre de Daniel est une fraude pieuse.

Il y a une autre classe d'opposants à Daniel – des hommes bons, qui ne nient pas la capacité de Dieu à s'interposer dans les affaires humaines et à prédire à Ses serviteurs ce qui arrivera dans l'au-delà. Ces hommes, acceptant comme vrai ce qu'ils entendent affirmer comme étant le jugement de "tous les érudits" et supposant à regret que Daniel est une fiction, se sont efforcés de sauver quelque chose du naufrage d'un livre qui a été le séjour des saints souffrants à travers les âges, en s'étendant sur son enseignement moral et religieux. Il est probable que ces apologistes, eux-mêmes victimes d'une illusion qu'ils n'ont pas créée mais qu'ils ont hâtivement et bêtement acceptée, ont fait plus de mal que les savants trompés ou les copistes hâtifs, car ils ont entretenu l'idée qu'une fronde peut être utilisée à des fins saintes, et qu'un faussaire est un enseignant approprié de la vérité religieuse, et que le Fils de Dieu a approuvé un mensonge.

Les érudits trouvent que dans le chapitre 8 de Daniel, sous la figure d'une très petite corne, Antiochus Epiphanies est prédit comme faisant beaucoup de mal aux Juifs. La vision est celle du bélier et du bouc qui représentent la Perse et la Grèce, ainsi spécifiés par leur nom. Une corne notable du bouc, Alexandre le Grand, fut brisée, et à sa place vinrent quatre cornes, les quatre royaumes en lesquels l'empire grec était divisé. De l'un de ces quatre jaillit la petite corne. Que cela se réfère principalement à Antiochus Epiphanies, cela ne fait aucun doute. Il mourut vers 163 av. La théorie des critiques rationalistes est qu'un « Juif pieux et savant » a écrit le Livre de Daniel à cette époque pour encourager les Maccabées dans leur révolte contre ce mauvais roi ; que le livre prétend avoir été écrit à Babylone, 370 ans auparavant, afin de le faire passer courant comme une révélation de Dieu. Cette théorie a été étayée par de nombreux arguments, pour la plupart conjecturaux, tous sans valeur et, dans une publication récente, quelques-uns délibérément illusoires.

Le Juif imaginaire est qualifié de "pieux" parce que de hautes idées religieuses marquent le livre, et "savant" parce qu'il montre une connaissance si intime des conditions et des environnements de la cour babylonienne quatre siècles avant sa date. Mais comme aucun homme, aussi savant soit-il, ne peut écrire une longue histoire à partir de sa propre imagination sans quelques inexactitudes, les critiques ont recherché avec diligence les erreurs. Le chef de ces erreurs supposées sera considéré ci-dessous.

Nous rencontrons une difficulté au seuil de l'hypothèse des critiques. Daniel 9:26 prédit la destruction de Jérusalem et du temple ; une calamité si effrayante pour l'esprit juif que la Septante hésita à traduire l'hébreu. Quelle sorte d'encouragement était-ce là ? L'hypothèse boite au seuil.

Ayant Antiochus Epiphanies au chapitre 8, les critiques rationalistes tentent de le forcer au chapitre 7. Ils trouvent une petite corne au chapitre 7, et luttent pour l'identifier avec la "très petite corne" du chapitre 8. Il n'y a aucune ressemblance entre eux. Les mots traduits par "petite corne" sont différents dans les différents chapitres. La petite corne du chapitre 7 apparaît comme une onzième corne parmi dix rois. Il est autre que d'autres rois. Il continue jusqu'à ce que le Fils de l'homme vienne sur les nuées du ciel et que le royaume qui ne sera jamais détruit soit établi. Antiochus Epiphanies, la petite corne du chapitre 8, sort de l'une des quatre cornes dans lesquelles le royaume d'Alexandre s'est résolu. Il n'était pas différent des autres rois, mais était comme des dizaines d'autres mauvais monarques, et il n'a pas continué jusqu'au Fils de l'homme.

Ces divergences rendent la tentative d'identification absurde, mais un examen des deux ensembles de prophéties dans leur intégralité le montre clairement. Les chapitres 2 et 7 sont une prophétie de l'histoire du monde jusqu'à la fin. Les chapitres 8 et 11 font référence à une crise de l'histoire juive, une crise depuis longtemps révolue.

Le chapitre 2, l'Image avec sa tête d'or, sa poitrine d'argent, son ventre d'airain, ses jambes de fer, ses pieds et ses orteils de fer et d'argile mêlés, parle de quatre royaumes mondiaux, auxquels succéderont un certain nombre de souverainetés, certaines fortes, quelques-uns faibles, qui continueraient jusqu'à ce que le Dieu des cieux établisse un royaume qui ne soit jamais détruit. Le chapitre 7, les Quatre Bêtes, est parallèle à l'Image. Les quatre mêmes empires mondiaux sont décrits ; la quatrième bête, forte et terrible, devait être remplacée par dix rois, qui continueraient jusqu'à la venue du Fils de l'homme, qui établirait un royaume éternel.

Ces quatre empires mondiaux étaient Babylone, la Perse, la Grèce et Rome. Il n'y a pas eu d'autres empires mondiaux depuis. Des efforts ont été faits pour unir les souverainetés divisées de l'Europe par des mariages royaux et par la conquête, mais le fer et l'argile ne se fendraient pas. La rapidité de la conquête grecque est symbolisée par le léopard rapide à quatre ailes ; sa division par quatre têtes. L'empire romain est différent des autres – c'était une république et

sa force de fer s'est dissipée parmi les nations qui l'ont suivi et qui existent aujourd'hui, toujours de fer et d'argile.

Ces prophéties qui sont illustrées dans chaque détail par l'histoire jusqu'au moment présent font obstacle à la théorie incrédule. L'empire romain, le plus grand de tous, doit être éliminé pour se débarrasser de la prédiction, et tout changement promettant cette fin a été bien accueilli. Un groupe de critiques fait du royaume des Séleucides, qui était l'une des parties de l'empire grec, le quatrième royaume mondial, mais il n'a jamais été un royaume mondial. Il faisait partie de l'empire grec - l'une des quatre têtes du léopard. Un autre ensemble crée un empire médian imaginaire entre Babylone et la Perse. Il n'y avait pas un tel empire. L'empire médo-perse en était un. Cyrus, le Perse, a conquis Babylone. Toute l'histoire le dit et les fouilles le prouvent.

Parmi les nations qui devaient prendre la place de l'empire romain déchu, une autre puissance devait s'élever - "une petite corne", astucieuse et arrogante. C'était pour épuiser les saints du Très-Haut, pour être différent des dix autres souverainetés, pour avoir les autres souverainetés livrées entre ses mains, et pour garder sa domination jusqu'à la venue du Fils de l'homme.

Quelle que soit cette redoutable puissance, ou quelle qu'elle soit, elle devait suivre la chute de l'empire romain et s'élever parmi les nations qui, depuis lors, sous une forme ou une autre, ont existé là où Rome dominait autrefois. Que ce pouvoir, différent des gouvernements civils et dominant sur eux, existe maintenant et existe depuis plus de mille ans, ou soit à développer dans l'avenir, il devait surgir à l'ère chrétienne. Les mots sont si descriptifs qu'aucun lecteur n'aurait jamais douté si la prophétie n'impliquait pas de prédiction.

La tentative de la « toute petite corne » du chapitre 8, Antiochus Epiphanies, d'extirper la vraie religion de la terre, a échoué. Pourtant, c'était presque un succès. La majorité de la nation fut amenée à abandonner Jéhovah et à servir Diane. Le souverain sacrificateur de Jérusalem envoya les trésoriers du temple à Antioche en offrande à Hercule. Les Juifs se surpassaient dans leur soumission à Antiochus. Ses cruautés étaient grandes mais ses séductions étaient plus efficaces pour son but ; "par la paix, il en a détruit beaucoup". Des sacrifices idolâtres étaient offerts dans toute la Judée. Le judaïsme était pratiquement mort et, avec sa mort, le culte du Dieu unique n'aurait trouvé aucune place sur toute la terre.

Cette prophétie a encouragé les quelques fidèles à résister aux Grecs et à leurs propres compatriotes infidèles. Dieu a prévu et prévenu. L'avertissement n'a pas été entendu par la masse des Juifs. Le Sadducéisme alors ne croyait pas au

surnaturel et il a répété son incrédulité. Heureusement, il y avait un reste de croyants et la vraie religion a été sauvée de l'extinction.

Les soixante-dix semaines. (Daniel 9:24-27). Les « semaines » dans cette prophétie ne sont pas des semaines de jours mais des « sept », probablement des années, mais qu'il s'agisse d'années astronomiques de 365 1/4 jours ou d'années prophétiques de 360 jours n'apparaissent pas. La parole de notre Seigneur en se référant à la prophétie de Daniel (Matthieu 24:15), "Que celui qui lit comprenne", semble indiquer une particularité concernant la période prédite.

De la délivrance d'un commandement de restaurer et de reconstruire Jérusalem au Messie, il y aurait soixante-neuf sept, soit 483 ans. Le Messie serait retranché et n'aurait rien, et le peuple d'un prince détruirait Jérusalem et le temple.

Cela se passa sous la procurature de Ponce Pilate. Le Messie est apparu; Il a été coupé; Il n'avait rien, pas d'endroit où reposer Sa tête, rien d'autre qu'une croix. Et avant que la génération qui l'a crucifié soit décédée, les soldats de l'empereur romain ont détruit la ville et le sanctuaire, ont tué tous les prêtres et ont mis fin à l'église et à la nation juives.

Jusqu'au Messie le Prince, il devait y avoir 483 ans à partir d'un édit pour reconstruire Jérusalem. Cet édit fut publié la vingtième année d'Artaxerxés Longimanus. Quelque part entre 454 avant J.-C. et 444 avant J.-C. est la date, avec la prépondérance de l'opinion en faveur de la date ultérieure. Quatre cent quatre-vingt-trois ans nous amènent à 29-39 après J.-C. Ou, s'il s'agit d'années prophétiques, le terminus ad quem est 22-32 après J.-C. Ponce Pilate fut procureur de Judée de 26 à 36 après J.-C

Tout cela est assez clair, et si les paroles de Daniel avaient été écrites après la mort de notre Sauveur et la chute de Jérusalem, personne ne pourrait manquer de voir que Jésus-Christ est indiqué. Mais s'il était écrit dans l'exil, ce serait une prédiction surnaturelle, et donc les luttes des critiques pour éluder d'une manière ou d'une autre les implications du passage. Pour trouver une personne éminente qui a été "retranchée" avant 163 av. était le premier desiderata. Le grand prêtre Onias, qui a été assassiné par les intrigues de candidats rivaux à son office, était la personne la plus appropriée. Il n'était en aucun cas le Messie, mais ayant été oint, il pouvait être amené à servir. Il mourut en 171 av. L'étape suivante consistait à trouver un édit pour restaurer et reconstruire Jérusalem, 483 ans avant 171 av. Cette date était 654 av. J.-C., sous le règne de Manassé, fils d'Ézéchias. Aucun édit ne pouvait y être recherché. Mais en déduisant 49 ans, la date a été ramenée à 605 av.

Il y avait deux objections à cette hypothèse; l'une, qu'une prophétie de désolation et de ruine pour une ville et un sanctuaire alors existants n'était pas un commandement de restaurer et de reconstruire, et l'autre objection était que c'était aussi une prédiction surnaturelle, et en tant que telle, offensante pour l'esprit critique. En conséquence, on eut recours au décret de Cyrus (Ezra 1:1-4) fait en 536 av. Mais le décret de Cyrus autorisa, non la construction de Jérusalem, mais la construction du temple. On prétend que les forts et autres défenses, y compris un mur d'enceinte, doivent avoir été voulus par Cyrus, et cela reviendrait à reconstruire Jérusalem; mais les termes de l'édit sont donnés et aucune de ces défenses n'est mentionnée. Il n'est pas non plus probable qu'un homme sage comme Cyrus aurait voulu ou permis qu'une ville fortifiée soit construite dans un coin reculé de son empire près de son ennemi, l'Égypte, avec lequel les Juifs avaient fréquemment coquette les années précédentes. Quoi qu'il en soit, la ville n'a pas été restaurée avant la vingtième année d'Artaxerxés, comme il ressort de Néhémie 2: 3, 8, 13, etc., où Néhémie déplore l'état sans défense de Jérusalem. La permission de construire pouvait alors être donnée en toute sécurité, car l'Égypte avait été conquise et la loyauté des Juifs envers la Perse avait été mise à l'épreuve. De plus, la date du décret de Cyrus ne remplit pas les conditions. A partir de 536 av. à 171 av. est de 365 ans et non de 483. Un « Juif savant et pieux » n'aurait pas fait une telle bévue en arithmétique en imposant un faux à ses compatriotes.

Il y avait quatre décrets concernant Jérusalem émis par la cour persane. Le premier sous Cyrus, évoqué ci-dessus, le second sous Darius Hystaspis. (Esdras 6). Le troisième dans la septième année d'Artaxerxés. (Esdras 7:12-26). Tout cela concerne le temple. Le quatrième de la vingtième année d'Artaxerxés fut le seul à restaurer et reconstruire une ville fortifiée.

Le livre de Daniel a été traduit en grec vers 123 avant J.-C., quarante ans après la mort d'Antiochus Épiphanie. Cette prophétie des soixante-dix semaines a troublé les traducteurs juifs. Il prédit un désastre à Jérusalem. La ville et le sanctuaire seraient détruits. Ils avaient été détruits 464 ans auparavant par Nebucadnetsar. Seraient-ils à nouveau détruits ? Les traducteurs ne voulaient pas croire qu'une telle calamité se reproduirait. Ne pouvaient-ils pas comprendre que les mots se référaient aux troubles sous Antiochus ? Il était vrai qu'il n'avait détruit ni ville ni temple, mais il avait souillé le temple. Cela équivalait peut-être à la destruction. En tout cas, ils n'ont pas osé dire qu'une autre destruction de Jérusalem était à venir.

Mais là restaient les mots. De la sortie du commandement de restaurer Jérusalem au Messie le Prince, il y aurait sept semaines et trois vingt et deux semaines, 483 ans. Ils ne pouvaient rien faire avec ces mots. Ils les ont laissés de côté et ont mutilé le reste du passage pour donner obscurément l'impression que les désastres qui y étaient annoncés appartenaient au passé.

Cette erreur de traduction d'un oracle divin pour lui faire dire ce qu'il ils voulaient qu'il dise que c'était une démarche autoritaire, mais cela n'a pas empêché son accomplissement. Au moment désigné, le Messie est venu et a été crucifié et Jérusalem est tombée. Les efforts des critiques pour forcer un sens, autre qu'une prédiction du Christ, dans cette prophétie ne sont donc pas sans précédent.

Inexactitudes Supposées

Mais les interprétations rationalistes des grandes prophéties susmentionnées sont si contre nature, si évidemment forcées afin de soutenir une théorie préconçue, qu'elles n'auraient trompé personne sauf ceux qui sont prédisposés à être trompés. En conséquence, des tentatives ont été faites pour discréditer le Livre de Daniel ; pour montrer qu'il n'a pas pu être écrit à Babylone ; pour exposer les inexactitudes historiques et ainsi de suite. Les savants ont découvert quelques prétendues inexactitudes, et, la mode ayant été mise, les savants de l'imitation en ont cherché avidement plus et avec l'aide de l'imagination en ont compilé un nombre considérable. Ils sont dans tous les cas des exemples de l'inexactitude des critiques.

(1) D'abord, on peut mentionner, comme le seul ayant jamais eu de poids, le fait qu'aucun historien ne mentionne Belshazzar. On supposait donc que « le Juif savant et pieux », que les critiques imaginaient, avait inventé le nom. Depuis 1854, cette « inexactitude » a disparu des dictionnaires rationalistes et autres productions. Les fouilles ont répondu à cela.

(2) Déçus de la découverte de la vérité, les critiques critiquent maintenant le titre de « roi » que Daniel donne à Belshazzar et affirment qu'aucune tablette datée de son règne n'a été retrouvée. Il est peu probable que de telles tablettes soient trouvées, car son père lui a survécu et même si Belshazzar était co- Roi, le nom de son père serait dans les dates. Les tablettes montrent cependant que Belshazzar était le commandant des troupes, qu'il était l'homme d'action — son père étant un reclus studieux — qu'il était le chouchou du peuple et que l'administration proprement dite était entre ses mains. Il était l'héritier du trône et même s'il n'était pas officiellement investi, il était le roi virtuel aux yeux du peuple.

(3) On objecte ensuite que Belshazzar n'était pas le fils de Nebucadnetsar comme le dit la reine mère dans Dan. 5:11. S'il était le petit-fils par sa mère, la même langue serait utilisée, et le règne paisible de Nabonide dans la turbulente Babylone est expliqué de cette manière.

(4) L'argument selon lequel les monuments ne disent pas que Belshazzar a été tué lors de la prise de Babylone est indigne du savant qui le fait. Il est admis que Belshazzar était un personnage éminent avant la prise de la ville, que "le fils du roi est mort" et qu'il a ensuite "disparu de l'histoire". Il était l'héritier du royaume. C'était un soldat. Sa dynastie est renversée. Il a disparu de l'histoire. Le bon sens peut faire son inférence.

(5) Il est difficile, cependant, pour les accusateurs de Daniel de laisser tomber l'argument de Belshazzar. Le faire apparaître en bonne place dans les inscriptions, après que la critique eut décidé qu'il n'avait jamais existé, est maladroit. En conséquence, nous avons une longue dissertation ("Sayce's Higher Criticism and the Monuments", 497-531) montrant que l'affirmation de Cyrus d'avoir capturé Babylone sans combattre est incompatible avec les récits des historiens laïques, qui s'attardent sur le long siège, les combats désespérés, le détour du fleuve, la surprise de nuit, etc. Eh bien, les deux récits sont incohérents. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec Daniel ? Son compte est le suivant :

« Cette nuit-là, Belshazzar, le roi chaldéen, fut tué, et Darius le Mède reçut le royaume » (Daniel 5 : 31). Pas un mot sur un siège, etc. Un récit tout à fait conforme à l'inscription de Cyrus. Et pourtant le critique a l'audace de dire que « l'évidence monumentale s'est ici prononcée contre l'exactitude historique du récit de l'Ecriture » ! (« H.C. & M. », 531). Ce n'est pas une critique; c'est une fausse déclaration.

(6) Daniel mentionne les « Chaldéens » comme une guilde de sages. C'est devenu un terrain d'attaque. « Au temps de l'exil », nous disent-ils, « les Chaldéens étaient une nation impériale. Quatre siècles plus tard, le terme signifiait une guilde; donc, Daniel a été écrit quatre siècles après ». Il est étrange qu'aucun des critiques n'ait consulté Hérodote, l'historien le plus proche de Daniel dans le temps. Il a visité Babylone au même siècle avec Daniel et utilise le mot dans le même sens que Daniel et dans aucun autre. (Hérode 1:181,185).

(7) Le Livre de Daniel épelle Nebucadnetsar avec un « n » dans l'avant-dernier au lieu d'un « r » ; par conséquent, selon les critiques, il a dû être écrit 370 ans plus tard. Mais Ezra l'épelle avec un "n". Il en va de même

pour 2 Rois, 1 & 2 Chroniques, ainsi que Jérémie sept fois sur seize. Jérémie a précédé Daniel et si les Rois ou les Chroniques ont été écrits à Babylone, nous avons la même orthographe dans le même pays et à peu près au même moment.

(8) En ce qui concerne les mots grecs de Daniel, invoqués par Driver pour prouver une date tardive : lorsque nous découvrons que ce sont les noms d'instruments de musique, et que les Babyloniens aient connu les Grecs dans le commerce et la guerre et se rendent compte que les instruments de musique portent avec eux leurs noms indigènes, cet argument s'évanouit comme les autres.

(9) Mais, est-il insisté, Daniel donne le début de la captivité (1:1) dans la troisième année de Joachim, 606 av. J.-C., alors que Jérusalem n'a été détruite qu'en 587 av. J.-C., par conséquent, etc.

Daniel date la captivité du moment où lui et les autres jeunes ont été emmenés. Un coup d'œil à l'histoire indiquera quand c'était. Le pharaon Necho est sorti d'Égypte contre Babylone en 609 av. Il a rencontré et vaincu Josiah à Megiddo. Il a ensuite marché vers le nord. Au bout de trois mois, il retourna en Egypte, n'ayant rien accompli contre Babylone. L'intervalle, 609 à 605 av. J.-C., fut l'occasion pour Nabuchodonosor. Il s'assura comme alliés ou comme sujets les diverses tribus de Palestine, comme il ressort de Bérose. Parmi les autres, « Joachim (2 Rois 24:1) devint son serviteur pendant trois ans ». Pendant ce temps, il prit comme invités ou comme otages les jeunes nobles. Au bout des trois ans, en 605, Necho reparut en route vers la fatale Carchemish. Joachim a renoncé à Nebucadnetsar et s'est rangé du côté de Necho. Une Providence miséricordieuse a compté les soixante-dix ans de captivité depuis la toute première déportation et Daniel nous dit quand cela s'est passé. La captivité s'est terminée en 536 av.

(10) L'araméen. Un critique a déclaré que l'araméen n'était pas parlé à Babylone. D'autres, moins sûrs d'eux, disaient que l'araméen de Babylone était différent de l'araméen de Daniel. Aucun d'eux ne savait ce qu'on parlait en araméen à Babylone. Il y avait l'araméen d'Ezra. C'était comme si Daniel et Ezra étaient originaires de Babylone. Pour sauver leur argument, ils ont également postdaté Ezra.

En 1906 et 1908, on a découvert des rouleaux de papyrus en araméen écrits au Ve siècle av. Il est impossible de suggérer des rédacteurs et d'autres personnes imaginaires dans ce cas, et ainsi l'argument araméen va dans le sens de tous les autres. Avant ces découvertes récentes, l'arme araméenne avait commencé à perdre de sa puissance. Les tablettes d'argile, dont des milliers ont été trouvées en Babylonie, sont des documents légaux et sont écrites en babylonien. Au dos de certains d'entre eux se trouvaient des marques de classement en araméen indiquant en bref le contenu. Ces dépôts étaient à titre de référence et évidemment dans la langue commune du peuple, la même langue que les Chaldéens effrayés utilisaient lorsque le monarque en colère les menaçait. (Daniel 2:4).

Il existe d'autres inexactitudes alléguées plus frivoles que les précédentes. Le manque de place interdit leur considération ici.

Deux nouvelles objections à l'authenticité de Daniel apparaissent dans un dictionnaire de la Bible, édité par trois ecclésiastiques américains. L'article sur Daniel déclare que "le BABA BATHRA1 attribue l'écriture non pas à Daniel mais avec celle de quelques autres livres aux hommes de la Grande Synagogue". CETTE AFFIRMATION EST CORRECTE DANS LES MOTS, MAIS PAR LA DISSIMULEMENT TRANSMET UNE FAUSSE IMPRESSION. L'astuce réside dans la phrase, "quelques autres livres". Quels sont ces autres livres ? Ce sont Ézéchiel, Osée, Amos — tous les petits prophètes — et Esther. La déclaration elle-même est absurde, comme beaucoup d'autres choses dans le Talmud, mais quelle que soit sa signification, elle place Daniel sur le même pied qu'Ezéchiel et les autres.

L'autre objection est la suivante : « Le chapitre 11 (de Daniel) avec ses quatre royaumes du monde est merveilleusement éclairci lorsqu'il est considéré de ce point de vue (c'est-à-dire comme une production maccabéenne). Le troisième de ces royaumes est explicitement nommé Perse. (11:2). Le quatrième à suivre est évidemment le grec ».

Chaque phrase dans ceci est fausse. Le chapitre ne dit rien sur les quatre royaumes du monde. Daniel 11:2 ne dit pas non plus explicitement, ou de toute autre manière, que le Persan était le troisième ; ni que le grec était le quatrième.

Aucune explication ou modification de ces déclarations étonnantes n'est offerte. Comment l'écrivain pouvait-il espérer échapper à la détection ? Certes, le Baba Bathra est inaccessible à la plupart des gens, mais Daniel 11 est entre toutes les mains.

Daniel était un homme sage et bien connu à l'époque d'Ézéchiel, sinon tout point dans l'ironie d'Ézéchiel 28:3 est perdu. Il était également éminent pour la bonté et devait être considéré comme un destinataire particulier de la faveur de Dieu et avoir eu des relations avec le Très-Haut comme Noé et Job. Ézéchiel 14:15, 20 : « Quand le pays péchera, quoique Noé, Daniel et Job y fussent, ils ne délivreront que leurs propres âmes ». Une collocation frappante : Noé le second père de la race, Job le Gentil et Daniel le Juif.

Daniel est mieux attesté que tout autre livre de l'Ancien Testament. Ézéchiel mentionne l'homme. Zacharie semble avoir lu le livre. La tentative maladroite de la Septante de modifier une prédiction de catastrophe en une promesse; la reconnaissance par notre Sauveur de Daniel comme prophète; ce sont des attestations. Comparez Ézéchiel; il n'y a pas un mot dans la Bible pour montrer qu'il ait jamais existé, mais comme il ne prédit pas clairement le Sauveur, aucune voix ne s'élève ni la plume ne s'agite contre lui.

La Valeur Doctrinal des Premiers Chapitres de la Genèse

Le livre de la Genèse est à bien des égards le livre le plus important de la Bible. Elle est de première importance car elle répond, non pas exhaustivement, mais suffisamment, aux questions fondamentales de l'esprit humain. Il contient la première information faisant autorité donnée à la race concernant ces questions d'un intérêt éternel : l'Être de Dieu ; l'origine de l'univers; la création de l'homme; l'origine de l'âme; le fait de la révélation; l'introduction du péché; la promesse du salut; la division primitive de la race humaine ; le but du peuple élu; la partie préliminaire dans le programme du christianisme. En un mot, dans ce volume inspiré des commencements, nous avons l'explication satisfaisante de tous les péchés, de la misère et des contradictions maintenant dans ce monde, et la raison du plan de rédemption.

Ou, pour le dire autrement. Le Livre de la Genèse est la graine dans laquelle la plante de la Parole de Dieu est enveloppée. C'est le point de départ du plan des âges progressivement déployé par Dieu. La Genèse est le socle du pilier de la révélation divine. C'est la racine de l'arbre des Écritures inspirées. C'est la source du flux des écrits saints de la Bible. Si la base du pilier est enlevée, le pilier tombe. Si la racine de l'arbre est coupée, l'arbre se fanera et mourra. Si la tête de fontaine du ruisseau est coupée, le ruisseau s'assèche. La Bible dans son ensemble est comme une chaîne suspendue à deux agrafes. Le livre de la Genèse est le seul élément de base; le Livre de l'Apocalypse est l'autre. Enlevez l'une ou

l'autre des agrafes, la chaîne tombe dans la confusion. Si les premiers chapitres de la Genèse ne sont pas fiables, la révélation du commencement de l'univers, l'origine de la race et la raison de sa rédemption ont disparu. Si les derniers chapitres de l'Apocalypse sont déplacés, la consommation de toutes choses est inconnue. Si vous enlevez la Genèse, vous avez perdu l'explication du premier ciel, de la première terre, du premier Adam et de la chute. Si vous enlevez l'Apocalypse, vous avez perdu la vérité complète du nouveau ciel et de la nouvelle terre, l'homme racheté et le second Adam au paradis retrouvé.

Plus loin : dans les premiers chapitres du Livre de la Genèse. vous avez le fondement solide et suffisant des développements ultérieurs du royaume de Dieu ; le germe de toute anthropologie, sotériologie, christologie, satanologie, sans parler des problèmes anciens et modernes du mystère et de la culpabilité du péché, de l'ordonnance divine du jour du Seigneur, de l'unité de la race et de l'établissement du mariage par Dieu et la vie de famille.

Nous assumons d'emblée l'historicité de la Genèse et sa paternité mosaïque. Elle fut évidemment acceptée par le Christ Infaillible, notre Seigneur et Dieu, comme historique, comme une seule composition, et comme l'œuvre de Moïse. Elle fut acceptée par Paul l'inspiré. Il a été universellement accepté par les dirigeants divinement inspirés du peuple élu de Dieu. (Voir la « Critique supérieure du Pentateuque » de Green.) Il s'est validé auprès de l'Église universelle à travers les âges par son réalisme et sa cohérence, et par ce qu'on a finement appelé sa véracité subjective. Nous postulons surtout l'historicité des premiers chapitres. Celles-ci ne sont pas seulement précieuses, elles sont vitales. Ils sont l'essence de la Genèse. Le Livre de la Genèse n'est ni l'œuvre d'un théoricien ni d'un analyste tribal. C'est encore moins le produit d'un ou de plusieurs compilateurs anonymes à une époque inconnaissable, d'une série de mythes, historiques par la forme mais non historiques par les faits. Son ouverture est une apocalypse, une révélation directe du Dieu de toute vérité. Qu'elle ait été donnée dans une vision ou autrement, il serait impossible de le dire. Mais il est possible, sinon probable, que le même Seigneur Dieu, qui révéla à Son serviteur tel qu'il était en Esprit le Jour du Seigneur l'apocalypse des événements humainement inconnus et inconnaissables de l'histoire de l'homme qui se produiront lorsque ce ciel et ce la terre est décédée, aurait également révélé à son serviteur, étant dans l'Esprit, l'apocalypse des événements humainement inconnaissables et inconnus qui se sont produits avant que l'histoire de cette terre ne commence. On a affirmé que le début et la fin des choses sont tous deux absolument cachés à la science. La science a à voir avec les phénomènes. C'est là où la science doit avouer son impuissance que la révélation intervient et, avec l'autorité de Dieu, révèle ce qui

est au-dessus d'elle. Le début de la Genèse est donc un récit divinement inspiré des événements jugés nécessaires par Dieu pour établir les fondements de la loi divine dans le domaine de la vie humaine, et d'établir la relation entre le Créateur tout-puissant et l'homme qui est tombé, et la race qui devait être rachetée par l'incarnation de son Fils.

L'idée rationaliste allemande, qui a traversé des milliers d'esprits chrétiens plus ou moins orthodoxes, est que ces premiers chapitres incarnent d'anciennes traditions de l'esprit sémitique-oriental. D'autres vont plus loin, et non seulement nient qu'elles soient le produit de l'esprit respectueux et religieux des Hébreux, mais affirment qu'il s'agissait simplement de légendes orientales, non nées d'en haut et de Dieu, mais nées en Orient, et probablement dans la Babylonie païenne. .

Nous postulerons donc les propositions suivantes :

Le livre de la Genèse n'a aucune valeur doctrinale s'il ne fait pas autorité.

Le livre de la Genèse ne fait pas autorité s'il n'est pas vrai. Car si ce n'est pas de l'histoire, ce n'est pas fiable ; et si ce n'est pas une révélation, ce n'est pas une autorité.

Le livre de la Genèse n'est pas vrai s'il ne vient pas de Dieu. Car si ce n'est pas de Dieu, ce n'est pas inspiré ; et s'il n'est pas inspiré, il n'a pour nous aucune valeur doctrinale.

Le livre de la Genèse ne vient pas directement de Dieu s'il s'agit d'une compilation hétérogène de folklore mythologique par des écrivains inconnaissables.

Si le Livre de la Genèse est un récit légendaire, anonyme, indéfiniment erroné, et les personnages qu'il décrit ne sont que des personnifications mythiques du génie tribal, il est bien sûr non seulement non authentique, car non authentifié, mais une base doctrinale insuffisante. Le résidu de vérité douteuse, qui pourrait en être extrait à des degrés divers de consentement, ne pourrait jamais être accepté comme fondement de la superstructure d'une doctrine éternellement digne de confiance, car c'est un axiome que seule a une valeur doctrinale qui est la Parole de Dieu. La fiction mythique et légendaire, et plus encore la tradition erronée et trompeuse, sont incompatibles non seulement avec le caractère du Dieu de toute vérité, mais avec la véracité, la fiabilité et l'autorité absolue de la Parole de Dieu. Nous n'avons pas pris pour références des mythes savamment inventés. Les documents primaires, s'il y en avait, ont été rassemblés et révisés et réécrits par Moïse sous l'inspiration de Dieu.

Une phrase des «Lignes de défense» de Margoliouth mérite aujourd'hui une attention particulière. Nous devrions avoir l'occasion, a déclaré le professeur d'Oxford, de mesurer l'habileté de ceux sur la foi desquels la croyance démodée en l'authenticité des Écritures a été abandonnée. (p. 293.) On préférerait peut-être formuler l'idée ainsi. Nos chrétiens modernes devraient avoir plus d'occasions non seulement d'évaluer l'habileté, mais aussi de jauger les qualifications spirituelles d'une école critique qui s'est notoirement caractérisée par un enthousiasme contre le miraculeux et une adoption précipitée qui milite contre l'historicité de la Genèse.

Les chrétiens concèdent trop de nos jours au scientifique agnostique et à l'hébraïsant rationaliste, et sont souvent à blâmer s'ils leur permettent de sortir de leurs provinces spécifiques sans protester. Leurs suppositions doivent être surveillées avec la plus grande vigilance et jalousie. (Voir Gladstone, « The Impregnable Rock of Holy Scripture », pp. 62-83).

Mais pour reprendre. Le livre de la Genèse est le fondement sur lequel repose la superstructure des Écritures. Le fondement de la fondation est les trois premiers chapitres, qui forment en eux-mêmes une monographie complète de la révélation. Et de cette substructure finale, les trois premiers versets du premier chapitre sont le fondement.

Dans le premier verset de la Genèse en paroles d'une grandeur surnaturelle, nous avons une révélation de Dieu comme cause première, Créateur de l'univers, du monde et de l'homme. L'Être glorieux de Dieu apparaît sans explication et sans excuse. C'est une révélation du Dieu unique, personnel, vivant. Il n'y a dans l'antique cosmogonie philosophique aucune trace de l'idée d'un tel Être, encore moins d'un tel Créateur, car tous les autres systèmes ont commencé et se sont terminés par des conceptions panthéistes, matérialistes ou hylozoïsmes. La Parole divine est unique en déclarant l'idée absolue du Dieu vivant, sans tentative de démonstration. La spiritualité, l'infinité, l'omnipotence, la sainteté de l'Être Divin, tout en germe réside ici. Non plus. On peut dire que la doctrine ultérieure et plus pleinement révélée de l'unité de Dieu dans la Trinité se trouve ici aussi en germe, et la dernière et la plus profonde révélation à être impliquée d'abord et avant tout. Le fait de Dieu dans le premier de la Genèse n'est pas donné comme une déduction de la raison ou une généralisation philosophique. C'est une révélation. C'est une révélation de cette vérité première qui est reçue par l'esprit humain universel comme une vérité qui n'a pas besoin de preuve, et qui en est incapable, mais qui, étant reçue, est vérifiée à l'esprit intelligent par une force irrésistible non seulement avec des cosmologique, mais avec des arguments téléologiques et moraux. Nous avons ici dans ce premier verset de la

Genèse, non seulement un postulat en dehors de la Révélation, mais trois grandes vérités qui ont fait la gloire de notre religion.

L'unité de Dieu; en contradiction avec tous les polythéismes et dualismes de la philosophie païenne ancienne et moderne.

La Personnalité de Dieu; en contradiction avec ce panthéisme, qu'il soit matérialiste ou idéaliste, qui reconnaît l'immanence de Dieu dans le monde, mais nie sa transcendance. Car dans tous ses nombreux développements, le panthéisme a cette particularité qu'il nie la personnalité de Dieu et exclut du domaine de la vie le besoin d'un médiateur, d'un porte-péché et d'un sauveur personnel.

L'Omnipotence de Dieu; en contradiction, non seulement avec ces conceptions avilissantes des divinités anthropomorphes du monde antique, mais avec toutes ces idoles artificielles que les millions de païens adorent aujourd'hui. Dieu a fait ces étoiles et ces soleils, que l'homme dans son engouement voudrait adorer. Ainsi, en contradiction avec toutes les conceptions humaines et les évolutions humaines, il n'y a pas de simple abstraction déiste, mais le seul, vrai, vivant et unique Dieu. Il est nommé par le nom d'Elohim, le nom de la Majesté Divine, l'Adorable, notre Créateur et Gouverneur ; le même Dieu qui, dans quelques versets plus tard, est révélé comme Jéhovah-Elohim, Jéhovah étant le nom de l'Alliance, le Dieu de la révélation et de la grâce, le Seigneur éternel, le Dieu et Père de nous tous. (Green, « Unity of Genesis », pp. 31,32 ; « Fausset’s Bib. Ency. », p. 258).

L'une des théories du modernisme est que la loi de l'évolution peut être retracée à travers la Bible dans le développement de l'idée de Dieu. Le développement de l'idée de Dieu ? Y a-t-il dans les Écritures une trace réelle du développement de l'idée de Dieu ? Il y a une révélation expansive, plus riche et plus complète des attributs, des relations, des voies et des œuvres de Dieu ; mais pas de l'idée de Dieu. Le Dieu de Genèse 1:1 est le Dieu du Psaume 90 ; d'Isaïe 40:28; d'Hébreux 1:1; et Apocalypse 4:11.

"Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre." Ici, dans une révélation sublime, se trouve le fondement doctrinal de la création de l'univers, et la contradiction des conceptions anciennes et modernes de l'éternité de la matière. Dieu seul est éternel.

On peut bien croire l'histoire d'un penseur japonais qui prit un livre étrange et lut avec émerveillement la première phrase : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Il lui sembla qu'il y avait plus de philosophie d'un caractère

théologique, et satisfaisant pour l'esprit et l'âme, dans cette seule phrase que dans tous les livres sacrés de l'Orient.

Cette seule phrase sépare les Ecritures du reste des productions humaines. La philosophie la plus sage des anciens, platonico-aristotélicienne ou gnostique, n'a jamais atteint le point où le monde a été créé par Dieu au sens de création absolue. Dans aucune cosmogonie en dehors de la Bible, il n'y a un enregistrement de l'idée que Dieu a créé le ciel et la terre, comme un effort de sa volonté, et le fiat de sa personnalité éternelle et auto-existante. Ex nihilo nihil fit. Le point culminant atteint par leurs spéculations philosophiques était une sorte de théorie atomique ; d'atomes, de germes et d'œufs cosmiques possédant des forces de développement inexplicables, à partir desquelles le cosmos actuel a évolué pendant de longs âges. On croyait presque universellement que la matière existait depuis l'éternité. La Bible enseigne que l'univers n'était pas causa sui ou une simple évolution passive de sa nature, ni une simple transition d'une forme d'être à une autre, du non-être à l'être, mais qu'il était une création directe de l'être personnel et vivant. , Dieu ouvrier, qui a créé toutes choses à partir de rien, mais le fiat de Sa volonté, et l'instrumentalité du Logos éternel. En contraste glorieux avec la science agnostique avec sa croyance lamentable, "Je crois que derrière et au-dessus et autour des phénomènes de la matière et de la force demeure le mystère non résolu de l'univers", le chrétien présente sa solution triomphale, "Je crois qu'au début Dieu a créé le ciel et la terre. » (Jean 1 :1-3 ; Hébreux 1 :1 ; Colossiens 1 :16). Le premier verset de la Bible est une preuve que le Livre est de Dieu.

Et ainsi en ce qui concerne les versets suivants. La Genèse n'est certes pas une histoire scientifique. C'est un récit pour l'humanité pour montrer que ce monde a été créé par Dieu pour l'habitation de l'homme, et qu'il était progressivement adapté pour les enfants de Dieu. Ainsi, dans une série de développements créatifs successifs à partir du chaos sans forme, contenant à l'état embryonnaire tous les constituants élémentaires, chimiques et mécaniques, air, terre, feu et eau, le processus sublime est enregistré, selon le récit de la Genèse dans l'ordre suivant :

La création par acte divin direct de la matière dans son état gazeux, aqueux, terrestre et minéral successivement. (Genèse 1 :1-10 ; cf. Colossiens 1 :16 ; Hébreux 11 :3).

L'émergence par le pouvoir créateur divin des formes les plus basses de la vie marine et terrestre (Genèse 1:11-13).

La création par un acte Divin direct de plus grandes formes de vie, aquatiques et terrestres ; les grands monstres marins et les reptiles gigantesques (les sheretjim et les tanninim). (Dawson, « Origine du monde », p. 213 ; Genèse 1 :20-21).

L'émergence par le pouvoir créateur divin d'animaux terrestres d'organisation supérieure, d'herbivores et de petits mammifères et carnivores. (Genèse 1:24-25).

Et enfin la création par acte divin direct de l'homme. (Genèse 1:26,27). Pas le premier mais le dernier. Le dernier pour lequel le premier a été fait, comme le dit si bien Browning. C'est là que réside la compatibilité de la Genèse et de la science, car cet ordre sublime est précisément l'ordre que certains des plus éminents scientifiques des XIXe et XXe siècles ont proclamé. Il est également remarquable que le mot création absolument nouvelle ne soit utilisé qu'en relation avec l'introduction de la vie. (Genèse 1:1,2,27). Ces trois points où l'idée de création absolue est introduite sont les trois principaux points auxquels les champions modernes de l'évolution trouvent qu'il est impossible d'établir leur lien.

Ensuite, nous avons dans cette révélation sublime le fondement doctrinal pour le commencement de l'humanité. L'homme a été créé, il n'a pas évolué. C'est-à-dire qu'il n'est pas venu d'une masse de boue protoplasmique, ou d'un limon marin du Bithynien, ou par descendance d'un poisson ou d'une grenouille, d'un cheval ou d'un singe ; mais aussitôt, direct, plein fait, l'homme sortit de Dieu. Quand vous lisez ce que certains écrivains, prétendument religieux, disent de l'homme et de son origine bestiale, vos épaules s'affaissent inconsciemment ; votre tête penche; votre cœur se sent malade. Votre amour-propre a reçu un coup. Quand tu lis Genèse, tes épaules se redressent, ta poitrine se dégage. Vous vous sentez fier d'être cette chose qu'on appelle l'homme. Votre cœur monte, et votre tête monte. La Bible s'oppose ouvertement au développement évolutif de l'homme et à son ascension graduelle à travers des éons indéfinis à partir de l'animal.

Pas contre l'idée du développement des plans du Créateur dans la nature, ou une variation des espèces au moyen de l'environnement et des processus du temps. Cela se voit dans la Genèse, et dans toute la Bible, et dans ce monde. Mais la Bible s'oppose clairement à cette théorie criarde selon laquelle toutes les espèces, végétales et animales, sont issues de l'évolution à partir de formes inférieures à travers de longs processus naturels. La forme matérialiste de cette théorie pour le chrétien est la plus offensante. Il substitue pratiquement un appel protoplasmique engendrant tout au seul et vrai Dieu. Mais même la théorie théiste super naturaliste s'oppose à la Bible et à la Science pour ces raisons.

Il n'y a pas une telle loi universelle du développement. Au contraire, les preuves scientifiques sont maintenant synonymes de détérioration. La flore et la faune de la dernière période ne montrent aucune trace d'amélioration, et même l'homme, l'orgueilleux, au point de vue biologique et physiologique n'a rien gagné de notable depuis l'aube de l'histoire. Les premiers vestiges archéologiques d'Égypte, Assyrie, Babylonie, ne montrent aucune trace de lente émergence de la barbarie. Que les espèces puissent être artificiellement améliorées est vrai, mais ce n'est pas une transmutation d'espèces. (Dawson, « Origin of the World », p. 227-277).

Aucun nouveau type n'a jamais été découvert. La science proclame universellement la vérité de Genèse 1:11,12,21,24,25 « selon son espèce », « selon son espèce » ; c'est-à-dire espèce par espèce. La géologie avec ses quelque cinq cents espèces de ganoïdes proclame le fait de la non-transmutation des espèces. Si, comme on dit, les strates racontent l'histoire d'innombrables éons, il est étrange que pendant ces innombrables éons le trilobite n'ait jamais produit qu'un trilobite, et que l'ammonite n'ait jamais produit autre chose qu'une ammonite. Les exceptions minutieusement artificielles de la science moderne ne font que confirmer la règle. (Voir Townsend, "L'effondrement de l'évolution".)

Il n'y a pas non plus de trace de transmutation d'espèces. L'homme se développe à partir d'une seule cellule, et on dit que la cellule d'un singe est indiscernable de celle d'un homme. Mais le fait qu'une cellule humaine se développe en un homme et qu'une cellule de singe se développe en un singe montre qu'il y a une différence incommensurable entre elles. Et le développement d'une cellule en un homme n'a rien à voir avec l'évolution d'une espèce en une autre. « Pour la science, les espèces sont des unités pratiquement immuables » (« Origin of the World », p. 227). L'homme est la seule espèce de son genre, et le seul représentant de son espèce. On dit que l'abandon de tout type original est bientôt suivi de l'extinction complète de la famille.

Le chaînon manquant n'a pas non plus été trouvé. Le regretté Robert Etheridge du British Museum, chef du département géologique et l'un des paléontologues britanniques les plus compétents ; a dit : « Dans tout ce grand musée, il n'y a pas la moindre trace de transmutation d'espèces. Les neuf dixièmes du discours des évolutionnistes ne sont pas fondés sur l'observation et ne sont absolument pas étayés par des faits. Et le professeur Virchow aurait déclaré avec véhémence à propos de l'évolution : « Tout cela n'a aucun sens. Vous êtes plus loin que jamais d'établir un quelconque lien entre l'homme et le singe. Un grand gouffre est creusé entre la théorie de l'évolution et la sublime déclaration de Gen. 1:26,27. Ces versets donnent à l'homme sa véritable place dans l'univers en tant que

réalisation de la création. Issu de la poussière du sol, et créé le même jour avec le plus haut groupe d'animaux, l'homme a des affinités physiologiques avec la création animale. Mais il a été créé à l'image de Dieu, et donc transcendentalement supérieur à tout animal. "L'homme est un marcheur, le singe est un grimpeur", a déclaré il y a des années le grand scientifique français De Quatrefages. Un homme fait mille choses chaque jour qu'un singe ne pourrait pas faire s'il essayait depuis dix mille ans. L'homme a les facultés de concevoir, de contrôler, d'ordonner, de construire et de gouverner. L'homme a de la personnalité, de la compréhension, de la volonté, de la conscience. L'homme est fait pour appréhender Dieu et pour adorer Dieu. Le récit de l'homme dans la Genèse est la seule base possible de révélation. La révélation de la paternité ; du beau, du vrai, du bon ; de pureté, de paix; est impensable pour un cheval, un chien ou un singe. Le simien le plus civilisé ne pourrait avoir aucune affinité avec de telles idées. Il n'y a aucune possibilité pour lui de concevoir de telles conceptions, ou de les recevoir si elles sont révélées. C'est d'ailleurs le seul fondement rationnel de la doctrine de la régénération en opposition à l'idée de l'évolution du caractère humain, et de la grande doctrine de l'incarnation. L'homme une fois créé à l'image de Dieu, par la puissance régénératrice du Saint-Esprit est né de nouveau et créé à l'image de Dieu le Fils.

De plus, nous avons dans cette sublime révélation de la Genèse le fondement doctrinal de :

L'unité du genre humain.

La chute de l'homme.

Le plan de rachat.

En ce qui concerne le premier, Sir William Dawson a dit que la Bible ne connaît qu'un seul Adam. Adam n'était pas un mythe ou un nom ethnique. C'était un véritable homme, fait par Dieu; pas un développement évolutif d'un anthropoïde poilu dans un continent imaginaire de la Lémurie. ... La Bible ne connaît qu'une espèce d'homme, un couple primitif. ... Ceci est confirmé par le Seigneur Jésus-Christ dans Matthieu 19:4. ... Il est réaffirmé par Paul dans Actes 17:26, quelle que soit la lecture prise, et dans Romains 5:12; 1 Corinthiens 15:21,47,49. Rien ne permet non plus de supposer que le mot Adam soit utilisé dans un sens collectif, laissant ainsi place aux hypothèses du développement évolutif d'un grand nombre de couples humains. Toutes les choses, tant en physiologie qu'en ethnologie, ainsi que dans les sciences, qui portent sur le sujet, confirment l'idée de l'unité du genre humain. (Saphir, p. 206).

En ce qui concerne la chute de l'homme. Le fondement de toute l'hématologie et de l'anthropologie réside dans les trois premiers chapitres de la Genèse. Il nous enseigne que l'homme a été créé à l'origine pour la communion avec Dieu et que, que sa personnalité soit dichotomique ou trichotomique, il était entièrement apte à une communion personnelle et intelligente avec son Créateur et était uni à Lui par les liens de l'amour et de la connaissance. Chaque élément de l'histoire biblique se recommande comme récit historique. Placé en Eden par son Dieu, avec une œuvre à faire, et un essai-commandement, l'homme était potentiellement parfait, mais avec la possibilité de tomber. L'homme est tombé, même si c'était la volonté de Dieu que l'homme s'élève de ce "posse non pecari" humain en tant qu'agent libre dans le "non posse pecari" Divin. (Augustin, "De Civitate Dei", Livre 22, Chap. 30). L'homme est tombé par désobéissance, et par le pouvoir d'un trompeur surnaturel appelé ce serpent ancien, le diable et Satan, qui de Genèse 3 à Apocalypse 19 apparaît comme l'ennemi implacable de la race humaine, et le chef de cette bande d'anges déchus qui abandonnés par le péché d'orgueil leur première principauté.

Cette histoire est incompréhensible ne serait-ce qu'un mythe. Le grand théologien hollandais Van Oosterzee dit : « Le récit se présente clairement comme histoire. Un tel vêtement historique fantastique d'une idée philosophique pure s'accorde peu avec l'esprit authentique de l'antiquité juive. (Chien. ii, p. 403).

C'est encore plus incompréhensible, s'il ne s'agit que d'une allégorie qui rapporte le fruit, le serpent, la femme, l'arbre, le manger, etc., à des choses entièrement différentes de celles mentionnées dans la Bible. C'est de l'histoire. Elle est traitée comme telle par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne confondrait sûrement pas un mythe avec l'histoire, et par saint Paul, qui a à peine construit Romains 5 et 1 Corinthiens 15, sur des fables savamment composées. C'est la seule explication satisfaisante de la corruption de la race. Depuis le temps d'Adam, la mort a régné.

Cette histoire de la chute se dresse d'ailleurs comme une barrière contre tout manichéisme, et contre ce pélagianisme qui déclare que l'homme n'est pas si mauvais après tout, et tourne en dérision la doctrine du péché originel qui, dans toutes nos confessions d'Église, déclare distinctement la possession par chacun. dès la naissance de cette nature pécheresse. (Voir, par exemple, l'Art. IX de "l'Église Anglicane".) Les déductions divinement inspirées de Paul à partir de ce fait de l'arrivée du péché et de la mort par la désobéissance et la chute d'Adam, le chef originel de la race humaine. La race est dans une condition pécheresse. (Romains 5:12). L'humanité est solidaire. Comme la racine d'un arbre vit dans la

tige, la branche, la feuille et le fruit ; ainsi en Adam, comme le dit Anselme, une personne a rendu la nature pécheresse, dans sa postérité la nature a rendu les personnes pécheresses. Ou, comme le dit finement Pascal, le péché originel est une folie aux yeux de l'homme, mais cette folie est plus sage que toute la sagesse de l'homme. Car sans elle, qui aurait pu dire ce qu'est l'homme. Tout son état dépend de ce point imperceptible. (« Pensées », chap. xiii-11). Cette histoire de la Genèse est en outre le fondement de la doctrine biblique de toute responsabilité humaine et de la responsabilité devant Dieu. Une anthropologie abaissée signifie toujours une théologie abaissée, car si l'homme n'était pas une création directe de Dieu, s'il n'était qu'un développement indirect, par un processus lent et douloureux, d'on ne sait quoi, ni comment, ni pourquoi, ni quand, ni où, le ressort principal de la responsabilité morale a disparu. La conception fataliste de la vie personnelle et morale de l'homme est le cadeau mortel de l'évolution naturaliste à notre époque, a récemment déclaré le professeur D. A. Curtis.

En ce qui concerne notre rédemption, le troisième chapitre de la Genèse est la base de toute la sotériologie. S'il n'y a pas eu de chute, il n'y a pas eu de condamnation, pas de séparation et pas besoin de réconciliation. S'il n'y avait pas besoin de réconciliation, il n'y avait pas besoin de rédemption ; et s'il n'y avait pas besoin de rédemption, l'Incarnation était un superflu, et la crucifixion une folie. (Galates 3:21). L'apôtre lie si étroitement la chute d'Adam et la mort du Christ, que sans la chute d'Adam, la science théologique est évacuée de son trait le plus saillant, l'expiation. Si le premier Adam n'était pas devenu une âme vivante et tombait, il n'y avait aucune raison pour le travail du Second Homme, le Seigneur du ciel. Le rejet de l'histoire de la Genèse en tant que mythe tend au rejet de l'Évangile du salut. L'une des principales pierres angulaires de la doctrine chrétienne est supprimée si la réalité historique d'Adam et Eve est abandonnée, car la chute restera toujours comme le point de départ de la révélation spéciale, du salut par la grâce et du besoin de régénération personnelle. . C'est en elle que réside le germe de tout l'Evangile apostolique.

Enfin, nous avons dans Genèse 2 le fondement doctrinal de ces grands principes fondamentaux, la nécessité du travail, le jour de repos du Seigneur, l'ordonnance divine du mariage et la vie familiale de l'humanité. Le jour de repos hebdomadaire a été prévu pour l'homme par son Dieu et est planté au tout premier plan de la révélation en tant qu'ordonnance divine, tout comme le mariage et le foyer. Notre Seigneur Jésus-Christ approuve l'histoire mosaïque de la création d'Adam et Eve, s'y réfère comme l'explication de la volonté divine concernant le divorce, et sanctionne par son imprimatur infaillible la plus

capitale des questions éthiques, la monogamie. Ainsi, les grands éléments de la vie telle que Dieu l'a voulue, les trois facteurs universels d'une vie heureuse, saine et utile, la loi, le travail, l'amour, sont énoncés au début du Livre de Dieu.

Trois autres traits remarquables des premiers chapitres de la Genèse méritent une brève référence.

La première est l'affirmation de l'unité originelle du langage du genre humain. (Genèse 11:1). Max Muller, ethnologue et philologue de premier plan, déclare que toutes nos langues, malgré leurs diversités, doivent provenir d'une source commune. (Voir Saphir, « Divine Unity », p. 206 ; Dawson, « Origin of the World », p. 286 ; Guinness, « Divine Programme », p. 75).

Le second est ce miracle de la prophétie ethnologique de Noé dans Genèse 9:26,27, dans lequel nous avons vu dans un résumé sublime les trois grandes divisions de la race humaine, et leurs destinées historiques ultimes. Les trois grandes divisions, hamitique, sémitique et japhétique, sont les trois groupes ethniques en lesquels la science moderne a divisé la race humaine. Les faits de l'histoire ont accompli ce qui avait été prédit dans la Genèse il y a quatre mille ans. Les nations hamites, y compris les chaldéens, babyloniens et égyptiens, ont été dégradées, profanes et sensuelles. Les sémitiques ont été les religieux de la lignée du Messie à venir. Les japhétiques ont été les races en expansion et dominantes, y compris toutes les grandes monarchies mondiales, à la fois des temps anciens et modernes, les grecques, romaines, gothiques, celtiques, teutoniques, britanniques et américaines, et par des recherches et découvertes récentes, les races de l'Inde, de la Chine et du Japon. Ainsi Ham a perdu tout son empire il y a des siècles ; Sem et sa race l'ont acquis éthiquement et spirituellement par le Prophète, Prêtre et Roi, le Messie ; tandis que Japhet, dans l'élargissement mondial et la suprématie impériale, a représenté la domination industrielle, commerciale et politique.

La troisième est la promesse glorieuse faite à Abraham, l'homme à qui le Dieu de gloire est apparu et dont la semence, personnelle et incarnée, devait bénir le monde entier. La personnalité d'Abraham est l'explication du monothéisme des trois plus grandes religions du monde. Il se distingue dans des proportions majestueuses, comme le dit Max Muller, en tant que figure, juste après Un dans l'histoire du monde entier. En dehors de cette promesse, l'histoire miraculeuse de la race hébraïque est inexplicable. En lui se centre, et sur lui est suspendu, le fait central de tout l'Ancien Testament, la promesse du Sauveur et de son salut glorieux. (Genèse 11 :3 ; 22 :18 ; Galates 3 :8-16).

À une époque, par conséquent, où les critiques s'enhardissent à revendiquer les résultats assurés de leurs hypothétiques excentricités, les chrétiens devraient s'enhardir à lutter avec ferveur pour les résultats assurés de la révélation dans les premiers chapitres de la Genèse.

La tentative du modernisme de sauver le surnaturel dans la deuxième partie de la Bible en mythifiant le surnaturel dans la première partie est aussi imprudente que fatale. Au lieu de baisser la dominante de la foi au milieu du choeur du doute, et d'admettre qu'un chapitre est douteux parce que quelque doctrinaire l'a mis en doute, ou qu'une doctrine est moins authentique parce que quelqu'un a émis une hypothèse invérifiable, il vaudrait mieux prendre position avec des hommes tels que Romanes, Lord Kelvin, Virchow et Liebig, dans leurs idées d'une puissance créatrice, et de se ranger du côté de Cuvier, l'éminent scientifique français, qui a dit que Moïse, bien qu'élevé dans toute la science de l'Égypte, était supérieur à son âge, et nous a laissé une cosmogonie dont l'exactitude se vérifie chaque jour d'une manière raisonnable ; avec Sir William Dawson, l'éminent scientifique canadien, qui a déclaré que l'Écriture dans tous ses détails ne contredit aucun résultat reçu de la science, mais anticipe nombre de ses découvertes ; avec le professeur Dana, l'éminent scientifique américain, qui a dit, après avoir examiné les premiers chapitres de la Genèse en tant que géologue, « je trouve qu'elle est en parfait accord avec la science connue » ; ou, mieux encore, avec Celui qui a dit : « Si vous aviez cru Moïse, vous m'auriez cru, car il a écrit à mon sujet. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? (Jean 5:45,46).

Trois Particularités de le Pentateuque incompatibles avec les théories Graf-Wellhausen de sa composition

Auteur de " Qu'en est-il de l'Ancien Testament ?"

Il y a – entre autres – trois particularités très remarquables dans le Pentateuque qui semblent incompatibles avec les théories modernes de sa composition, et appellent quelques explications de la part des critiques.

La première de ces particularités est :

L'absence du Nom « Jérusalem » dans Le Pentateuque

La première occurrence du nom « Jérusalem » dans la Bible se trouve dans le livre de Josué (Josué 10 :1) : « Or, il arriva qu'Adonizedek, roi de Jérusalem », etc. Dans le Pentateuque, la ville n'est nommée qu'une seule fois. (Genèse 14) puis il s'appelle "Salem" - une abréviation de son nom cunéiforme "Uru-salem".

Maintenant, selon la vision traditionnelle du Pentateuque, l'absence du nom de Jérusalem ne présente aucune difficulté ; le fait que Béthel, Hébron et d'autres sanctuaires soient nommés, alors que Jérusalem ne l'est pas, signifierait simplement qu'à ces autres sanctuaires les patriarches avaient construit leurs autels, tandis qu'à Jérusalem ils ne l'avaient pas fait.

Mais du point de vue des critiques modernes qui soutiennent que le Pentateuque a été en grande partie composé pour glorifier le sacerdoce à Jérusalem, et que le Livre du Deutéronome en particulier a été produit pour établir Jérusalem comme le sanctuaire central et le seul acceptable pour le culte de Israël - cette omission de nommer la grande ville, alors de renommée historique et sacrée, qu'ils voulaient exalter et glorifier, semble en effet très étrange. D'après les théories des critiques, les compositeurs du Pentateuque avaient la main très libre pour écrire ce qu'ils voulaient, et ils sont tenus de l'avoir librement exercée. Il semble alors étrange de trouver le « Yahviste », censé avoir été écrit dans le Royaume du Sud, et avoir été imbu de tous ses préjugés, consacrant Béthel par une théophanie notable (Genèse 28 :16,19), alors que dans tout cela il est censé avoir écrit dans le Pentateuque qu'il ne nomme même pas une seule fois sa propre Jérusalem. C'est ainsi que l'"écrivain sacerdotal" aussi, pour qui un sanctuaire comme Béthel devrait être anathème, se trouve néanmoins en train de consacrer Béthel avec une autre théophanie : "Jacob appela le nom du lieu où Dieu lui avait parlé Béthel" (Genèse 35:14, 15), et il ne nomme même jamais Jérusalem.

Quelle est l'explication de tout cela ? Quelle est la signification intérieure de cette absence du nom de Jérusalem dans le Pentateuque ? N'est-ce pas ceci : qu'au moment où la Pentateuque fut écrit, Jérusalem, avec toutes ses gloires sacrées, n'était pas encore entrée dans la vie d'Israël.

La deuxième particularité remarquable sur laquelle l'attention est appelée est :

L'absence de Toute Mention de Chant Sacré dans le Rituel du Pentateuque

Ceci est en contraste flagrant avec le rituel du deuxième temple, dans lequel les tambourins, les harpes et les chanteurs lévites jouaient un rôle remarquable. Pourtant, c'est précisément à l'époque du second temple que les critiques allèguent qu'une grande partie du Pentateuque a été composée. Comment se fait-il alors qu'aucune de ces choses ne se produise dans le rituel mosaïque ? On aurait pu s'attendre à ce que les prêtres des temps postexiliques aient cherché à établir la sanction la plus élevée possible pour ce rituel musical, en le représentant comme ayant été ordonné par Moïse. Mais aucune ordonnance de

ce genre ne se produit en fait, et le Pentateuque se tient dans sa simplicité primitive, dépourvu de toute ordonnance de musique en relation avec le rituel, à l'exception des passages dans lesquels le son des trompettes est enjoint à la Fête des Trompettes, là, le son de la trompette dans tout le pays l'année du Jubilé, et le commandement, contenu dans un seul passage (Nombres 10:10), qu'au jour de l'allégresse et au commencement des mois, sur les holocaustes et sur les sacrifices de prospérités devaient sonner des trompettes d'argent. Aucune mention en rapport avec le rituel des cymbales, harpes, tambourins ou psaltérions ; aucune mention de chants sacrés ou de chanteurs lévites. AUCUNE musique proprement dite n'entrait dans le rituel, seulement le son grossier et guerrier des trompettes. Aucune ordonnance de chant sacré, aucun groupe de chanteurs lévites. Les devoirs des Lévites, dans le Livre des Nombres, sont spécialement définis. Les fils de Gershom devaient porter le tabernacle et ses tentures pendant la marche ; les fils de Kehath portaient les autels et les vases sacrés ; les fils de Merari devaient porter les planches, les bandes et les piliers du sanctuaire. Aucune mention d'aucun ministère de chant sacré. Ce serait là une étrange omission, si le "Code sacerdotal" (soi-disant) qui définit ainsi les devoirs des Lévites, avait été composé à l'époque postexilique, lorsque des chanteurs lévites - fils d'Asaph - cymbales, harpe et chant de louanges constituaient les traits dominants du rituel. Ne semble-t-il pas que le code mosaïque, n'interdisant aucune musique mais le simple son de la trompette, se tient loin derrière ces subtilités de la musique et du chant, semblant ne rien savoir de tout cela ?

La troisième particularité remarquable à laquelle l'attention s'appelle est :

L'absence du Titre Divin « Seigneur des Armées » dans le Pentateuque

La première occurrence de ce titre divin dans la Bible se trouve dans 1 Samuel 1: 3: "Et cet homme sortait chaque année de sa ville pour adorer et sacrifier à l'Éternel des armées à Shiloh." Après cela, il se produit dans un certain nombre de livres restants de la Bible, et avec une fréquence croissante. La période pré-samuelitique de l'histoire d'Israël se différencie ainsi de la période post-samuelitique par cette circonstance, qu'en relation avec la première période ce titre n'est jamais utilisé, tandis qu'en relation avec la seconde il est utilisé, et avec une fréquence croissante – à toutes les étapes de l'histoire, jusqu'à la fin du Livre de Malachie ; se produisant au total 281 fois.

Or la théorie de la critique d'aujourd'hui est que le Pentateuque a été composé, édité et manipulé, pendant une période de plus de quatre cents ans, par des groupes hétéroclites et des séries d'écrivains, de vues différentes et de tendances

diverses. Un écrivain a composé une partie, et un en a composé une autre ; ces parties étaient réunies par une main différente ; et puis un autre a composé une autre partie; et celle-ci par une autre encore était unie aux deux précédentes ; et après cela une autre partie fut composée par encore un autre scribe, et ensuite fut jointe aux trois. La matière était absorbée, interpolée, harmonisée, lissée, colorée, éditée sous divers angles, et avec des motifs différents, pour ne pas dire opposés. Et pourtant, lorsque le produit achevé - le Pentateuque - sortant de ce curieux pot bouillonnant littéraire est examiné, il s'avère qu'il a cette caractéristique remarquable, qu'aucun des multiples manipulateurs - ni "J", ni "E", ni "JE", ni "D", ni "RD", ni « P », ni « P2 », ni « P3 », ni « P4 », ni aucun des « rédacteurs de P », qui étaient innombrables, semblerait s'être laissé trahir même par accident en utilisant ce titre. , "Seigneur des Armées", si en vogue à l'époque où il est censé avoir écrit; et le Pentateuque, dépourvu de cette expression, montre une marque indubitable qu'il n'aurait pas pu être composé de la manière affirmée par la critique, car cela aurait été une impossibilité littéraire pour un si grand nombre d'écrivains, s'étendant sur des centaines d'années, d'avoir tous, même jamais par accident, glissé dans l'utilisation de ce titre divin pour Jéhovah, "Seigneur des armées", si en vogue au cours de ces siècles.

En fait, le Pentateuque a été écrit avant l'invention du titre.

Ces trois particularités du Pentateuque sur lesquelles l'attention est ici attirée, sont des points absolument indéniables. Personne ne peut dire que le nom "Jérusalem" apparaît dans "le Pentateuque" ; personne ne peut dire qu'aucune mention de chant sacré n'apparaisse dans le rituel du Pentateuque ; et personne ne peut dire que le titre divin « Seigneur des Armées » apparaît dans le Pentateuque.

Le Témoignage des Constructions de la Vérité des Écritures

Toute histoire est fragmentaire. Chaque fait particulier est le centre d'un complexe infini de circonstances. Aucun homme n'a assez d'intelligence pour insérer un fait supposé dans des circonstances qui n'en font pas partie et l'adapter exactement. Seule l'intelligence infinie pouvait le faire. Une contrefaçon réussie est donc impossible si seulement nous avons un nombre suffisant de circonstances originales avec lesquelles la comparer. C'est ce principe qui donne tant d'importance au contre-interrogatoire des témoins. Si le témoin est véridique, plus il est interrogé, plus son témoignage sera parfaitement considéré comme s'accordant avec le cadre des circonstances dans lequel il s'inscrit. S'il est faux, plus son mensonge deviendra apparent.

Des occasions remarquables de contre-interroger les Écritures de l'Ancien Testament ont été offertes par la découverte récente de monuments enfouis depuis longtemps dans les pays bibliques et par le déchiffrement des inscriptions qui s'y trouvent. C'est l'objet de cet essai de donner les résultats d'une partie suffisante de ce contre-interrogatoire pour permettre un test raisonnable de la compétence et de l'honnêteté des historiens de l'Ancien Testament, et de la fidélité avec laquelle leur dossier a été transmis à nous. Mais les limites prescrites ne permettront pas d'en dire la moitié ; tandis que la place est laissée pour qu'un essai entier sur les découvertes des cinq dernières années soit traité par une autre main, spécialement compétente pour la tâche.

Passant par les preuves monumentales qui ont levé les objections aux déclarations historiques du Nouveau Testament, comme ayant moins besoin d'appui, l'attention sera d'abord accordée à l'un des récits de l'Ancien Testament, qui est le plus proche de nous dans le temps, et contre lequel les jugements les plus sévères de critiques modernes ont été lancées. Nous nous référons aux déclarations du Livre de Daniel concernant la personnalité et le destin de Belshazzar.

L'Identification de Belshazzar

Dans le cinquième chapitre de Daniel [Daniel 5], Belshazzar est appelé le "fils de Nabuchodonosor", et on dit qu'il a été "roi" de Babylone et qu'il a été tué la nuit où la ville a été prise. Mais selon les autres historiens, il était le fils de Nabonide, qui était alors roi, et dont on sait qu'il était hors de la ville lorsqu'elle fut prise, et qu'il vécut quelque temps après.

Ici, certainement, il y a un écart apparent à peu près aussi flagrant qu'on pourrait l'imaginer. En effet, il semble y avoir une contradiction plate entre historiens profanes et sacrés. Mais en 1854, Sir Henry Rawlinson découvrit, lors de fouilles dans les ruines de Mugheir (identifié comme le site de la ville d'Ur, d'où Abraham émigra), des inscriptions indiquant que lorsque Nabonide était proche de la fin de son règne, il s'associa avec lui le le trône son fils aîné, Bil-shar-uzzur, et lui a accordé le titre royal, rendant ainsi parfaitement crédible que Belshazzar aurait dû être à Babylone, comme il est dit dans la Bible, et qu'il aurait dû être appelé roi, et qu'il aurait dû périr dans la ville tandis que Nabonide a survécu à l'extérieur. Qu'il ait été appelé roi du vivant de son père n'est pas plus étrange que le fait que Joram ait été nommé par son père, Josaphat, roi de Juda, sept ans avant la mort de son père (voir 2 Rois 1:17 et 2 Rois 8:16), ou que Jotham aurait dû être fait roi avant que son père, Ozias, ne meure de la lèpre, bien qu'Ozias soit toujours appelé roi dans certaines des références à lui.

Que Belshatsar aurait dû être appelé fils de Nebucadnetsar est facilement expliqué sur la supposition qu'il était son petit-fils, et il y a beaucoup de choses pour indiquer que Nabonide a épousé la fille de Nebucadnetsar, alors qu'il n'y a rien de connu à l'effet contraire. Mais si cette théorie est rejetée, il y a la supposition naturelle que, dans l'utilisation lâche des termes de relation communs aux peuples orientaux, « fils » pourrait être appliqué à celui qui était simplement un successeur. Dans les inscriptions sur les monuments de Shalmaneser II., mentionnées ci-dessous, Jéhu, l'extirpateur [quelqu'un ou quelque chose qui extirpe enlève-Ndl.] de la maison d'Omri, est appelé le "fils d'Omri".

Le statut de Belshazzar impliqué dans cette explication est confirmé incidemment par le fait que Daniel est promis au verset 16 [Daniel 5:16], la "troisième" place dans le royaume, et au verset 29 [Daniel 5:29], est donnée cet endroit, ce qui implique que Belshazzar n'était que le deuxième.

Ainsi, ce qui était autrefois considéré comme une objection insurmontable à l'exactitude historique du Livre de Daniel s'avère être, selon toute probabilité raisonnable, une marque d'exactitude. Les coïncidences sont d'autant plus remarquables qu'elles sont si évidemment signées.

L'Obélisque Noir de Shalmaneser

À partir de diverses inscriptions dans des endroits très éloignés, nous sommes maintenant en mesure de retracer les mouvements de Shalmaneser II. durant presque toute sa carrière. En Colombie-Britannique En 842, il franchit l'Euphrate pour la seizième fois et porta ses conquêtes jusqu'aux rives de la Méditerranée. Opposé par Hazaël de Damas, il renversa l'armée syrienne, la poursuivit jusqu'à la ville royale et l'y enferma, tandis qu'il dévastait le territoire environnant. Mais bien qu'il n'y ait aucune mention de ses combats avec les Tyriens, les Sidoniens et les Israélites, on dit qu'il a reçu un tribut d'eux et "de Jéhu, le fils d'Omri". Cette inscription apparaît sur le célèbre obélisque noir découvert il y a de nombreuses années par Sir Henry Rawlinson dans les ruines de Nimroud. Y sont représentés des chapelets de captifs aux traits juifs évidents, en train d'apporter leur tribut au roi assyrien. Maintenant, bien qu'il n'y ait aucune mention dans les annales sacrées d'une défaite de Jéhu par les Assyriens, ni du paiement d'un tribut par lui, il est tout à fait naturel que le tribut ait été payé dans les circonstances ; car dans la période qui a suivi la bataille de Karkar, Damas s'était retournée contre Israël, de sorte que la méthode la plus probable d'Israël pour se venger d'Hazael aurait été de s'entendre avec son ennemi et de lui rendre hommage, comme on dit qu'elle l'a fait, à Salmanazar.

La Pierre Moabite

L'une des découvertes les plus importantes, donnant une réalité à l'histoire de l'Ancien Testament, est celle de la Pierre Moabite, découverte à Dibon, à l'est du Jourdain, en 1868, qui fut érigée par le roi Mesha (vers 850 av. J.-C.) pour signaler sa délivrance de le joug d'Omri, roi d'Israël. L'inscription est précieuse, entre autres, pour son témoignage de la condition civilisée des Moabites à cette époque et de l'étroite similitude de leur langue avec celle des Hébreux. De cette inscription, nous apprenons qu'Omro, roi d'Israël, a été contraint par la rébellion de Mesha de subjuguer à nouveau Moab; et qu'après cela, lui et son fils occupèrent les villes de Moab pendant une période de quarante ans, mais qu'après une série de batailles, elle fut restituée à Moab à l'époque de Mesha. Sur quoi les villes et les forteresses reprises ont été renforcées et le pays repeuplé, tandis que les méthodes de guerre étaient similaires à celles pratiquées par Israël. En comparant cela avec 2 Rois 3: 4-27, nous trouvons un récit parallèle qui s'y rattache de la manière la plus remarquable, bien que naturellement le récit biblique traite légèrement de la reconquête par Mesha, déclarant simplement que, à cause de l'horreur créés par le sacrifice idolâtre de son fils aîné sur les murs devant eux, les Israélites quittèrent le pays et retournèrent dans leur propre pays.

L'Expédition de Shishak

Dans le quatorzième chapitre de 1 Rois [1R 14:25-26], nous avons un bref récit d'une expédition de Shishak, roi d'Égypte, contre Jérusalem la cinquième année de Roboam. A l'humiliation de Juda; on raconte que Shishak réussit à emporter les trésors de la maison de Jéhovah et de la maison du roi, parmi lesquels les boucliers d'or que Salomon avait faits; de sorte que Roboam fit à leur place des boucliers d'airain. À ce récit simple et sans fioritures, il est donné un merveilleux air de réalité alors que l'on regarde le mur sud de la cour du temple d'Amon à Karnak et voit la grande étendue de sculptures et de hiéroglyphes qui y sont inscrits pour représenter cette campagne de Shishak. . Cent cinquante-six localités sont dénombrées parmi celles qui furent prises, la plus septentrionale étant Megiddo. Parmi les endroits se trouvent Gaza, Adullam, Beth-Horon, Aijalon, Gabaon et Juda-Malech, dans lesquels le Dr Birch a probablement raison de reconnaître la ville sacrée de Jérusalem, Malech étant le mot pour la royauté.

Israël en Egypte

La ville de Tahpanhes, en Egypte, mentionnée par Jérémie comme le lieu vers lequel les réfugiés ont fui pour échapper à Nabuchodonosor, a été découverte en 1886 dans le monticule connu sous le nom de Tel Defenneh, dans la partie nord-est du delta, où M. Flinders Petrie a trouvé non seulement des preuves de la destruction du palais causée par Nabuchodonosor, mais apparemment le "travaux de briques ou de pavage" dont il est question dans Jérémie 43: 8-10: "Alors la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie à Tahpanhes, disant: Prends grand pierres dans ta main, et cache-clés dans du mortier dans la maçonnerie qui est à l'entrée de la maison de Pharaon à Tahpanhes, à la vue des hommes de Juda", ajoutant que Nebucadnetsar "placerait son trône sur ces pierres", et " étendit son pavillon royal sur eux."

Une plate-forme en brique en ruines partielles, correspondant à cette description, a été trouvée par M. Petrie attenante au fort "au nord-ouest". À tous égards, la disposition correspondait à celle indiquée dans le livre de Jérémie.

Plus au nord, pas très loin de Tahpanhes, sur la branche tannaïtique du Nil, dans le village moderne de San, des fouilles ont révélé l'ancienne capitale égyptienne Tanis, qui s'appelait auparavant Zoan, w ici, le pharaon de l'oppression a souvent fait son quartier général. D'après le Psalmiste, c'est dans le champ de « Tsoan » que Moïse et Aaron ont opéré leurs merveilles devant Pharaon ; et, selon le Livre des Nombres, "Hébron" a été construit seulement sept ans avant Tsoan. Comme Hébron était un lieu important avant l'époque d'Abraham, il est très important que Tsoan semble avoir été une ville ancienne qui était un lieu de résidence préféré des Hyksos, ou rois bergers, qui ont précédé la période de l'Exode, et étaient susceptibles d'être amis avec les Hébreux, donnant ainsi une plus grande crédibilité aux déclarations précises faites dans les Nombres, et à l'ensemble du récit de la réception des patriarches en Égypte.

Le pharaon de l'oppression, "qui n'a pas connu Joseph", est généralement supposé être Ramsès II, le troisième roi de la dix-neuvième dynastie, connu parmi les Grecs sous le nom de Sésostris, l'un des plus grands des monarques égyptiens. Parmi ses expéditions les plus importantes figurait celle dirigée contre les tribus de Palestine et de Syrie, où, à la bataille de Kadesh, à l'est des montagnes du Liban, il rencontra les Hittites. La rencontre s'est terminée pratiquement par une bataille tirée, après quoi un traité de paix a été conclu. Mais tout l'état des choses révélé par cette campagne et les événements ultérieurs montre que la Palestine était sensiblement dans le même état de choses

que celui trouvé par les enfants d'Israël lorsqu'ils l'occupèrent peu après, confirmant ainsi le récit des Écritures.

Ce Ramsès durant son règne de soixante-sept ans fut parmi les plus grands bâtisseurs des monarques égyptiens. On estime que près de la moitié des temples existants ont été construits sous son règne, parmi lesquels ceux de Karnak, Louxor, Abydos, Memphis et Bubastis. Le grand Ramesseum de Thèbes est aussi son œuvre, et son nom se retrouve gravé sur presque tous les monuments d'Égypte. Son oppression des enfants d'Israël n'était qu'un incident dans sa remarquable carrière. Tout en étant engagé dans ses campagnes d'Asie, il établit naturellement son quartier général à Bubastis, dans le pays de Goshen, près de l'endroit où l'ancien canal et le chemin de fer actuel bifurquent du delta vers les lacs amers et le golfe de Suez. Ici, les ruines du temple dont il est question sont d'une immense étendue et comprennent les fragments d'innombrables statues et monuments qui portent l'empreinte du grand oppresseur. Enfin, aussi, sa momie a été identifiée ; de sorte que nous en avons maintenant une photographie qui illustre dans tous ses traits les traits forts de son caractère.

Les Villes Entreprises de Pithom et Rameses

Mais le plus intéressant de tous, en 1883, on a découvert, à une courte distance à l'est de Bubastis, les restes de vastes voûtes, qui avaient évidemment servi de réceptacles pour stocker le grain préparatoire à l'approvisionnement des expéditions militaires et autres partant pour la Palestine et l'Extrême-Orient. . À leur insu, les ingénieurs du chemin de fer avaient nommé la gare Ramsès. Mais d'après les inscriptions qui ont été trouvées, on voit que son nom original était Pithom, et que son fondateur n'était autre que Ramsès II., et il s'avère que c'est l'endroit même où il est dit dans la Bible que les enfants d'Israël "ont construit pour les villes-magasins de Pharaon, Pithom et Ramsès" (Exode 1:11), lorsque les Égyptiens "rendaient leur vie amère par une dure servitude, dans le mortier et la brique". C'est dans le cadre de la construction de ces villes que l'oppression des enfants d'Israël a atteint son paroxysme, lorsqu'ils ont été contraints (après que la paille avec laquelle la brique était attachée ait échoué) de ramasser pour eux-mêmes du chaume qui devait servir à paille, et enfin, quand même le chaume a échoué, faire de la brique sans paille (Exode 5).

Maintenant, comme ces fosses de magasin à Pithom ont été découvertes par M. Petrie, elles se sont avérées (contrairement à tout autre chose en Égypte) construites avec du mortier. De plus, les couches inférieures étaient construites en briques contenant de la paille, tandis que les couches intermédiaires étaient en briques dans lesquelles du chaume, au lieu de paille, avait été utilisé dans leur

formation, et les couches supérieures étaient en briques sans paille. Une confirmation circonstancielle plus parfaite du récit biblique ne pouvait être imaginée. Chaque point de la confirmation consiste en des découvertes inattendues. L'usage du mortier est d'ailleurs inconnu dans l'Egypte ancienne, de même que la succession particulière dans la qualité de la brique utilisée dans la construction des murs.

Ainsi toutes les explorations égyptiennes ont montré que l'auteur du Pentateuque avait une telle familiarité avec le pays, la civilisation et l'histoire de l'Égypte qu'elle n'aurait pu être obtenue que par une expérience intime et personnelle. La feuille qui est ici donnée est à sa place. Il n'a pu être inséré que par un participant aux événements, ou par révélation divine directe.

Les Hittites

Dans Josué 1:4, le pays entre le Liban et l'Euphrate est appelé le pays des Hittites. Dans 2 Samuel 24: 6, selon la lecture de la Septante, la limite des conquêtes de Joab était celle des « Hittites de Kadesh », qui se trouve à Coele en Syrie, à une certaine distance au nord de l'actuel Baalbeck. Salomon aurait également importé des chevaux des «rois des Hittites»; et quand les Syriens assiégeaient Samarie, selon 2 Rois 7: 6, ils furent alarmés de peur que le roi d'Israël n'ait engagé contre eux "les rois des Hittites". Ces références impliquent l'existence d'une nation forte largement répandue dans la partie nord de la Syrie et les régions au-delà. En même temps, il est fréquemment fait mention de familles hittites en Palestine même. C'est à un Hittite (Genèse 23:10) qu'Abraham acheta son lieu de sépulture à Hébron. Bethsabée, la mère de Salomon, avait été la femme d'Urie le Hittite, et Esaü avait deux femmes hittites. Les Hittites sont également mentionnés comme habitant avec les Jébusiens et les Amoriens dans la région montagneuse de Canaan.

Jusqu'au déchiffrement des inscriptions sur les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie, les nombreuses références dans la Bible à ce peuple mystérieux n'étaient confirmées par aucune autre autorité historique, de sorte que beaucoup considéraient les déclarations bibliques comme mythiques et une indication du manque de fiabilité général de histoire biblique. Un éminent critique biblique anglais a déclaré il y a peu d'années qu'une alliance entre l'Égypte et les Hittites était aussi improbable que le serait à l'heure actuelle entre l'Angleterre et les Choctaws. Mais, hélas pour le critique trop confiant, des enquêtes récentes ont montré, non seulement qu'une telle alliance était naturelle, mais qu'elle s'est réellement produite.

Des monuments d'Égypte nous apprennent que Thoutmès III de la XVIIIe dynastie, en 1470 av. J.-C., marcha jusqu'aux rives de l'Euphrate et reçut le tribut des "Grands Hittites" pour un montant de 3 200 livres d'argent et une "grande pièce de cristal". ." Sept ans plus tard, un hommage a de nouveau été envoyé par «le roi du grand pays hittite». Plus tard, Amehophis III. et IV. on dit, dans les tablettes de Tel el-Amarna, qu'ils ont été constamment appelés à aider à repousser les attaques du roi hittite, qui est venu du nord et a intrigué les tribus cananéennes mécontentes de Palestine; alors qu'en Colombie-Britannique 1343, Ramsès le Grand tenta de capturer la capitale hittite à Kadesh, mais échoua et faillit perdre la vie dans cette tentative, ne se dégageant d'une embuscade que par la plupart des actes de bravoure héroïques. Quatre ans plus tard, un traité de paix fut signé entre les Hittites et les Égyptiens, et une fille du roi hittite fut donnée en mariage à Ramsès.

Les monuments assyriens portent également un abondant témoignage à l'importance des Hittites au nord et à l'ouest de l'Euphrate, dont l'état le plus important était celui avec sa capitale à Carchemish, à l'époque de Tiglath-pileser I., vers 1100 av. En 854 av. Salmanazar II. incluait les rois d'Israël, d'Ammon et des Arabes, parmi les princes "hittites" qu'il avait soumis, portant ainsi le témoignage le plus emphatique de l'importance qu'ils assumaient dans son estimation.

Les inscriptions cunéiformes de l'Arménie parlent également de nombreuses guerres avec les Hittites et décrivent «le pays des Hittites» comme s'étendant loin à l'ouest des rives de l'Euphrate.

Des sculptures et des inscriptions hittites sont maintenant tracées en abondance depuis Kadesh, en Coele Syrie, vers l'ouest jusqu'à la Lydie, en Asie Mineure, et vers le nord jusqu'à la mer Noire au-delà de Marsovan. En effet, les vastes ruines de Boghaz-Keui, à soixante-quinze milles au sud-ouest de Marsovan, semblent marquer la capitale principale des Hittites. Ici, des fouilles partielles ont déjà révélé des sculptures de haut niveau artistique, représentant des divinités, des guerriers et des amazones, ainsi que de nombreux hiéroglyphes qui n'ont pas encore été traduits. Les inscriptions sont écrites dans les deux sens, de gauche à droite, puis en bas du dos de droite à gauche. Des inscriptions similaires se trouvent dans de nombreux autres endroits. Aucun indice sur leur signification n'a encore été trouvé, et même la classe de langues à laquelle ils appartiennent n'a pas été découverte. Mais on en sait assez pour montrer que les Hittites ont exercé une influence considérable sur la civilisation ultérieure qui a surgi en Grèce et sur les côtes occidentales de l'Asie Mineure. C'est par eux que l'emblème du cheval ailé a fait son chemin en Europe. La couronne murale

sculptée sur la tête de certaines des déesses de Boghaz-Keui passa également dans la sculpture grecque ; tandis que les lions remarquables sculptés au-dessus de la porte de Mycènes sont censés représenter l'art hittite plutôt que babylonien.

Il est impossible de surestimer la valeur de ce témoignage dans la confirmation de l'exactitude de l'histoire biblique. Il montre de façon concluante que le silence des historiens profanes sur les faits énoncés par les écrivains bibliques est de peu de compte, face aux déclarations directes faites par les historiens bibliques. Tous les doutes entretenus autrefois concernant l'exactitude des nombreuses déclarations bibliques concernant les Hittites sont maintenant considérés comme étant dus à notre ignorance. C'est la pure ignorance, et non la connaissance supérieure, qui a conduit tant de gens à discréditer ces représentations. Quand apprendrons-nous le caractère non concluant des témoignages négatifs ?

Les Tablettes Tel El-Amarna

En 1887, des Arabes ont découvert une merveilleuse collection de tablettes à Tel el-Amarna, une colonie obscure sur la rive est du Nil, à environ deux cents milles au-dessus du Caire et à peu près aussi loin en dessous de Thèbes. Ces tablettes étaient d'argile, qui avaient été recouvertes d'inscriptions cunéiformes, comme on en trouve en Babylonie, puis brûlées, de manière à être indestructibles. Quand enfin les inscriptions furent déchiffrées, il apparut qu'il s'agissait d'un recueil de lettres officielles, qui avaient été envoyées peu avant 1300 av. aux derniers rois de la XVIIIe dynastie.

Il y avait en tout environ trois cents lettres, dont la plupart provenaient d'officiers de l'armée égyptienne dispersés sur la Palestine pour maintenir la domination égyptienne qui avait été établie par les rois précédents, dont le plus important était Tahu-times III., qui a prospéré sur cent ans plus tôt. Mais beaucoup de lettres provenaient des rois et des princes de Babylone. Ce qui a le plus surpris le monde, cependant, c'est que cette correspondance s'est déroulée, non pas dans l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte, mais dans l'écriture cunéiforme de Babylone.

Tout cela s'expliqua en partie lorsque l'on en sut plus sur le caractère du roi égyptien à qui les lettres étaient adressées. Son titre original était Amenhotep IV., indiquant qu'il était un prêtre du dieu soleil qui est adoré à Thèbes. Mais dans son souci d'introduire une réforme religieuse, il changea son nom en Aken-Aton, — Aton étant le nom de la divinité adorée à Héliopolis, près du Caire, où Joseph eut sa femme. Les efforts d'Aken-Aton pour transformer le culte religieux de l'Egypte furent prodigieux. Pour mieux l'accomplir, il transporta sa capitale de Thèbes à Tel el-Amarna, et y rassembla des hommes de lettres, des

artistes et des architectes en grand nombre et érigea des temples et des palais qui, après avoir été ensevelis dans le sable avec tous leurs trésors pour plus de trois mille ans, ont été découverts par des Arabes errants il y a vingt-deux ans.

Un certain nombre des lettres les plus longues et les plus intéressantes sont celles qui passèrent entre les cours d'Égypte et celles de Babylone. Il apparaît que non seulement Aken-Aton épousa une fille du roi babylonien, mais que sa mère et sa grand-mère étaient membres de la famille royale de Babylone, et aussi qu'une des filles du roi d'Égypte avait été envoyée à Babylone pour devenir la femme du roi. Tout cela ressort des lettres qui vont et viennent concernant la dot à accorder à ces filles et concernant leur santé et leur bien-être.

De ces lettres, nous apprenons que, bien que le roi de Babylone ait envoyé sa sœur pour être la femme du roi d'Égypte, cela ne suffisait pas. Le roi d'Égypte demanda aussi la fille du roi de Babylone. Cela amena le roi de Babylone à dire qu'il ne savait pas comment sa sœur était traitée ; en fait, il ne savait pas si elle était vivante, car il ne pouvait pas dire s'il devait ou non croire les preuves qui lui parvenaient. En réponse, le roi d'Égypte écrivit : « Pourquoi n'envoyez-vous pas quelqu'un qui connaît votre sœur et en qui vous pouvez avoir confiance ? Sur quoi les correspondants royaux s'interrompent dans des discussions concernant les cadeaux qui doivent passer entre les deux en considération de leur amitié et de leurs relations intimes.

La Syrie et la Palestine étaient à cette époque aussi, comme aujourd'hui, infestées de brigands, et les messagers passant entre ces maisons royales étaient parfois assaillis. Sur quoi celui qui a subi un préjudice réclamerait des dommages à l'autre si c'était sur son territoire, parce qu'il n'avait pas correctement protégé la route. Une chose intéressante en rapport avec l'un de ces vols est qu'il a eu lieu à "Hannathon", l'une des villes frontalières mentionnées dans Josué 19:14, mais dont rien d'autre n'a jamais été connu jusqu'à ce qu'il apparaisse de cette manière inattendue.

La plupart des lettres de Tel el-Amarna, cependant, consistent en celles qui ont été adressées au roi d'Égypte (Amenhotep IV) par ses officiers qui tentaient de tenir les forteresses égyptiennes en Syrie et en Palestine contre divers ennemis qui les pressaient fortement. . Parmi ceux-ci se trouvaient les Hittites, dont nous entendons tant parler plus tard, et qui, venant de l'extrême nord, étendaient progressivement leurs colonies en Palestine et usurpaient le contrôle de la partie nord du pays.

Une soixantaine de lettres proviennent d'un officier nommé Ribaddi, qui est le plus abondant dans ses expressions d'humilité et de loyauté, s'adressant au roi

comme "son seigneur" et "soleil", et se faisant appeler le "marchepied des pieds du roi", et en disant qu'il "se prosterne sept fois sept fois à ses pieds". Il se plaint cependant de n'être pas convenablement soutenu dans ses efforts pour défendre les provinces du roi, et de manquer constamment de plus de soldats, de plus de cavalerie, de plus d'argent, de plus de vivres, de plus de tout. Ses importunités sont si fréquentes que le roi finit par lui dire que s'il écrivait moins et se battait plus, il serait plus content, et qu'il aurait plus d'espoir de conserver son pouvoir. Mais Ribaddi dit qu'il est trahi par les "méchants" qui l'entourent, qui représentent les autres pays qui prétendent être amis avec l'Egypte, mais ne le sont pas.

De cette correspondance et de lettres du sud de la Palestine, il ressort clairement que le pouvoir égyptien perdait rapidement son emprise sur le pays, préparant ainsi la voie à l'état des choses qui prévalait un siècle ou deux plus tard, lorsque Josué prit possession de la terre promise, et ne trouva de résistance que de la part d'un certain nombre de tribus désorganisées alors en possession.

Dans cette correspondance variée sont mentionnés un grand nombre de lieux qui nous sont familiers dans l'histoire biblique, parmi lesquels Damas, Sidon, Lachish, Ashkelon, Gaza, Joppé et Jérusalem. En effet, plusieurs des lettres sont écrites de Jérusalem par un certain Abd-hiba, qui se plaint que quelqu'un le calomnie auprès du roi, l'accusant d'être en révolte contre son seigneur. Ceci, dit-il, le roi devrait savoir est absurde, du fait que "ni mon père ni ma mère ne m'ont nommé à cet endroit. Le bras fort du roi m'a inauguré dans le territoire de mon père. Pourquoi devrais-je commettre une offense contre mon seigneur, le roi?" L'argument étant que, comme sa fonction n'est pas héréditaire, mais qui est détenue par la faveur et la nomination du roi, sa loyauté devrait être incontestable.

Une seule de ces lettres de Jérusalem peut suffire pour une illustration :

« A mon seigneur le roi: - Abd-hiba, votre serviteur. Aux pieds de mon seigneur le roi, sept et sept fois je tombe. Voici l'acte que Milki-il et Suardata ont fait contre la terre de mon seigneur le roi - ils ont engagé les soldats de Gazri, de Gimti et de Kilti, et ont pris le territoire de Rubuti. Le territoire du roi est perdu pour Habiri. Et maintenant, en effet, une ville du territoire de Jérusalem, appelée Bit-Ninib , l'une des villes du roi, a été perdue pour les habitants de Kilti. Que le roi écoute Abd-hiba, son serviteur, et envoie des troupes pour que je ramène le pays du roi au roi. Car s'il n'y a pas troupes, la terre du roi sera perdue pour les Habiri. C'est l'acte de Suardata et Milki-il… (défectueux), et que le roi prenne soin de sa terre. »

La découverte de ces lettres de Tel el-Amarna fut comme un éclair sur le monde savant. Dans ce cas, le renversement de quelques pelletées de terre a laissé entrer un flot de lumière sur la partie la plus sombre de l'histoire ancienne et a confirmé à tous égards l'histoire biblique.

En tant qu'écrivain officiel, Ribaddi a eu peu d'égaux, en plus il écrivit sur du matériel qui en plus a été brûlé, plus qu'il a duré. Ceux qui pensent qu'une histoire d'Israël n'aurait pas pu être écrite à l'époque de Moïse, et que, si elle avait été écrite, elle n'aurait pas pu être conservée, raisonnent sans connaître les faits. Considérant les habitudes de l'époque, cela aurait été presque un miracle si Moïse et sa bande d'associés sortant d'Égypte n'avaient pas laissé sur des tablettes d'argile impérissables un récit des événements marquants qu'ils ont traversés.

Exactitude des Détails Géographiques

Beaucoup de personnes se demandent sans doute pourquoi la Bible abonde en listes "inintéressantes" de noms de personnes et de lieux qui semblent n'avoir aucun rapport avec les temps modernes ou les événements actuels. Ceux-ci, cependant, cesseront de s'interroger lorsqu'ils verront la relation que ces listes entretiennent avec notre confiance dans la fiabilité des documents qui les contiennent. Ils sont comme les filigranes du papier, qui portent des preuves indélébiles du temps et du lieu de fabrication. Si, en outre, quelqu'un devait envisager des explorations personnelles en Égypte, en Canaan ou en Babylonie, il constaterait que, pour ses besoins, les parties les plus intéressantes et les plus importantes de la Bible seraient ces listes de noms de personnes et de lieux qui semblaient encombrer le livres historiques de l'Ancien Testament.

L'une des particularités les plus frappantes de la Bible est le «long regard» vers les besoins permanents de l'humanité qui se manifeste partout dans sa préparation; afin qu'il circule au mieux dans son intégralité. Personne n'en sait assez pour abréger la Bible sans nuire à son utilité. Les parties que le réviseur retrancherait comme superflues sont sûres, très bientôt, de se trouver « les plus nécessaires ». Si nous constatons que nous n'avons aucune utilité pour aucune partie de la Bible, la raison en est sans doute que nous n'avons pas vécu assez longtemps, ou n'avons pas eu une expérience suffisamment large pour tester ses mérites dans tous les détails.

Gezer était un lieu important à l'époque de Josué, mais il devint par la suite un tas de ruines, et son emplacement fut inconnu jusqu'en 1870, lorsque M. Clermont-Ganneau découvrit le site à Tel Jezer et, en le fouillant, trouva trois inscriptions, qui sur l'interprétation lire "Frontière de Guézer."

Parmi les lieux conquis par Josué, l'un des plus importants et des plus difficiles à capturer était Lachish (Josué 10:31). Ceci n'a été identifié que récemment à Tel el-Hesy, à environ dix-huit miles au nord-est de Gaza. Des fouilles approfondies, d'abord en 1890 par le Dr Flinders Petrie, et enfin par le Dr Bliss, ont trouvé une succession de ruines, l'une en dessous de l'autre, dont les fondations inférieures remontaient à environ 1700 avant JC, quelque temps avant la période de conquête, montrant à cette époque une ville fortifiée d'une grande force. Dans les débris un peu plus haut que cela, on a trouvé une tablette avec des inscriptions cunéiformes correspondant aux tablettes de Tel el-Amarna, qui sont connues pour avoir été envoyées en Égypte depuis cette région vers 1400 av. Plus tard, à l'époque de Sennachérib, Lakis fut agressé et pris par l'armée assyrienne, et le récit du siège forme l'une des scènes les plus remarquables sur les murs du palais de Sennachérib à Ninive. Ces sculptures sont maintenant au British Museum.

Parmi les lieux mentionnés dans la correspondance de Tel el-Amarna à partir desquels des lettres ont été envoyées en Égypte vers 1400 avant J.-C., figurent Gebal, Beyrouth, Tyr, Accho (Acre), Hazor, Joppha, Ashkelon, Makkadah, Lakish, Gezer, Jérusalem ; tandis que mention est également faite de Rabbah, Sarepta, Ashtaroth, Gaza, Gath, Bethshemesh, qui sont tous des noms familiers, montrant que la Palestine de Josué est la Palestine connue de l'Egypte au siècle précédent. Deux cents ans avant cela (environ 1600 av. J.-C.) aussi, Thoutmès III. a conquis la Palestine, et donne dans une inscription les noms de plus de cinquante villes qui peuvent être identifiées avec certitude avec celles du Livre de Josué.

Enfin, les quarante-deux stations désignées dans les nombres 33 comme lieux de camping pour les enfants d'Israël en route vers la Palestine, bien qu'elles ne puissent toutes être identifiées, peuvent être déterminées en nombre suffisant pour montrer qu'il ne s'agit pas d'une liste fictive, ni un simple journal de pèlerin, puisque les scènes les plus intéressantes, comme la région immédiatement autour du mont Sinaï, sont spécialement adaptées aux grandes transactions qui sont enregistrées comme ayant lieu. Il est d'ailleurs incroyable qu'un écrivain de fiction ait encombré ses pages d'un catalogue de lieux aussi stérile. Mais dans le cadre du grand mouvement historique, ils sont parfaitement appropriés.

Cette conformité des faits nouvellement découverts au récit de l'Ecriture Sainte confirme notre confiance dans le témoignage principal ; tout comme la cohérence d'un témoin lors d'un contre-interrogatoire sur des points mineurs et accessoires établit la confiance dans son témoignage général. Feu Sir Walter

Besant, en plus de ses autres travaux littéraires et philanthropiques, a été pendant de nombreuses années secrétaire du Palestine Exploration Fund. En réponse à la question de savoir si les travaux de l'enquête sous sa direction ont soutenu le caractère historique de l'Ancien Testament, il dit : « A mon avis, la vérité absolue dans les détails locaux, chose qui ne peut être inventée, quand elle s'étale sur une histoire couvrant plusieurs siècles, est une preuve presque absolue quant à la vérité des choses relatées." Une telle preuve que nous avons pour chaque partie de la Bible.

Le Quatorzième chapitre de la Genèse

Le quatorzième chapitre de la Genèse raconte que « Aux jours d'Amraphel, roi de Shinar, d'Arioch, roi d'Elasar, de Chedorlaomer, roi d'Elam, et de Ti dal, roi de Goiim (nations), ils firent la guerre à Beta, roi de Sodome, et à Bersha, roi de Gomorrhe, et Shinab, roi d'Admah, et Shemeber, roi de Zeboim, et le roi de Bela (le même est Zoar). " Les rois babyloniens ont réussi et la région de la mer Morte leur a été soumise pendant douze ans, lorsqu'une rébellion a été déclenchée et l'année suivante Chedorlaomer et les rois qui étaient avec lui sont apparus sur la scène et, après avoir capturé de nombreuses villes environnantes, ont rejoint la bataille avec les alliés rebelles dans la vallée de Siddim, qui était pleine de fosses à boue. La victoire de Chedorlaomer était complète, et après avoir capturé Lot et ses biens à Sodome, il a commencé à rentrer chez lui par Damas, près de laquelle Abraham le rattrapa, et par un stratagème réussi dispersa ses forces dans la nuit et récupéra Lot et ses biens. Cette histoire, racontée avec tant de détails qu'il serait facile de la réfuter si elle n'était pas fidèle aux faits et s'il y avait des documents contemporains avec qui t o comparez-le, a été une cible spéciale pour le ridicule des critiques supérieurs de l'école de Wellhausen, le professeur Noldeke déclarant avec confiance pas plus tard qu'en 1869 que la critique avait à jamais réfuté sa prétention d'être historique. Mais ici encore les inscriptions sur les monuments de Babylone sont venues au secours de l'historien sacré, si tant est qu'il ait eu besoin d'être secouru. (Car là où l'ignorance générale était aussi profonde qu'elle l'était il y a quarante ans à l'égard de cette période, la vraie modestie aurait dû suggérer la prudence dans l'expression d'opinions positives en contradiction avec un exposé historique aussi détaillé que celui-ci).

D'après les inscriptions déjà découvertes et déchiffrées dans la vallée de l'Euphrate, il est maintenant démontré au-delà de tout doute raisonnable que les quatre rois mentionnés dans la Bible comme se joignant à cette expédition ne sont pas, comme on l'a dit librement, des "inventions étymologiques", mais de

véritables personnes. Amraphel est identifié comme le Hammurabi dont le merveilleux code de lois a été si récemment découvert par De Morgan à Suse. Le "H" dans ce dernier mot exprime simplement la respiration agitée si bien connue en hébreu. Le « p » dans le nom biblique a remplacé le « b » par une loi bien connue du changement phonétique. "Amrap" équivaut à "Hamrab". L'ajout de "il" dans le nom biblique est probablement le suffixe du nom divin, comme "el" en Israël.

Hammurabi est maintenant connu pour avoir eu sa capitale à Babylone à l'époque d'Abraham. Jusqu'à récemment, cette chronologie était contestée, de sorte que les éditeurs et contributeurs de la New Schaff-Herzog Cyclopédia affirmaient dogmatiquement que, comme Abraham a vécu près de 300 ans plus tard qu'Hammourabi, l'histoire biblique doit être non historique. A peine ces déclarations avaient-elles été imprimées, cependant, que le Dr King du British Museum découvrit des preuves indiscutables que deux des dynasties autrefois considérées comme consécutives étaient, en fait, contemporaines, ce qui permettait de ramener l'époque d'Hammourabi exactement à celle d'Abraham.

Chedorlaomer est assez certainement identifié comme Kudur-Lagamar (serviteur de Lagamar, l'un des principaux dieux Elamire). Kudur-Lagamar était roi d'Elam, et était soit le père soit le frère de Kudur-Mabug, dont le fils, Eri-Aku (Arioch), régna sur Larsa et Ur, et d'autres villes du sud de la Babylonie. Il parle de Kudur-Mabug "comme le père du pays des Amoréens", c'est-à-dire de la Palestine et de la Syrie.

Tidal, "roi des nations", était supposé par le Dr Pinches être mentionné sur une tablette tardive en relation avec Chedorlaomer et Arioch sous le nom de Tudghula, qui auraient, ensemble, "attaqué et gâté Babylone".

Quel que soit le doute qu'il puisse y avoir sur l'identification de certains de ces noms, les points principaux sont établis, révélant un état de choses tel qu'il est impliqué par le récit biblique. Arioch se proclame roi de Shumer et d'Accad, qui embrassèrent Babylone, où Amraphel (Hammurabi) lui fut soumis dans ses premières années. Cela fournit une raison pour l'association de Chedorlaomer et d'Amraphel dans une campagne contre les sujets rebelles en Palestine. Encore une fois, Kudur-Mabug, le père d'Arioch, se fait appeler "Prince du pays d'Amourrou", c'est-à-dire de Palestine et de Syrie. De plus, pendant une longue période auparavant, les rois de Babylone avaient revendiqué la possession de toute la rive orientale de la Méditerranée, y compris la péninsule sinaïtique.

A la lumière de ces faits bien attestés, on lit avec étonnement les paroles suivantes de Wellhausen, écrites il n'y a pas plus de 1889 : « Que quatre rois du

golfe Persique aient, "du temps d'Abraham", fait une incursion dans le Péninsule Sinaïtique, qu'ils auraient dû à cette occasion attaquer cinq roitelets sur le Littoral de la Mer Morte et les avoir emmenés prisonniers, et enfin qu'Abraham se serait mis à la poursuite des vainqueurs en retraite, accompagné de 318 hommes serviteurs, et les aurait forcés de dégorger leur proie, - tous ces incidents sont de pures impossibilités qui ne gagnent rien en crédibilité du fait qu'ils sont placés dans un monde qui était passé."

Et l'on peut avoir peu de respect pour la logique d'un érudit plus tardif (George Adam Smith), qui peut écrire ce qui suit : "Nous devons admettre que si l'archéologie a richement illustré la possibilité des grandes lignes du Livre de la Genèse d'Abraham à Joseph , il n'a pas la moindre preuve à offrir de l'existence personnelle ou des personnages des patriarches eux-mêmes. C'est tout le changement que l'archéologie a opéré ; elle nous a donné un arrière-plan et une atmosphère pour les récits de la Genèse ; elle est incapable de rappeler ou certifier leurs héros."

Mais le nom d'Abraham apparaît dans les tablettes de l'âge d'Hammourabi. (Voir Professeur George Barton dans Journal of Biblical Literature, Vol. 28, 1909, page 153). Il est vrai que ce n'est évidemment pas l'Abraham de la Bible, mais celui d'un petit fermier qui avait loué la terre d'un propriétaire terrien aisé. La conservation de son nom est due au fait que la plupart des tablettes conservées contiennent des contrats relatifs aux affaires de l'époque. Il y a peu de raisons de s'attendre à trouver une référence précise à l'Abraham qui, au début de sa vie, a émigré de sa terre natale. Mais il est très significatif que son nom semble avoir été courant à l'époque et au lieu de sa naissance.

En examinant les arguments de l'affaire, il est important de garder à l'esprit que lorsque si peu de faits sont connus et que l'ignorance générale est si grande, les preuves négatives sont de peu d'importance, tandis que chaque fragment de preuve positive a un grand poids. La charge de la preuve dans de tels cas incombe à ceux qui contestent la preuve positive. Par exemple, dans l'article mentionné ci-dessus, le professeur Barton soutient qu'il n'est pas "tout à fait certain" qu'Arioch (Eri-Agn) était un vrai roi babylonien. Mais il admet que notre ignorance est telle que nous devons admettre sa « possibilité ». Le Dr Barton soutient en outre que "nous n'avons encore aucune preuve d'après les inscriptions qu'Arad-Sin, même s'il s'appelait Eri-Agn, ait jamais eu quoi que ce soit à voir avec Hammurabi". Mais, ajoute-t-il, "bien sûr, il est possible qu'il en ait eu, car leurs règnes ont dû se chevaucher, mais cela reste à prouver."

Tous ces raisonnements (et il y en a beaucoup dans les critiques de l'école dominante) révèlent un manque lamentable dans leur formation logique. Lorsque nous avons un document digne de confiance contenant des déclarations historiques positives qui sont démontrées par des preuves circonstancielles comme étant possibles, c'est tout ce dont nous avons besoin pour les accepter comme vraies. Lorsque, de plus, nous trouvons une grande quantité de preuves circonstancielles montrant positivement que les déclarations sont conformes aux conditions de temps et de lieu, pour autant que nous les connaissons, cela ajoute énormément au poids du témoignage. Nous ne pouvons jamais remplir tout le contexte d'un fait historique. Mais si l'énoncé de celui-ci s'inscrit dans l'arrière-plan dans la mesure où nous pouvons le remplir, nous devrions accepter le fait jusqu'à ce qu'une preuve contraire positive soit produite. Aucune supposition ne peut être plus extravagante que celle que le professeur Barton semble accepter (qui est celle du critique allemand Meyer) qu'un Juif, plus de 1000 ans après l'événement, a obtenu à Babylone la quantité d'informations exactes concernant les conditions en Babylonie au temps d'Abraham, trouvé dans le quatorzième chapitre de la Genèse, et interpolé l'histoire de l'expédition de Chedorlaomer dans l'arrière-plan ainsi fourni. Entretenir une telle supposition discrédite l'érudition critique répandue, plutôt que les Saintes Écritures.

Mais l'espace actuel interdit une énumération plus poussée des détails. Il suffit de dire que bien que de nombreuses autres confirmations positives des déclarations apparemment improbables des historiens sacrés puissent être apportées, il n'y a pas eu de découvertes qui contreviennent nécessairement à leurs déclarations. Les cas déjà énumérés ici se rapportent à des temps et à des lieux si éloignés, et fournissent des explications si inattendues, mais naturelles, à des difficultés que l'on croyait insurmontables, que leur témoignage ne peut être ni ignoré ni rejeté. Que cette histoire soit confirmée dans tant de cas et d'une manière si remarquable par des monuments découverts 3 000 ans après leur érection, cela ne peut être que providentiel. Assurément, Dieu a veillé à ce que la foi défaillante de ces derniers jours ne soit pas laissée à tâtonner dans les ténèbres. Lorsque la foi de beaucoup déclinait et que de nombreux hérauts de la vérité étaient tentés de parler avec un son incertain, les pierres elles-mêmes ont crié d'une voix que seuls les sourds pouvaient ne pas entendre. Tant dans l'écriture que dans la préservation de la Bible, nous voyons l'œuvre pratique de Dieu.

Le témoignage récent de l'archéologie sur les Saintes Écritures

Introduction

"Récent" est un mot dangereusement volumineux à confier à un archéologue. Tout ce qui se passe de ce côté du Jour de la Pentecôte est "récent" dans l'archéologie biblique. Pour cette revue, cependant, tout ce qui est depuis 1904 est accepté comme étant, d'une manière générale, le sens du mot "récent".

Le "témoignage récent d'archéologie" peut être soit le témoignage de découvertes récentes, soit le témoignage récent de découvertes antérieures. Une nouvelle interprétation, si elle s'avère être une véritable interprétation, est une découverte. Car découvrir n'est pas toujours découvrir ; en effet, la valeur réelle d'une découverte n'est pas son émergence, mais sa signification, et la découverte de sa signification réelle est la véritable découverte.

Le témoignage le plus important des Écritures de cette période archéologique de cinq ans admet une certaine classification :

1. Le Cadre Historique de la Réception Patriarcale en Egypte.

L'accueil en Egypte accordé à Abraham et à Jacob et ses fils [Genèse 12:10-20; Genèse 13:1 ; Genèse 47:1-12], et l'élévation de Joseph là-bas [Genèse 41:14-46], exigent péremptoirement soit la reconnaissance d'un élément mythique dans les histoires, soit la croyance en un cadre historique approprié de celui-ci. Des citoyens obscurs, insignifiants, privés ne bénéficient pas d'une telle reconnaissance devant un tribunal étranger et hostile. Alors que certains ont concédé un élément mythique dans les histoires [Orr, "Le problème de l'Ancien Testament," pp. 57-58, citant Schultz, Wellhausen, Kuenen, WR Smith, GB Gray, HP Smith, FH Woods.], l'archéologie a découvert pour voir un cadre historique si approprié que les patriarches ne sont pas considérés comme des citoyens obscurs, insignifiants, privés, ni Zoan un tribunal étranger et hostile.

La présence de la langue sémitique sur le territoire des Hyksos est connue depuis longtemps [Brugsch, "L'Egypte sous les Pharaons", édition Broderick, Chap. VI.] ; depuis encore plus tôt que les temps patriarcaux jusqu'à bien plus tard, les Phéniciens, cousins germains des Hébreux, ont fait les affaires étrangères des Égyptiens [Ibid.], comme les Anglais, les Allemands et les Français font les affaires étrangères des Chinois d'aujourd'hui ; et une certaine familiarité, voire une sympathie, avec la religion sémitique a été fortement suspectée à partir de l'entretien des rois Hyksos avec les patriarches [Genèse 41:

25-39]; mais la découverte en 1906 [Petrie, "Les Hyksos et les Cités Israélites."], par Petrie, du grand camp fortifié de Tel-el-Yehudiyeh a apaisé, pour l'essentiel, la question biblique de la relation entre les patriarches et les Hyksos. L'abondance des scarabées Hyksos et l'absence presque totale de tous les autres marquent le camp comme assurément un camp Hyksos [Ibid, pp. 3 et 10, planche IX] ; le caractère originel des fortifications, avant que les Hyksos n'apprennent le métier de constructeur des Égyptiens, montre qu'ils dépendaient de l'arc pour se défendre [Ibid, pp. 5-9. Planches II, III, IV] ; et, enfin, le nom Hyksos, dans l'Egyptien Haq Shashu [Budge, "Histoire de l'Egypte," Vol. III, pp. 137-138] « Princes bédouins », fait ressortir, nette et nette, l'image harmonieuse dont nous avons entrevu depuis longtemps, des Hyksos comme tribus errantes du désert, du « Haut et du Bas Ruthen ». " [Kyle, Recueil de Travaux, Vol. XXX, "Listes géographiques et ethniques de Ramsès II."] c'est-à-dire la Syrie et la Palestine, le nord et l'ouest de l'Arabie, "les gens de l'arc" [Muller, "Asien und Europa". 2tes Kapitel], comme les appelaient les Égyptiens, leurs ennemis traditionnels depuis l'époque des pyramides. [Ibid.]

Pourquoi, alors, les patriarches n'auraient-ils pas eu une réception royale en Egypte ? Ils étaient eux-mêmes aussi les chefs de tribus errantes des « Haut et Bas Ruthen », dans la langue des Égyptiens, Haq Shashu, « princes bédouins » ; et parmi les princes, un prince est un prince, quelque petite que soit sa principauté. Ainsi Abraham, le prince bédouin, reçut une considération princière à la cour bédouine en Égypte ; Joseph, l'esclave bédouin, est redevenu le prince bédouin lorsque la sagesse de Dieu avec lui et son rang de naissance ont été connus. Et Jacob et ses autres fils étaient les bienvenus, avec tous leurs partisans et leurs richesses, comme une acquisition précieuse pour le parti de la cour, toujours harcelé par les Égyptiens indigènes rétifs et rebelles. Cela ne prouve pas une identité raciale entre les Hyksos et les patriarches, mais une relation tribale très étroite. Et ainsi tout soupçon d'un élément mythique dans le récit de l'accueil réservé aux patriarches en Égypte disparaît lorsque l'archéologie a témoigné du véritable cadre historique.

2. La Revendication Hittite

Un second témoignage récent de l'archéologie nous donne la grande justification hittite. Les Hittites ont été, à un égard, les Troyens de l'histoire biblique ; en effet, les habitants de l'ancienne Troie n'avaient guère plus besoin d'un Schliemann pour faire valoir leur droit à la réalité que les Hittites d'un Winckler.

En 1904, l'un des plus grands archéologues d'Europe m'a dit : "Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu des gens comme les Hittites, et je ne crois pas que 'Kheta' dans les inscriptions égyptiennes ait été signifié pour le nom Hittites.

" Nous permettrons à cet archéologue d'être anonyme maintenant. Mais les ruines de Troie ont revendiqué le droit de son peuple à une place dans l'histoire réelle, et les ruines de Boghatz-Koi ont offert une justification plus frappante de la représentation biblique de les Hittites.

Seule l'annonce préliminaire du grand trésor de Winckler des documents de Boghatz-Koi a encore été faite [Winckler, O. L. Z., 15 décembre 1906]. Le déroulement complet d'une grande histoire nationale longtemps éclipsée est toujours attendu avec impatience. Mais assez a été publié pour racheter complètement ce peuple de son sort à moitié mythique, et lui donner une place ferme dans une histoire sobre plus grande que l'imagination ne l'avait jamais imaginée sous l'impulsion de n'importe quelle allusion contenue dans la Bible.

Il a été mis au jour un empire hittite [Ibid.] en Asie Mineure, avec un pouvoir central et des dépendances vassales tout autour et avec des droits issus de traités sur un pied d'égalité avec les plus grandes nations de l'antiquité, faisant ainsi de la puissance hittite une troisième grande puissance avec la Babylonie. et l'Égypte, comme l'annonçait en effet le grand traité des Hittites avec Ramsès II, inscrit sur l'aile en saillie du mur sud du Temple d'Amon à Karnak [Bouriant, Recueil de Travaux, Vol. XIII, p. 15 et suiv. ; Budge, « Histoire de l'Égypte », Vol. V, p. 48 et suiv. ; Goodwin, "Records of the Past", 1ère série, vol. IV, pp. 25 et suiv.], même si Ramsès s'est efforcé d'obscurcir le fait. Les ruines du village de Boghatz-Koi marquent également l'emplacement de la capitale hittite [Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesselschaft : 1902, p. 5. Muller, Recueil de Travaux, Vol. VIII, 126 sq. Budge, "History of Egypt," V, 30 ff.], et la langue inconnue sur les tablettes cunéiformes récupérées là pour être la langue hittite [Winckler, O. L. Z., 15 décembre 1906. [Sonderabzug, p. 15].], tandis que la méthode d'écriture cunéiforme, comme déjà sur les tablettes d'Amarna [Ibid. [Sonderabzug, p. 22]], donc encore plus clairement ici, est considérée comme ayant été l'écriture diplomatique, et dans une bonne mesure le babylonien comme ayant été la langue diplomatique de l'Orient à cette époque [Conder. "Comprimés de Tel Amarna." Budge, « Histoire de l'Égypte », vol. IV, pp.184-241.]. Et le grand mélange de mots et de formes babyloniens dans ces inscriptions hittites ouvre la voie au véritable déchiffrement de la langue hittite [Winckler, OLZ, 15 décembre 1906. Sonderabzug.], et l'imagination ne peut guère promettre trop à nos espoirs pour le lumière qu'un tel déchiffrement jettera sur l'arrière-plan historique et culturel de la Bible.

Un seul point important reste à éclaircir, la relation entre la langue hittite de ces tablettes cunéiformes et la langue de l'inscription hiéroglyphique hittite [Messersmidt, Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesselchaft ; Corpus, Unscript. Hét.—1902]. Que ceux-ci étaient identiques est probable; que les inscriptions hiéroglyphiques représentent une forme plus ancienne de la langue, une sorte de « hiératique », est possible ; qu'il ait été essentiellement différent du langage de ces tablettes est improbable. Il y a eu la justification hittite ; l'illumination complète de l'histoire hittite n'est pas susceptible d'être longtemps retardée.

3. La Civilisation Palestinienne

D'autres témoignages récents de l'archéologie nous présentent la civilisation palestinienne de la période de la conquête. Les explorations palestiniennes au cours des dernières années ont donné un éventail surprenant de "découvertes" illustrant des choses mentionnées dans la Bible, des découvertes des mêmes choses, des découvertes de choses similaires et des découvertes en harmonie avec les choses [Vincent, "Canaan".] Mention individuelle de toutes n'est ici ni possible ni souhaitable. D'une importance incomparablement plus grande que ces reliques individuellement intéressantes de l'antiquité cananéenne est la réponse apportée par des recherches récentes à deux questions :

1.Premièrement, dans l'ordre, la culture cananéenne telle que révélée par les fouilles s'accorde-t-elle avec l'histoire d'Israël à la conquête telle que relatée dans la Bible ? Quelle part de rupture dans la culture est exigée par le récit biblique, et combien est révélée par les fouilles ? Pour répondre, nous devons trouver un point de vue quelque part entre celui du voyageur dilettante au pays du scientifique microscopique à des milliers de kilomètres. L'excavatrice prudente sur le terrain occupe ce point de vue moyen sain et sûr. Petrie [Petrie, "Lakis."], Bliss [Bliss, "Un monticule de nombreuses villes."], Macalister [Macalister, "Lumières latérales bibliques du monticule de Guézer."], Schumacker [Schumacker, "Fouilles à Megiddo. "] et Sellin [Sellin, Tel-Taannek, "Denkschriften der Kaiserlichen Akademie in Wien."] - ce sont les hommes avec qui se tenir. Et pour la lumière sur la civilisation primitive de la Palestine, le grand travail de Macalister à Gezer se tient facilement en premier.

Valeur Historique de la Poterie

En déterminant cette question de culture, on a accordé trop d'importance à cette estimation du temps et de l'ordre chronologique que l'on tire exclusivement de

l'étude de la poterie. Les restes de poterie ne doivent pas être sous-évalués, ni surévalués. Le temps n'est qu'une chose qui se montre dans la similitude ou la dissemblance dans la poterie. Différents stades de civilisation à différents endroits à la fois, et l'adaptation à une fin, soit à la même époque, soit à des époques très différentes, se manifestent dans la poterie et rendent très incertaine toute déduction chronologique. Et, plus encore, le matériel disponible peut aboutir à la production de pots similaires. La poterie dans deux civilisations très différentes survenant à mille ans ou plus d'intervalle. Cette civilisation des pots, en tant que critère décisif, n'est pas tout à fait adéquate et n'est sûre en tant que critère que lorsqu'elle est soigneusement comparée au témoignage de l'emplacement, des relations intertribales, de la domination gouvernementale et des réalisations littéraires.

Ce sont les choses, en plus des pots, qui aident à déterminer - en fait, qui déterminent le degré de rupture de culture requis par le récit biblique de la Conquête, et ce qui est révélé par les fouilles. Depuis que les Israélites ont occupé les villes et villages et les vignes et les vergers d'oliviers des Cananéens, et leurs "maisons pleines de toutes bonnes choses" [Deutéronome 6:10-11; Josué 24:13 ; Néhémie 9:25], avaient les mêmes matériaux et dans l'ensemble les mêmes buts pour la poterie et adopteraient des méthodes de cuisson adaptées au pays, parlaient la "langue de Canaan" [Isaïe 19:18], et étaient de la même race comme beaucoup d'habitants de Canaan, mariés entre eux, quoique contraires à leur loi [Ézéchiel 16:44-46; Deutéronome 7:3], avec le peuple du pays, et ont été continuellement réprimandés pour leurs manquements à l'idolâtrie et aux pratiques superstitieuses des Cananéens [Juges 2:11-15; Juges 3:7 ; Juges 8:33-35; Juges 18:30-31], et, en somme, ne différaient grandement d'eux que par la religion, il est évident que le seul changement marqué et immédiat à attendre à la Conquête est un changement de religion, et que toute autre rupture dans la culture occasionnée par les ravages de la guerre ne sera qu'une interruption dans la continuité du même genre de culture, preuve de démolition, de spoliation et de reconstruction. Exactement un tel changement de religion et une interruption de la culture lors des fouilles de la période de la Conquête.

Religieuse et Culture

(a) Les déchets de Gezer montrent l'histoire en couches distinctes, et les couches elles-mêmes sont en groupes distincts [Macalister, Q. S., 1903, pp, 8-9,49.]. Au fond se trouvent des couches cananéennes, non sémitiques ; au-dessus de celles-ci, des couches sémitiques, amorites faisant place à juives ;

et plus haut encore, des couches de culture juive de la monarchie et des temps ultérieurs.

(b) La fermeture du grand tunnel vers la source dans les fortifications de Gezer est placée par les couches de l'histoire dans les tas d'ordures à la période de la Conquête [Macalister, Q. S., 1908, p. 17.] Mais quand une grande fortification est tellement ruinée et la puissance qu'elle représente tellement détruite qu'elle perd de vue son approvisionnement en eau, la culture de l'époque a sûrement eu une interruption, bien qu'elle n'ait pas beaucoup changé. Puis ce tunnel, en tant que grande prouesse d'ingénierie, est un remarquable témoignage de l'état avancé de la civilisation au moment de sa construction ; mais plus la civilisation qu'elle représente est remarquable, plus terrible doit avoir été la perturbation de la culture qui l'a fait perdre et oublier [Vincent, in Q. S., 1908, p. 228.].

(c) Encore une fois, il y a un élargissement apparent de la zone peuplée de la ville de Guézer en empiétant sur la zone du Temple à la période de la Conquête [Macalister, Q. S., 1903, p. 49.], montrant à la fois l'entassement dans la ville des Israélites sans la destruction des Cananéens, comme indiqué dans la Bible, et un déclin correspondant dans le respect pour l'enceinte sacrée du Haut Lieu. Alors qu'à une époque correspondant à la première période de la monarchie [Ibid.], il y a une diminution soudaine de la zone peuplée correspondant à la destruction des Cananéens dans la ville par le père de la femme égyptienne de Salomon [1 Rois 9:16].

(d) D'une importance surprenante, l'hypothétique Musri Egypt en Arabie du Nord, à propos de laquelle il a été dit [Winckler, Orientalistische Forschungen, Séries I, pp. 24-41.] les patriarches y sont descendus, les Israélites s'en sont échappés princesse dont Salomon s'est mariée, a été définitivement et définitivement discréditée. Car Gezer était une dot de mariage de cette princesse que Salomon a épousée [1 Rois 9:16], une partie de la domination de son père, et donc une partie de la supposée Musri, si elle a jamais existé, et si oui, à Gezer, alors, nous devrions trouver des preuves de ce peuple et de sa civilisation. Il n'en reste aucune trace. Mais, au contraire, on trouve dès les temps les plus reculés, mais surtout à cette époque, des vestiges égyptiens en grande abondance [Macalister, Q. S., 1903, p. 309.].

(e) En effet, même le raffinement et le luxe égyptiens s n'étaient pas incongrus dans la Palestine de la période de la Conquête. Les grandes citernes creusées dans le roc et construites dans le roc à Taannek [Sellin, "Tel-Taannek", p. 92.], l'ingénierie remarquable du tunnel de Gezer

[Macalister, QS, 1908, janvier-avril], le grand mur de la ville de quarante pieds dans une image égyptienne de la guerre cananéenne [Petrie, "Deshasha", planche IV.], la liste des butins cananéens les plus riches donnée par Thothmes III [Birch, "Records of the Past", 1st Series, Vol. II, pp. 35-52, "Bataille de Megiddo." Aussi Lepsius, « Denkmaler ». Abth. III. B1. 32, 31e, 30e, 30B, "Auswahl", XII, L. 42-45.], les beaux ustensiles et armes en céramique et en bronze récupérés de presque toutes les fouilles palestiniennes [Macalister-Vincent, QS, 1898-08.], et les révélations littéraires des tablettes d'Amarna [Budge, "History of Egypt," Vol. IV, pp. 184-241.], ainsi que le règne de la loi vu par une comparaison du récit scripturaire avec le Code d'Hammourabi, montrent [Genèse 21-38. King, « Code d'Hammourabi ».] La civilisation cananéenne de cette période est pleinement égale à celle de l'Égypte.

(f) Ensuite, les aperçus bibliques des pratiques cananéennes et les produits de la religion cananéenne maintenant découverts concordent exactement. Le mystère du haut lieu du récit biblique, avec ses grottes sacrées, est à nu à Gezer et Taannek. Le sacrifice d'enfants, probablement des premiers-nés, et la fondation et d'autres sacrifices d'enfants, qu'ils soient en bas âge ou partiellement adultes, apparaissent dans toute leur horreur à divers endroits à Gezer et "pratiquement partout sur la colline" à Taannek [Macalister, QS, 1903, ff., et "Bible Side Lights," Chap. III. Aussi Sellin, "Tel-Taannek," pp. 96-97.].

(g) Mais le témoignage le plus remarquable de l'archéologie de cette période est dans les représentations bibliques du monothéisme spirituel d'Israël dans son conflit avec l'horrible polythéisme idolâtre des Cananéens, le renversement final de ce dernier et le triomphe ultime du premier. L'histoire de ce conflit est aussi clairement écrite à Guézer dans le déclin graduel du haut lieu et l'abandon du sacrifice révoltant d'enfants au dépôt de la coupe et de la lampe qu'elle l'est dans le récit inspiré de Josué, des Juges et de Samuel. Et la ligne qui délimite le territoire de la révélation divine dans la religion du paganisme alentour est aussi distincte que cette ligne au large de Terre-Neuve où les eaux froides du Nord battent contre le flux chaud et vivifiant du Gulf Stream. La révélation de la pelle en Palestine fait ressortir chaque jour plus clairement la révélation que Dieu a faite. Il n'y a aucune preuve d'une religion plus pure émergeant de cette culture vile, mais plutôt d'une religion plus pure descendant et la submergeant.

2. Une autre question encore plus importante concernant la civilisation palestinienne est la suivante : quelle était la source et le cours de la

civilisation dominante et en particulier de la culture religieuse reflétée dans le récit biblique du millénaire précédant et du millénaire suivant la naissance d'Abraham ? Était-ce de l'extérieur vers Canaan ou de Canaan vers l'extérieur ? La Palestine, dans sa civilisation et sa culture d'alors, en grande partie ou en totalité, ne faisait-elle que refléter la Babylonie, ou était-elle un luminaire ?

Palestine et Babylonie

La révision des points de vue concernant la civilisation palestinienne imposée par les fouilles récentes met immédiatement un point d'interrogation audacieux sur l'opinion longtemps acceptée par beaucoup de la source et du cours de l'influence religieuse au cours de cette période formatrice de l'histoire patriarcale, et le temps de l'élaboration de la principes de la religion d'Israël dans les pratiques de la vie d'Israël. Si la civilisation palestinienne durant cette période était égale à celle de l'Egypte, et donc certainement pas inférieure à celle de la Babylonie, alors l'opinion que le flux d'influence religieuse était alors de la Babylonie vers la Palestine doit tenir lieu de sa défense. Ici se pose le nouveau problème de l'archéologie biblique.

Et l'un des érudits cunéiformes les plus experts de l'époque, Albert T. Clay [Clay, "Amurru, The Home of the Northern Semites."], a essayé ce problème et en annonce une solution révolutionnaire par une nouvelle interprétation de bien- matériel connu ainsi que l'interprétation du matériel nouvellement acquis. La solution n'est rien de moins, en effet, qu'au lieu que la source de l'influence religieuse soit la Babylonie, et son cours initial de la Babylonie à la Palestine, c'est exactement l'inverse qui est vrai : « Que la religion sémitique babylonienne est une importation de la Syrie et de la Palestine [Amurru], que la création, le déluge, les patriarches antédiluviens, etc., du Babylonien sont venus d'Amurru, au lieu que les histoires hébraïques soient venues de Babylone, comme le soutiennent presque tous les érudits sémitiques."

C'est surprenant et d'une grande portée dans ses conséquences. Le travail de Clay doit être mis à l'épreuve ; et il en sera ainsi, avant qu'il puisse être finalement accepté. Elle a cependant cet avantage initial qu'elle est en accord avec l'apparente conscience de soi des rédacteurs de l'Ecriture et, comme nous l'avons vu, exactement dans le sens où les découvertes récentes en Palestine.

4. Palestine et Egypte

Encore une fois, l'archéologie a récemment fourni l'éclairage de certaines questions spéciales de la critique de l'Ancien et du Nouveau Testament.

1. "Lumière de Babylone" par LW King [King, "Chronologie des trois premières dynasties babyloniennes."] du British Museum sur la chronologie des trois premières dynasties aide à déterminer la date d'Hammourabi, et donc de l'appel d'Abraham et de l'Exode, et, en effet, a introduit un élément correctif dans la chronologie de toute l'histoire ultérieure jusqu'à l'époque de David et exerce une influence considérable sur de nombreuses questions critiques dans lesquelles l'élément chronologique est vital.

Sacrifice en Egypte

2. L'absence totale dans les offrandes de l'ancienne religion égyptienne de l'une des grandes idées du Pentateuque de sacrifice, de substitution, d'expiation, de dédicace, de communion, et, en fait, de presque toutes les idées essentielles de sacrifice réel, comme clairement établi par des études récentes très exhaustives. examen des scènes d'offrandes [Kyle, Recueil de Travaux. « Sacrifices égyptiens ». Vol. XXVII, « Autres observations », vol. XXXI. Bibliotheca Sacra, avr., 1905, pp. 323-336.], introduit l'élément de révélation dans le système mosaïque en délimitant le champ de la spéculation rationaliste du côté égyptien. L'Egypte n'a rien donné à ce système, car elle n'avait rien à donner.

La Vie Future du Pentateuque

3. Ensuite, le caractère grossièrement matérialiste de la conception égyptienne de l'autre monde et de la vie future, et le fait, chaque jour plus clair, que la soi-disant et tant parlée résurrection dans la croyance des Égyptiens n'était pas du tout une résurrection, mais une réanimation à la même vie d'autrefois avec « des bœufs, des oies, du pain, du vin, de la bière et de toutes bonnes choses », fournit une solution très complète au problème de l'obscurité de l'idée du résurrection dans les documents du Pentateuque. Car, qu'elles soient venues de Moïse lorsqu'il venait d'Egypte ou qu'elles soient attribuées par quelque auteur postérieur à Moïse, lorsqu'il venait d'émerger d'Egypte ; le problème est le même : pourquoi l'idée de la résurrection est-elle si obscure dans le Pentateuque ? Maintenant avoir mis en avant dans la révélation l'idée de la résurrection à ce moment-là, avant la croissance des idées spirituelles de Dieu et du culte ici, de l'autre monde et de la vie future là-bas, et devant les gens sous l'influence de ces nouvelles idées

avaient dépassé leur formation égyptienne, auraient transporté dans la pensée religieuse d'Israël tout le matérialisme bas et dégradant de la croyance égyptienne sur ce sujet. Le système mosaïque n'utilisait pas la croyance égyptienne concernant la vie future parce qu'elle n'était pas utilisable par elle, et il s'éloignait complètement de la présentation ouverte du sujet, parce que c'était la seule façon d'éloigner les gens de la conception égyptienne du sujet.

L'erreur de Wellhausen

4. La découverte des papyrus araméens à Syène [Margoliouth, "Expository Times", décembre 1907. Josèphe, "Antiquités", 11:7 ; Deadorus Siculus : Sec. 3 ; 17-35. Néhémie 13:28 ; 12:22 ; (2 Esdras 5:14)] a rendu possible un nouveau chapitre dans la critique de l'Ancien Testament, a porté à un haut niveau les espoirs de témoignages contemporains sur l'histoire de l'Ancien Testament qui jusque-là osaient à peine lever la tête, et a apporté des preuves positives sur un certain nombre de points importants. Des identifications tolérables, quoique imparfaites, sont faites pour Bagoas, gouverneur des Juifs ; de Josèphe et Diodore ; Sanballat, de Néhémie et Josèphe ; et Jochanan, de Néhémie et Josèphe. Mais plus importante que toutes ces identifications est l'information que les Juifs avaient, à cette époque, construit un temple et offert des sacrifices loin de Jérusalem. Wellhausen [Wellhausen, Ency. Britannique, vol. 18, p. 509.] pose la première pierre de la fondation de sa critique du Pentateuque en ces termes: "Les exilés de retour étaient profondément imprégnés des idées de la réforme de Josias et n'avaient aucune pensée d'adorer sauf à Jérusalem. Cela ne leur a coûté aucun sacrifice de leurs sentiments de laisser les Hauts Lieux en ruine non reconstruits. A partir de cette date, tous les Juifs comprirent, comme une évidence, que le Dieu unique n'avait qu'un seul sanctuaire." Tellement Wellhausen. Mais voici cette pétition des Juifs à Syène en l'an 407 av. après le retour de Néhémie déclarant qu'ils y avaient construit un temple et établi un système de culte et de sacrifices, et attestant aussi qu'ils s'attendaient à l'approbation des Juifs de Jérusalem pour reconstruire ce temple et rétablir ce culte sacrificiel, et, ce qui est de plus, reçut du gouverneur des Juifs la permission de le faire, chose qui, si les Juifs de Jérusalem s'y étaient opposés, était tout à fait incompatible avec la politique juive de l'Empire perse à l'époque de Néhémie.

Grec du Nouveau Testament

5. Puis la ré-datation des écrits hermétiques [Petrie, "La religion personnelle en Egypte avant le christianisme."] par laquelle ils sont rejetés de l'ère chrétienne à 500-300 av. ouvre une toute nouvelle source de matériel critique

pour retracer la montée et le progrès des termes théologiques dans le grec alexandrin du Nouveau Testament. Dans une lettre récente de Petrie, qui a écrit un petit livre sur le sujet, il résume toute l'affaire, telle qu'il la voit, en ces termes : « Ma position est simplement que les phrases et les idées religieuses courantes de l'époque de la Colombie-Britannique doivent être saisis afin de comprendre les usages du langage religieux dans lequel le Nouveau Testament est écrit. Et nous ne pouvons jamais connaître le véritable motif des écrits du Nouveau Testament jusqu'à ce que nous sachions à quel point la pensée est nouvelle et à quel point la théologie actuelle en termes de laquelle le Eu-angelos est exprimé." Que toutes les nouvelles dates pour les écrits soient autorisées ou non, et que le point de vue de Petrie soit justifié, une discussion des dates et un examen critique des écrits hermétiques du point de vue de leurs dates corrigées seules peuvent déterminer ; mais il est certain que les produits de l'examen ne peuvent qu'avoir une grande portée dans leur influence et dans l'illumination des enseignements du Christ et des Apôtres.

5. Identifications

Enfin et plus généralement, des témoignages récents de l'archéologie à l'Écriture, nous devons considérer l'identification des lieux, des peuples et des événements du récit biblique.

Pendant de nombreuses années, les archéologues ont regardé, impuissants, les trous d'épingle dans le fronton du Parthénon, spéculant en vain sur ce qui aurait pu être l'annonce importante en bronze une fois attachée à ces trous d'épingle. Enfin, un jeune étudiant américain ingénieux a soigneusement copié les trous d'épingle; et d'une étude de la collocation devina enfin tout le décret impérial romain une fois attaché là. Ainsi, l'identification isolée de peuples, de lieux et d'événements dans la Bible n'a peut-être pas tant de sens ; aussi surprenant que soit leur caractère, ils ne sont peut-être, après tout, que des trous d'épingle dans la mosaïque de l'histoire biblique, mais la Co localisation de ces identifications, alors qu'un grand nombre d'entre elles ont été trouvées, indique enfin tout le schéma de la mosaïque.

Or, les progrès des identifications importantes ont été ces derniers temps très rapides. Il suffira de mentionner ceux que nous avons déjà étudiés pour leur importance intrinsèque ainsi que la longue liste d'autres au cours des dernières années. En 1874, Clermont-Ganneau découvre une des bornes de Gezer [Clermont-Ganneau in "Bible Side Lights", p. 22.], à cet endroit maintenant depuis six ans M. R. A. Stewart Macalister a découvert les trésors

de l'histoire de cette ville lévitique [Macalister, "Bible Side Lights". Aussi Q. S., 1902-09.] ; en 1906, Winckler découvre les Hittites dans leur capitale ; en 1904-1905, Schumacker explore Megiddo ; en 1900-1902, Sellin, Taannek ; Jericho a maintenant été localisé avec précision par Sellin et les fondations de ses murs mises à nu ; les Edomites, longtemps niés à l'époque patriarcale, ont reçu une place historique à l'époque de Meremptah par le papyrus Anastasia [Muller, "Asien und Europa."] ; Moab, depuis quelque temps en litige, j'ai identifié au-delà de toute controverse à Louxor en 1908, dans une inscription de Ramsès II, avant l'époque de l'Exode [Kyle, Recueil de Travaux, Vol. XXX. "Listes ethniques et géographiques de Ramsès II."]; tandis que Hilprecht à Nippur [Hilprecht, "Explorations en Babylonie."], Glaser en Arabie [Weber, Forschungsreisen—Edouard Glaser; aussi "Studien zur Sudarabischen Altertumskunde," Weber.], Petrie à Maghereh et le long de la route de l'Exode [Petrie, "Recherches dans le Sinaï."], et Reisner à Samarie ont ajouté une multitude d'identifications géographiques, ethnographiques et historiques.

L'achèvement de toute la liste des identifications approche à grands pas, et la collocation de ces identifications nous a redonné, à partir de témoignages archéologiques entièrement indépendants, toute l'esquisse du récit biblique et de ses environs, à la fois le matériau nécessaire à l'imagination historique. et le fondement le plus sûr de l'apologétique. Imaginez un instant que les peuples, les lieux et les événements des pérégrinations d'Ulysse soient identifiés : tout l'étrange itinéraire suivi ; les terres remarquables visitées et décrites, les créatures curieuses, mi- humaines et mi- monstrueuses, et même des traces indubitables d'événements étranges, trouvées, tout comme le poète l'imaginait, quelle transformation dans notre vision de la grande épopée d'Homère doit avoir lieu ! Désormais, cette romance appartiendrait à l'histoire. Inversons le processus et imaginons que les peuples, les lieux et les événements de l'histoire biblique étaient aussi peu connus de sources indépendantes que les pérégrinations d'Ulysse ; le tempérament intellectuel de cette époque placerait sans hésiter le récit biblique dans la même catégorie mythique dans laquelle ont toujours été les romans d'Homère. S'il était possible d'effacer la géographie biblique, l'ethnologie biblique et l'histoire biblique du domaine de la connaissance exacte, nous fermerions les yeux de la foi, désormais notre religion serait aveugle, aveugle.

Ainsi apparaît la valeur du progrès rapide des identifications. Ce sont les identifications qui différencient l'histoire du mythe, la géographie du « pays de nulle part », le récit des événements des contes du « n'a jamais existé »,

l'Écriture du folklore et l'Évangile du Sauveur du monde des illusions du monde. espérer. Toute identification limite d'autant le champ de la critique historique. Lorsque le progrès de l'identification sera achevé, le travail de la critique historique sera terminé.

Conclusion

Le statut actuel du témoignage de l'archéologie à l'Ecriture, tel que le font apparaître ces dernières découvertes, peut être rappelé en quelques mots.

Pas d'évolution

1. L'histoire de la civilisation telle qu'elle est partout éclairée se trouve n'être que partiellement celle de la théorie évolutionniste de l'histoire israélite primitive, mais très exactement celle du récit biblique ; c'est-à-dire que cette histoire, comme toute histoire sacrée ou profane, montre parfois, même pendant un siècle ou deux, des progrès constants, mais des progrès réguliers et ordonnés de l'état le plus primitif de la société vers le plus haut degré de civilisation, qui la théorie de l'évolution exige impérativement, si elle remplit sa mission prévue, échoue complètement. Le meilleur travail ancien à Taannek est le plus ancien. Des habitants des cavernes aux bâtisseurs de la ville de Gezer, il n'y a pas de longue et douce évolution ; la première civilisation amorite saute à grands pas vers les grands exploits d'ingénierie sur les défenses et les ouvrages hydrauliques. Partout où il h comme il a été possible d'établir une comparaison entre la Palestine et l'Égypte, la civilisation cananéenne dans l'artisanat, l'art, l'ingénierie, l'architecture et l'éducation s'est avérée ne souffrir que de ce que le climat, les matériaux et l'emplacement imposent ; en génie et en exécution pratique, il est égal à celui de l'Égypte, et seulement éclipsé, avant l'époque gréco-romaine, par la brève gloire de l'époque salomonienne.

Harmonie avec l'Ecriture

2. Lorsque nous en venons à examiner de plus près les détails des témoignages archéologiques, le cadre historique ainsi offert aux événements du récit biblique apparaît comme étant exactement en harmonie avec le récit. Ceci est très significatif du résultat final de la recherche dans l'histoire biblique ancienne. Parce que les vues de l'Écriture doivent finalement s'accorder avec les résultats de l'archéologie ; c'est-à-dire avec l'histoire contemporaine, et le témoignage archéologique de ces cinq dernières années indique bien la tendance actuelle vers la conclusion finale. Le récit biblique clairement interprété à sa valeur nominale est partout soutenu, tandis que,

parmi les grandes théories critiques proposant de prendre les Écritures enregistrant les événements de cette époque autrement que pour leur valeur nominale, comme l'analphabétisme des premiers peuples sémitiques occidentaux, la barbarie nomade grossière de la Palestine et du Désert à l'époque patriarcale, les patriarches non pas des individus mais des personnifications, le Désert « Égypte », l'invasion progressive de la Palestine, l'origine naturaliste de la religion d'Israël, l'inconséquence de Moïse en tant que législateur, la paternité tardive de le Pentateuque, et une douzaine d'autres, pas un seul n'est définitivement étayé par les résultats des recherches archéologiques. En effet, la reconstruction de la critique ne trouve guère la peine, pour l'essentiel, de se tourner vers l'archéologie pour s'appuyer.

Le témoignage récent de l'archéologie sur les Écritures, comme tous les témoignages antérieurs, est définitivement et uniformément favorable aux Écritures telles qu'elles sont, et non aux Écritures telles que reconstruites par la critique.

Science et Foi Chrétienne

Dans de nombreux milieux, la croyance circule avec ardeur que l’avancée de la « science », c’est-à-dire principalement les sciences physiques – astronomie, géologie, biologie, etc. – s’est avérée dommageable, sinon destructrice, pour les affirmations de la Bible et la vérité du Christianisme. La Science et le Christianisme sont opposés l’un à l’autre. Leurs intérêts sont considérés comme antagonistes. Des livres sont écrits, comme « Conflict Between Religion and Science » de Draper, « Warfare of Science with Theology in Christendom » de White ; et, « Finality of the Christian Religion » de Foster, pour montrer que cette guerre entre la science et la religion n’a jamais eu lieu, et ne peut jamais, dans la nature des choses, cesser jusqu’à ce que la théologie soit détruite, et que la science ait la seule influence dans l’esprit des hommes.

Ce n’était pas l’attitude des chercheurs plus âgés de la science. La plupart d’entre eux étaient de fervents chrétiens. Naville, dans son livre, « Modern Physics », a montré que les grands savants de la science dans le passé étaient presque toujours des hommes pieux. C’était le cas de Galilée, Kepler, Bacon et Newton ; c’était vrai pour des hommes comme Faraday, Brewster, Kelvin et une foule d’autres plus récemment. Le regretté professeur Tait, d’Édimbourg, écrivant dans « The International Review », a déclaré: « L’incompatibilité supposée de la religion et de la science a été si souvent et avec confiance affirmée ces derniers temps qu’elle est venue ... à prendre pour acquis par les rédacteurs d’articles de premier plan, etc., et c’est, bien sûr, perpétuellement poussé devant leurs lecteurs trop confiants. Mais tout cela est une erreur, et une erreur si grave qu’aucun homme vraiment scientifique... court, en Grande-

Bretagne, du moins, le plus petit risque de le faire. ... Avec quelques-uns, et ces exceptions très singulières, les hommes vraiment scientifiques et les vrais théologiens d'aujourd'hui ne se sont pas retrouvés sous la nécessité de se quereller. Le regretté professeur G. J. Romanes a, dans ses « Pensées sur la religion », laissé le témoignage qu'une chose qui l'a largement influencé dans son retour à la foi était le fait que dans sa propre université de Cambridge, presque tous les hommes des réalisations scientifiques les plus éminentes étaient des chrétiens déclarés. « Ce qui est curieux, dit-il, c'est que tous les noms les plus illustres étaient rangés du côté de l'orthodoxie. Sir W. Manson, Sir George Stokes, les professeurs Tait, Adams, Clerk Maxwell et Bayley – sans parler d'un certain nombre de lumières moins importantes, telles que Routte, Todhunter, Ferrers, etc. – étaient tous des chrétiens déclarés » (page 137). On peut considérer que les choses sont maintenant changées. Dans une certaine mesure, c'est peut-être vrai, mais quiconque connaît les opinions de nos principaux scientifiques est conscient que d'accuser la majorité d'être des hommes de sentiment non chrétien ou incroyant, c'est proférer une diffamation grossière.

Si l'on entend par conflit de la science et de la religion que de graves erreurs ont souvent été commises et que des malentendus malheureux sont apparus, d'un côté et de l'autre, au cours des progrès de la science, que de nouvelles théories et découvertes, comme en astronomie et en géologie, ont été regardées avec méfiance par ceux qui pensaient que la vérité de la Bible en était affectée, que, dans certains cas, l'Église dominante a cherché à étouffer l'avancée de la vérité par la persécution – cela ne doit pas être nié. C'est une illustration malheureuse de la façon dont les meilleurs des hommes peuvent parfois se tromper dans des domaines qu'ils comprennent imparfaitement, ou où leurs préjugés et leurs idées traditionnelles sont affectés. Mais cela ne prouve rien contre la valeur des découvertes elles-mêmes, ou la compréhension plus profonde des voies de Dieu des hommes qui les ont faites, ou de la contradiction réelle entre la nouvelle vérité et l'enseignement essentiel des Écritures. Au contraire, en tant que minorité généralement perçue dès le début, la prétendue discorde avec les vérités de la Bible était irréelle, cédant très tôt la place à une meilleure compréhension des deux côtés, et ouvrant finalement de nouvelles perspectives dans la contemplation de la puissance, de la sagesse et de la majesté du Créateur. Il ne faut jamais oublier, aussi, que l'erreur était rarement d'un seul côté; que la science, elle aussi, a dans de nombreux cas mis en avant ses théories hâtives et injustifiables et a souvent dû rétracter même ses spéculations les plus vraies dans des limites qui les ont mises en harmonie plus parfaite avec la vérité révélée. Si la théologie a résisté aux nouveautés de la science, elle a souvent eu de bonnes raisons de le faire.

Il est bon en tout cas que ce prétendu conflit du christianisme avec la science soit soigneusement sondé, et qu'il soit vu où se trouve exactement la vérité à son égard.

1. Science et Droit — Miracle

C'est peut-être plus dans sa vision générale du monde que dans ses résultats spécifiques que la science est censée être en conflit avec la Bible et le christianisme. La Bible est un récit de révélation. Le Christianisme est un système surnaturel. Le miracle, dans le sens d'une entrée directe de Dieu en paroles et en actes dans l'histoire humaine à des fins gracieuses, en est l'essence. D'autre part, les progrès de la science ont beaucoup contribué à approfondir l'impression du règne universel de la loi naturelle. L'effet a été d'amener des multitudes dont la foi n'est pas fondée sur l'expérience spirituelle directe à regarder avec méfiance toute l'idée du surnaturel. Dieu, suppose-t-on, a Son propre mode de travail, et c'est au moyen d'agences secondaires fonctionnant de manière absolument uniforme; les miracles ne peuvent donc pas être admis. Et, puisque les miracles se trouvent dans les Écritures, puisque tout le Livre repose sur l'idée d'une économie surnaturelle de la grâce, l'ensemble doit être rejeté comme étant en conflit avec l'esprit moderne. Le professeur G.B. Foster va jusqu'à déclarer qu'un homme peut difficilement être intellectuellement honnête qui, de nos jours, professe croire aux miracles de la Bible.

C'est exagérer de parler de cette répugnance au miracle, et de son rejet dans la Bible, comme si c'était vraiment nouveau. Il est aussi vieux que le rationalisme lui-même. Vous le trouvez à Spinoza, à Reimarus, à Strauss, dans d'innombrables autres. DeWette et Vatke, parmi les critiques antérieurs de l'Ancien Testament, l'ont manifesté aussi fortement que leurs disciples le font maintenant, et en ont fait un pivot de leur critique. Il a gouverné les attaques contre le christianisme faites à l'époque des déistes. David Hume a écrit un essai contre les miracles qui, selon lui, avait réglé la question pour toujours. Mais, sérieusement considéré, cette attaque contre l'idée de miracle, dérivée de notre expérience de l'uniformité des lois de la nature, peut-elle être défendue ? Cela n'implique-t-il pas en soi une énorme supposition et ne va-t-il pas à l'encontre de l'expérience et du bon sens? La question mérite d'être posée.

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un miracle ? Diverses définitions pourraient être données, mais il suffira d'en parler ici comme de tout effet dans la nature, ou déviation de son cours normal, en raison de l'interposition d'une cause surnaturelle. Il n'est pas nécessaire, il faut l'observer, de l'idée biblique du miracle, que les agences naturelles ne soient pas employées aussi loin qu'elles iront. Si l'assèchement de la Mer Rouge pour laisser passer les Israélites était dû en partie à un grand vent qui soufflait, c'était néanmoins l'ordre de Dieu, et n'enlevait rien au caractère surnaturel de l'événement dans son ensemble.

C’était toujours sur le commandement de Dieu que les eaux étaient séparées et qu’un chemin était fait à ce moment et à cet endroit particuliers pour que les gens puissent passer. Ce sont ce que les théologiens appellent des miracles « providentiels », dans lesquels, pour autant que l’on puisse voir, des agences naturelles, sous la direction divine, suffisent à produire le résultat. Il existe cependant une autre classe plus visible, la guérison instantanée du lépreux, par exemple, ou la résurrection des morts, dans laquelle les agences naturelles sont évidemment complètement transcendées. C’est de cette classe que se poursuit la discussion principale. Ce sont des miracles au sens strict d’une transcendance complète des lois de la nature.

Qu’entend-on par l’uniformité de la nature ? Il y a, bien sûr, des lois de la nature – personne ne le conteste. C’est une erreur de supposer que la Bible, bien qu’elle n’ait pas été écrite au XXe siècle, ne sait rien d’un ordre et d’un système réguliers de la nature. Le monde est le monde de Dieu ; elle est établie par son décret ; Il a donné à chaque créature sa nature, ses limites et ses fins; tout continue selon ses ordonnances (Psaume 119:91). Seulement, la loi dans la Bible n’est jamais considérée comme ayant une existence indépendante. Il est toujours considéré comme une expression de la puissance ou de la sagesse de Dieu. Et cela donne le bon point de vue pour considérer le rapport de la loi au miracle. Qu’entendons-nous, pour commencer, par « loi » de la nature ? Ce n’est, comme la science le concédera, que notre observation enregistrée de l’ordre dans lequel nous trouvons des causes et des événements liés entre eux dans notre expérience. Qu’ils soient si liés que personne ne se pose de questions. S’ils ne l’étaient pas, nous n’aurions pas de monde dans lequel nous pourrions vivre du tout. Mais alors, ensuite, qu’entendons-nous par « uniformité » à cet égard ? Nous ne voulons pas dire plus que cela – que, étant donné des causes similaires, opérant dans des conditions similaires, des effets similaires suivront. Tout à fait vrai ; personne ne le nie non plus.

Mais alors, comme J. S. Mill, dans sa « Logique », l’a souligné il y a longtemps, un miracle au sens strict n’est pas un déni de l’une ou l’autre de ces vérités. Un miracle n’est pas l’affirmation que, les mêmes causes opérant, un résultat différent est produit. C’est, au contraire, l’affirmation qu’une nouvelle cause est intervenue, et c’est une cause que les théistes ne peuvent nier être une « vera causa » [vraie cause-Ed.] — la volonté et la puissance de Dieu. Tout comme, lorsque je lève le bras, ou jette une pierre haut dans les airs, je n’abolis pas la loi de la gravitation mais contrecarre ou annule son action purement naturelle par l’introduction d’une nouvelle force spirituelle ; ainsi, mais d’une manière infiniment supérieure, est un miracle dû à l’interposition de la Cause Première de tous, Dieu Lui-même. Ce que l’homme scientifique doit prouver pour établir son objection au miracle, ce n’est pas simplement que les causes naturelles fonctionnent uniformément, mais qu’il n’existe rien d’autre que des causes

naturelles; que les causes naturelles épuisent toute la causalité dans l'univers. Et ça, nous le tenons, il ne peut jamais le faire.

Il est évident d'après ce qui a été dit maintenant que la vraie question en jeu dans le miracle n'est pas la loi naturelle, mais le théisme. Il faut reconnaître immédiatement que le miracle ne peut être discuté de manière rentable que sur la base d'une vision théiste de l'univers. Il n'est pas contesté qu'il existe des vues de l'univers qui excluent le miracle. L'athée ne peut pas admettre le miracle, car il n'a pas de Dieu pour faire des miracles. Le Panthéiste ne peut pas admettre le miracle, car pour lui Dieu et la nature ne font qu'un. Le déiste ne peut pas admettre le miracle, car il a séparé Dieu et l'univers si loin qu'il ne pourra plus jamais les réunir. La question n'est pas : le miracle est-il possible sur une vision athée, matérialiste, panthéiste, du monde, mais, est-ce possible sur une vision théiste – sur la vision de Dieu comme à la fois immanent dans Son monde, et de manière infinie le transcendant ? Je ne dis rien de « l'honnêteté » intellectuelle, mais je m'émerveille, comme je l'ai souvent dit, de l'assurance de quiconque prétend dire que, pour les fins les plus élevées et les plus saintes dans ses relations personnelles avec ses créatures, Dieu ne peut travailler que dans les limites que la nature impose ; qu'Il ne peut pas agir sans et au-dessus de l'ordre de la nature si cela Lui plaît de le faire. Les miracles se tiennent ou tombent par leur évidence, mais la tentative de les exclure par tout dicton a priori [loi formée ou conçue à l'avance] quant à l'uniformité de la loi naturelle doit inévitablement échouer. Il en va de même pour le déni de la providence ou des réponses à la prière sur la base de l'uniformité de la loi naturelle. Ici, aucune violation de l'ordre de la nature n'est affirmée, mais seulement une gouvernance ou une direction de la nature dont l'utilisation par l'homme des lois naturelles, sans les enfreindre, à des fins spécifiques, offre des exemples quotidiens.

2. Écritures (Saintes) et les Sciences Spéciales

En s'approchant plus près du prétendu conflit de la Bible ou du Christianisme avec les sciences spéciales, une première question d'importance est: Quelle est la relation générale de la Bible à la Science? Comment prétend-elle se rapporter aux progrès de la connaissance naturelle ? Ici, il est à craindre, des erreurs sont souvent commises des deux côtés – du côté de la science en affirmant la contradiction de la Bible avec des résultats scientifiques là où il n'y en a pas vraiment ; du côté des croyants en exigeant que la Bible soit prise comme un manuel des dernières découvertes scientifiques, et en essayant par des méthodes forcées de les lire. La vérité sur ce point est vraiment à la surface. La Bible ne prétend clairement pas anticiper les découvertes scientifiques des XIXe et XXe siècles. Sa conception est très différente ; à savoir, révéler Dieu et Sa volonté et Ses desseins de grâce aux hommes, et, comme cela est impliqué, Sa relation générale avec le monde créateur, sa dépendance dans toutes ses parties envers

Lui, et Son gouvernement ordonné de celui-ci dans la Providence pour Ses fins sages et bonnes. Les choses naturelles sont prises telles qu'elles sont données, et parlées dans un langage simple et populaire, comme nous en parlons nous-mêmes tous les jours. Le monde qu'il décrit est le monde que les hommes connaissent et vivent, et il est décrit tel qu'il apparaît, et non comme, dans ses recherches sous condition, la science nous révèle sa constitution intérieure. Les sages exposants des Écritures, plus âgés et plus jeunes, l'ont toujours reconnu et n'ont pas tenté de forcer davantage son langage. Pour ne prendre qu'un exemple, l Réformateur Jean Calvin, qui a écrit avant que le système copernicien de l'astronomie n'ait obtenu l'acceptation commune, dans son commentaire sur le premier chapitre de la Genèse, a écrit ces sages paroles: « Celui qui apprendrait l'astronomie et d'autres arts », a-t-il dit, « laissez-le aller ailleurs. Moïse a écrit dans un style populaire des choses que, sans instruction, toutes les personnes ordinaires enduites de bon sens sont capables de comprendre. Il ne nous appelle pas au ciel, il ne propose que des choses qui s'ouvrent devant nos yeux. À cette heure, avec toute la lumière de la science moderne autour de nous, nous parlons du soleil, de la lune et des étoiles « se lèvent » et « se couchent », et personne ne comprend ou n'affirme la contradiction avec la science. Il y a sans doute un autre côté à cela, car il est tout aussi vrai qu'en dépeignant les choses naturelles, la Bible, à travers l'Esprit de révélation qui l'anime, saisit les choses dans une lumière si juste – toujours en référence à ses propres buts – que l'esprit est empêché d'être égaré des grandes vérités destinées à être véhiculées.

Cela servira à illustrer ces positions quant à la relation de la Bible à la science si nous les examinons brièvement dans leur application aux deux sciences de l'astronomie et de la géologie, à l'égard desquelles on a souvent allégué un conflit.

1. Le passage du système ptolémaïque au système copernicien de l'astronomie – de la vue qui considérait la terre comme le centre de l'univers à la vision moderne et sans aucun doute vraie de la terre comme se déplaçant autour du soleil, lui-même, avec ses planètes, mais l'un des innombrables orbes dans les cieux étoilés – a nécessairement créé de grandes recherches de cœur parmi ceux qui pensaient que le langage de la Bible les engageait à l'ancien système. Pendant un certain temps, il y eut une forte opposition de la part de nombreux théologiens, ainsi que des étudiants en sciences, aux nouvelles découvertes du télescope. Galilée fut emprisonné par l'église. Mais la vérité a prévalu, et il a vite été perçu que la Bible, en utilisant le langage des apparences, n'était pas plus engagée dans le mouvement littéral du soleil autour de la terre que ne le sont nos almanachs modernes, qui emploient les mêmes formes de discours. Il faudrait voyager loin de nos jours pour trouver un chrétien qui sent sa foi dans le moins affecté par la découverte de la vraie doctrine du système solaire. Il se réjouit de mieux comprendre la nature et lit sa Bible sans le moindre sentiment

de contradiction. Pourtant, Strauss était convaincu que le système copernicien avait porté un coup fatal au christianisme ; comme Voltaire avant lui avait affirmé que le christianisme serait renversé par la découverte de la loi de la gravitation et ne survivrait pas à un siècle. Newton, le découvreur chrétien humble de la loi de la gravitation, n'avait pas une telle peur, et le temps a montré que c'était lui, et non Voltaire, qui avait raison. Ce sont des spécimens des « conflits » du christianisme avec la science.

La soi-disant « objection astronomique » au christianisme prend plus particulièrement la forme d'un élargissement de l'illimitable de l'univers révélé par la science en contraste avec l'intérêt particulier de Dieu pour l'homme affiché dans l'Évangile chrétien. « Qu'est-ce que l'homme pour que tu sois attentif à lui ? » (Psaume 8:4). Est-il crédible que cette petite tache dans une infinité de mondes soit distinguée comme le théâtre d'une exposition aussi formidable de l'amour et de la grâce de Dieu que celle qui est sous-entendue dans l'Incarnation du Fils de Dieu, le Sacrifice de la Croix, la Rédemption de l'Homme ? Le jour est presque révolu où même cette objection est ressentie comme ayant beaucoup de poids. Mis à part le fait étrange que jusqu'à cette heure aucune preuve ne semble exister d'autres mondes habités par des intelligences rationnelles comme l'homme – pas de planètes, pas de systèmes connus (sur ce point, « L'homme et l'univers » de A. R. Wallace peuvent être consultés) – des gens réfléchis en sont venus à réaliser que la grandeur quantitative n'est pas une mesure de l'amour et de l'attention de Dieu ; que la valeur d'une âme ne doit pas être estimée en termes d'étoiles et de planètes; que le péché n'est pas un fait moins terrible même s'il a été prouvé que c'est le seul endroit de l'univers dans lequel il a émergé. C'est de l'essence de l'infini de Dieu qu'Il se soucie aussi bien des petits que des grands ; pas un brin d'herbe ne pouvait onduler, ou l'insecte d'un jour vivre sa brève vie sur l'aile, si Dieu n'était pas réellement présent, et minutieusement prudent de lui. La position de l'homme dans l'univers reste, par consentement, ou plutôt par preuve, de la science, une position tout à fait particulière. Lien entre le matériel et le spirituel, il est celui qui semble apte, comme l'Affirme l'Écriture, à être le lien de l'unité dans la création (Hébreux 2:6-9). C'est l'espérance qui nous est donnée en Christ (Éphésiens 1:10). Il faut aussi penser que, bien que l'étendue de l'univers physique soit une pensée moderne, il n'y a jamais eu un moment dans l'Église Chrétienne où Dieu – Lui-même infini – n'a pas été conçu comme adoré et servi par d'innombrables armées d'esprits de ministère. L'homme n'a jamais été considéré comme la seule intelligence de la création. Le mystère de l'amour divin pour notre monde était en réalité aussi grand avant qu'après la découverte des étendues stellaires. Le sens du « conflit », donc, mais pas le sens de l'émerveillement, éveillé par les « richesses excessives » de la grâce de Dieu à l'homme en Jésus-Christ, disparaît avec la prise de conscience croissante des profondeurs et des hauteurs de l'amour de Dieu « qui dépassent la connaissance

» (Éphésiens 3:19). La splendide démonstration par l'astronomie de la majesté de la sagesse et de la puissance de Dieu n'est diminuée par aucun sentiment de discorde avec l'Évangile.

2. Comme il en est de même pour l'astronomie, il en a été de même avec les révélations de la géologie de l'âge et de la formation progressive de la terre. Ici aussi, le doute et la suspicion ont été – assez naturellement dans les circonstances – d'abord réveillés. Le doux Cowper écrit dans sa « Tâche » de ceux

> "... qui forent et alèsent
>
> La terre solide et des strates qui s'y trouvent
>
> Extraire un registre, par lequel nous apprenons
>
> Que Celui qui l'a fait, et a révélé sa date
>
> Pour Moïse, s'est trompé à son époque. »

Si l'intention du premier chapitre de la Genèse était vraiment de nous donner la « date » de la création de la terre et des cieux, l'objection serait sans réponse. Mais les choses, comme dans le cas de l'astronomie, sont maintenant mieux comprises, et peu sont inquiets de lire leur Bible parce qu'il est certain que le monde est immensément plus vieux que les 6 000 ans que l'ancienne chronologie lui a donnés. On pense que la géologie n'a élargi nos idées de l'immensité et de la merveille des opérations du Créateur à travers les éons de temps pendant lesquels le monde, avec ses populations grouillantes de poissons, d'oiseaux, de reptiles, de mammifères, se préparait à la demeure de l'homme – lorsque les montagnes étaient soulevées, les vallées arrachées et les veines de métaux précieux incrustées dans la croûte terrestre.

La science contredit elle donc vraiment Genèse 1 ? Il n'est pas certain que l'on se souvienne de ce qui a été dit ci-dessus du caractère essentiellement populaire des allusions aux choses naturelles dans la Bible. Il n'y a certainement pas de description détaillée du processus de formation de la terre en termes d'anticipation de la science moderne – des termes qui auraient été inintelligibles pour les lecteurs originaux – mais une image sublime, fidèle à l'ordre de la nature, comme elle l'est aux faits généraux même de la succession géologique. S'il raconte comment Dieu a appelé le ciel et la terre à l'existence, a séparé la lumière des ténèbres, la mer de la terre, a revêtu le monde de végétation, a donné au soleil et à la lune leur règle désignée du jour et de la nuit, a fait voler les volailles et les monstres marins pour labourer les profondeurs, a créé le bétail et les bêtes des champs, et finalement a fait l'homme, homme et femme, à Son image, et l'a établi comme souverain sur toute la création de Dieu, cette ascension ordonnée des formes créées, l'homme couronnant le tout, ces idées

profondes du récit, mettant le monde au tout début dans sa juste relation avec Dieu, et jetant les bases d'une philosophie durable de la religion, sont des vérités que la science ne fait rien pour subvertir, mais de multiples façons confirme. Les « six jours » peuvent rester une difficulté pour certains, mais, si cela ne fait pas partie du cadre symbolique de l'image – une grande « semaine » divine de travail – on peut très bien se demander, comme l'a fait Saint Augustin bien avant que la géologie ne soit pensée, quel genre de « jours » étaient ceux qui ont roulé leur cours devant le soleil, avec ses vingt-quatre heures de mesure diurne, a-t-il été nommé à cette fin? Il n'y a pas de violence faite au récit en substituant dans la pensée des jours « éoniques » – de vastes périodes cosmiques – à des « jours » sur notre échelle plus étroite, mesurée par le soleil. Puis la dernière trace de « conflit » apparent disparaît.

3. L'Evolution et l'Homme

Ces dernières années, le point où le « conflit » entre l'Écriture et la science est le plus souvent invoqué est l'apparente contradiction entre la théorie de l'évolution et l'histoire biblique de la création directe des animaux et de l'homme. Cela pourrait être atteint, et l'est souvent, comme cela s'est produit dans les cas précédents, en niant la réalité de tout processus évolutif dans la nature. Ici aussi, cependant, bien qu'il faille admettre que l'évolution n'est pas encore prouvée, il semble y avoir une appréciation croissante de la force des preuves du fait d'une certaine forme d'origine évolutive des espèces , c'est-à-dire d'une certaine connexion génétique de formes supérieures avec inférieures. Parallèlement à cela, en même temps, il y a une disposition croissante à limiter la portée de l'évolution et à modifier la théorie sur des points très essentiels – ces points mêmes où un conflit apparent avec l'Écriture est apparu.

Une grande partie de la difficulté sur ce sujet est née de la confusion ou de l'identification injustifiable de l'évolution avec le Darwinisme. Le Darwinisme est une théorie du processus d'évolution, et à la fois en raison de l'habileté avec laquelle il a été présenté, et de l'éminence singulière de son propounder, a obtenu pendant un temps un prestige très remarquable. En ces derniers jours, comme on peut le voir en consultant un livre comme « Naturalisme et Religion » de R. Otto, publié dans « The Crown Library », ce prestige a considérablement diminué. Une évolution plus récente est apparue qui rompt avec Darwin sur les trois points les plus essentiels à sa théorie :

1. Le caractère fortuit des variations sur lesquelles fonctionne la « sélection naturelle ». Les variations sont maintenant perçues comme étant le long de lignes définies, et pour être guidées vers des fins définies.

2. L'insuffisance de la « sélection naturelle » (sur laquelle Darwin s'est presque entièrement appuyé) pour accomplir les tâches que Darwin lui assignait.

3. La vitesse lente et insensible des changements par lesquels de nouvelles espèces étaient censées être produites. Au lieu de cela, la nouvelle tendance est de chercher l'origine de nouvelles espèces dans des changements rapides et soudains, dont les causes se trouvent dans l'organisme – dans les « mutations », comme on les appelle en venir à être – afin que le processus puisse être aussi bref qu'auparavant, il était censé être long. « L'évolution », en bref, est en train d'être reconnue comme un nouveau nom pour la « création », seulement que le pouvoir créatif travaille maintenant de l'intérieur, au lieu de, comme dans l'ancienne conception, d'une manière externe et plastique. C'est, la création quand même.

En vérité, aucune conception de l'évolution ne peut être formée, compatible avec tous les faits de la science, qui ne tient pas compte, du moins à certains grands points critiques, de l'entrée de nouveaux facteurs dans le processus que nous appelons la création.

> 1. L'un de ces points est la transition de l'existence inorganique à l'existence organique – l'entrée du nouveau pouvoir de la vie. Il est désespéré de chercher à rendre compte de la vie par des agences purement mécaniques et chimiques, et la science a presque abandonné cette tentative.
>
> 2. Un deuxième point concerne la transition du développement purement organique à la conscience. Une sensation est un fait mental différent en nature de tout changement simplement organique, et inexplicable par lui. Voici donc une nouvelle ascension, révélant des pouvoirs spirituels jusque-là inconnus.
>
> 3. Le troisième point est dans la transition vers la rationalité, la personnalité et la vie morale chez l'homme. Ceci, comme l'illustre la capacité de l'homme à une vie consciente, autodirigée et progressive, est quelque chose de différent de la conscience purement animale, et marque le début d'un nouveau royaume. Ici encore, la Bible et la science sont perçues comme étant en harmonie. L'homme est la dernière des œuvres créées par Dieu – la couronne et l'explication du tout – et il est fait à l'image de Dieu. Pour rendre compte de lui, un acte spécial du Créateur, le constituant ce qu'il est, doit être présupposé. Cet acte créatif ne concerne pas seulement l'âme, car des pouvoirs spirituels supérieurs ne pourraient pas être mis dans un cerveau simplement animal. Il doit y avoir une augmentation du côté physique aussi, correspondant à l'avancée mentale. Dans le corps, comme dans l'esprit, l'homme vient de la main de son Créateur.

Si cette nouvelle conception évolutionniste est acceptée, la plupart des difficultés qui assaillent la théorie darwinienne disparaissent.

1. D’une part, l’homme n’a plus besoin d’être considéré comme un développement lent à partir du stade animal – une ascension par la brutalité et la sauvagerie à partir d’une forme semblable à un singe. Son origine peut être aussi soudaine que la Genèse le représente.

2. La nécessité de supposer une énorme antiquité de l’homme pour permettre le lent développement ne se fait plus sentir.

Et (3) le besoin de supposer que la condition originelle de l’homme a été celle d’une passion brutale et d’une soumission à l’impulsion naturelle disparaît. L’homme peut être venu de la main de son Créateur dans un état aussi pur moralement et capable d’un développement sans péché, comme l’affirment Genèse et Paul. C’est aussi le point de vue le plus digne à prendre de l’origine de l’homme. C’est un point de vue confirmé par l’absence de toute preuve fiable de ces formes intermédiaires ressemblant à des singes qui, dans l’autre hypothèse, ont dû intervenir entre les progéniteurs animaux et l’être humain fini. C’est un point de vue qui n’est pas contredit par les prétendues preuves de la très grande antiquité de l’homme – 100 000, 200 000 ou 500 000 ans – fréquemment invoquées; pour la plupart d’entre eux et les mesures extravagantes du temps qui y sont liées, sont précaires à l’extrême. Le livre de l’écrivain, « L’image de Dieu dans l’homme et sa dégradation », doit être consulté sur ces points.

La conclusion de l’ensemble est que, jusqu’à l’heure actuelle, la science et les vues bibliques de Dieu, de l’homme et du monde, ne se tiennent dans aucune relation réelle de conflit. Chaque livre de l’écriture de Dieu reflète la lumière sur les pages de l’autre, mais ni l’un ni l’autre ne contredit le témoignage essentiel de l’autre. La science elle-même semble maintenant disposée à adopter une vision moins matérialiste de l’origine et de la nature des choses qu’elle ne le faisait il y a une décennie ou deux, et à interpréter la création davantage à la lumière du spirituel. L’expérience du croyant chrétien, avec l’œuvre des missions dans les terres païennes, fournit un témoignage qui ne peut être ignoré de la réalité de ce monde spirituel et des forces régénératrices et transformatrices qui en découlent. À Dieu soit toute la gloire !

Mon Expérience Personnelle avec la Critique la Plus Élevée

Le but de cet article est d'exposer d'une manière très brève les influences qui m'ont amené à accepter certaines des vues de la Critique Supérieure, et après mûre réflexion, à les rejeter. Nécessairement, les raisons du refus seront données plus longuement que celles de l'acceptation. L'espace ne me permettra pas de

mentionner des noms de personnes, des livres, des articles et diverses autres influences qui se sont combinées pour produire ces résultats. Je me bornerai à esquisser les processus mentaux qui résultèrent de mon contact avec le mouvement critique.

En décrivant ce changement de point de vue, je traiterai :

1. Les Présuppositions de la Critique Supérieure

Ces présupposés et hypothèses sont les éléments déterminants de tout le mouvement. Une fois qu'ils sont compris, il n'est pas difficile de comprendre les critiques les plus élevées. C'est leur philosophie ou vision du monde qui est responsable de toutes leurs spéculations et théories. Leur attitude mentale envers le monde et ses phénomènes est la même que leur attitude envers la Bible et la religion qui y est révélée. Ces présupposés me plaisaient très fortement. Ayant passé quelque temps dans l'une des grandes universités américaines, entrant ainsi en contact avec quelques-uns des plus grands esprits du pays, le point de vue critique m'a été présenté de manière très habile et attrayante. Malgré quelques résistances, la force de l'enseignement et l'influence de l'ambiance universitaire m'ont largement valu mon assentiment. Les critiques semblaient avoir la logique des choses de leur côté. Les résultats auxquels ils étaient arrivés semblaient inévitables. Mais en y réfléchissant de plus près, j'ai vu que tout le mouvement avec ses conclusions était le résultat de l'adoption de l'hypothèse de l'évolution. Mes professeurs avaient accepté ce point de vue et étaient profondément convaincus de sa justesse en tant qu'hypothèse de travail. C'est ainsi que j'ai été amené à sentir la puissance de cette hypothèse et à l'adopter. Cette vision du monde est merveilleusement fascinante et presque convaincante. La vision d'un cosmos se développant à partir des types les plus bas et des étapes vers le haut à travers la bête et l'homme jusqu'à l'homme supérieur et meilleur est enchanteresse et presque écrasante. Qu'il y ait une part de vérité dans tout cela, la plupart des penseurs le concéderont. On peut difficilement refuser de croire qu'à travers les âges "un dessein croissant court", qu'il y a "un seul Dieu, une seule loi, un seul élément et un événement divin lointain vers lequel toute la création se meut". Cette vision du monde avait pour moi d'abord un charme et une sorcellerie presque enivrants. Cela a créé plus une révolution qu'une évolution dans ma façon de penser. Mais un examen plus attentif m'a convaincu que le peu de vérité qu'il contenait servait à édulcorer et à rendre plausibles certaines erreurs mortelles qui s'y cachaient. J'ai vu que l'hypothèse ne s'appliquait pas à une grande partie des phénomènes du monde.

Que cette théorie de l'évolution sous-tende et soit l'inspiration de la Haute Critique va sans dire. Qu'il y ait une part de vérité là-dedans, nous pouvons l'admettre ou non, comme bon nous semble, mais toute la question est de savoir quelle sorte d'évolution a donné lieu à cette critique. Il existe de nombreuses

variétés de la théorie. Il y a l'idéalisme de Hegel et le matérialisme de Haeckel ; une évolution théiste et un anti-théiste ; l'opinion que c'est la seule méthode de Dieu, et l'opinion que ce n'est qu'une des méthodes de Dieu ; la théorie qui inclut un Créateur, et la théorie qui l'exclut ; l'évolution déiste, qui commence le monde avec Dieu, qui se retire ensuite et lui laisse un système fermé de cause à effet, antécédent et conséquent, qui n'admet aucune rupture ou changement dans le processus naturel. Il y a aussi la théorie selon laquelle, dans l'ensemble, il y a progrès, mais il faut tenir compte de la régression et de la dégénérescence. Cela admet l'action directe de Dieu pour arrêter le processus descendant et renverser le courant ; c'est-à-dire qu'il y a une évolution par révélation, etc., plutôt qu'une révélation par évolution. En examinant l'évolution des dirigeants de l'école critique, j'ai trouvé qu'elle était de nature naturaliste ou pratiquement déiste. Tous les phénomènes naturels et mentaux sont dans un système fermé de cause à effet, et l'hypothèse s'applique universellement, à la religion et à la révélation, ainsi qu'aux mécanismes.

Ce type d'évolution n'est peut-être pas accepté par tous les adhérents de l'école critique, mais c'est essentiellement le point de vue des dirigeants, Reuss, Graf, Vatke, Kuenen et Wellhausen. Pour eux, la nature et l'histoire sont le produit de forces internes et en cours de développement. Il n'y a pas eu et il ne peut y avoir d'action directe de Dieu sur l'homme, il ne peut y avoir de rupture dans la chaîne de cause à effet, d'antécédent et de conséquent. Par conséquent, il ne peut y avoir aucun miracle ou quoi que ce soit de ce qu'on appelle le surnaturel. Il ne pouvait y avoir aucune "interférence" de quelque manière que ce soit avec le cours naturel des événements, il ne pouvait y avoir aucune "injection" d'aucune puissance dans le processus cosmique de l'extérieur, Dieu est fermé jusqu'à la seule méthode pour faire passer les choses. Il n'est donc guère plus qu'un prisonnier dans son propre cosmos. Ainsi j'ai découvert que le Mouvement Critique était essentiellement et fondamentalement anti-surnaturel et anti-miraculeux. Selon elle, tous les mouvements religieux sont des développements humains selon des lignes naturelles et matérialistes. La religion d'Israël et la Bible ne font pas exception, car il ne peut y avoir d'exception à ce principe. La révélation contenue dans la Bible n'est, à strictement parler, aucune révélation ; c'est un développement naturel avec Dieu dans le processus cosmique qui le sous-tend, mais cependant un développement régulier, linéaire et mécanique, tel qu'on peut le suivre pas à pas, comme un escalier peut être mesuré par une règle au pied. Il ne pouvait y avoir eu de révélation marquante, de réveils et de rechutes, de merveilleuses démonstrations de la puissance divine, de véritable rédemption. Avec ces conclusions anticipées fixées dans leur esprit, toute la question est pratiquement réglée à l'avance. Comme il est parfaitement clair que la Bible, à première vue, ne correspond pas à ce point de vue, elle doit être réarrangée de manière à y correspondre. Pour ce faire, ils doivent nier catégoriquement les affirmations et les déclarations de la plupart des auteurs de

la Bible. Maintenant, si la Bible prétend être quelque chose, elle prétend être une révélation de Dieu, un livre miraculeux ou surnaturel, enregistrant les nombreux actes directs de Dieu dans la nature et l'histoire, et Son interférence avec le cours naturel des événements. Les auteurs de la Bible ont-ils raison, ou sont-ils les critiques ? Il est impossible que les deux aient raison.

En raisonnant ainsi, il m'est apparu parfaitement clair que les présupposés et les croyances des auteurs de la Bible et des critiques étaient absolument contradictoires. Il est absurde de soutenir que la vision moderne est un développement et une avancée par rapport à la vision biblique. Aucune présupposition ne peut développer une présupposition qui la contredit et l'annule. Dire que la position critique et la position biblique, ou la vision évangélique traditionnelle qui est la même que la vision biblique, sont conciliables, est la plus stupide des folies et des illusions. Kuenen et d'autres ont reconnu cette contradiction et l'ont admise, n'hésitant pas à mettre de côté la vision biblique. Beaucoup de leurs disciples n'ont pas vu aussi clair que leurs maîtres. Ils pensent que les deux peuvent être combinés. J'étais moi-même du même avis, mais une réflexion plus approfondie a montré que c'était une impossibilité. Je pensais qu'il était possible d'accepter les résultats de la Critique Supérieure sans en accepter les présupposés. Cela revient à dire que l'on peut accepter comme valides et vrais les résultats d'un processus et en même temps nier la validité du processus lui-même. Mais cela n'implique-t-il pas une contradiction et une absurdité intérieures ? Si j'accepte les résultats de l'hypothèse de Kuenen-Wellhausen comme corrects, alors j'accepte comme corrects les méthodes et les processus qui ont conduit à ces résultats, et si j'accepte ces méthodes, j'accepte également les présuppositions qui donnent naissance à ces méthodes. Si les "résultats assurés" dont les critiques aiment tant se vanter sont vrais, alors l'hypothèse de l'évolution naturaliste qui a produit ces résultats est correcte. Alors il est impossible d'accepter le miraculeux ou le surnaturel, la Bible en tant que récit faisant autorité de la révélation surnaturelle est complètement bouleversée et ses affirmations concernant elle-même sont fausses et trompeuses. Je ne vois aucun moyen d'échapper à ces conclusions. Il n'y a pas de terrain d'entente possible comme je l'imaginais affectueusement. Ainsi, j'ai été obligé de conclure que bien qu'il y ait une part de vérité dans la vision évolutionniste du monde, en tant qu'explication de l'histoire et de la révélation, elle est tout à fait inadéquate, si inadéquate qu'elle est erronée et fausse. Une vision du monde doit être suffisamment large pour admettre tous les faits de l'histoire et de l'expérience. Même alors ce n'est qu'un point de vue humain et nécessairement imparfait. Quelqu'un oserait-il dire que l'hypothèse évolutive est divine ? Nous aurions alors une Bible et une philosophie se prétendant divines et se contredisant absolument. Essayer d'éliminer le miraculeux et le surnaturel de la Bible et accepter le reste comme divin est impossible, car ils sont tous un et inextricablement tissés ensemble. Dans les

deux cas, le Livre est dépouillé de ses prétentions à l'autorité. Certains critiques n'hésitent pas à nier son autorité et se détachent ainsi du christianisme historique.

Malgré les graves défauts de la Haute Critique, elle a donné naissance à ce qu'on appelle la méthode Scientifique et Historique dans l'étude de l'Ancien Testament. Cette méthode est destinée à perdurer et à apporter une aide précieuse. Pour l'esprit érudit, son attrait est irrésistible. Ce n'est qu'à la lumière de l'occasion historique pour laquelle il a été produit que l'Ancien Testament peut être correctement compris. Un flot de lumière a déjà été versé sur ces écrits. L'esprit scientifique qui l'a fait naître est un des plus nobles instincts de la vie intellectuelle de l'homme. C'est une soif de vrai et de vrai, qui sera assouvie avec rien d'autre. Mais, aussi noble que soit cet esprit scientifique, et aussi inestimable que soit la méthode historique, il y a des dangers subtils qui s'y rattachent. Tout dépend des présupposés avec lesquels nous utilisons la méthode. Il doit y avoir une certaine attitude mentale. Qu'est-ce que ce sera ? Une évolution matérialiste comme Kuenen et ses confrères, ou une évolution théiste qui admet le surnaturel ? En examinant l'attitude mentale du premier d'entre eux, le savant arrivera inévitablement à ou acceptera les résultats des critiques. Un autre, travaillant sur le même problème avec des présupposés chrétiens, arrivera à des conclusions très différentes. Lequel aura-t-on, le point de vue du chrétien ou du critique ? J'ai trouvé que les critiques prétendant posséder la seule méthode vraiment scientifique étaient légèrement, vraies mais largement fausses. Ses résultats étaient scientifiques parce qu'ils correspondaient à son hypothèse. Le savant chrétien avec ses présuppositions plus larges a été péremptoirement exclu du tribunal. Tout ce qui savoure le miraculeux, etc., ne pourrait pas être scientifique pour le critique, et par conséquent, cela ne pourrait pas être vrai, par conséquent, il doit être rejeté ou marqué comme Mythe, Légende, Poésie, Saga, etc. Une telle étroitesse de vue est à peine crédible de la part des savants qui prétendent être si larges et libéraux.

Une autre question s'est posée à moi. Comment tant d'érudits et de prédicateurs chrétiens peuvent-ils accepter les opinions des critiques et toujours adhérer au christianisme évangélique avec une dévotion intense ? Comme nous l'avons vu, accepter les résultats de la Critique, c'est accepter les méthodes et les présupposés qui ont produit ces résultats. Accepter leurs hypothèses, c'est accepter une évolution naturaliste qui est fondamentalement en contradiction avec le point de vue biblique et chrétien. Il est donc essentiellement contraire au christianisme, car qu'est-ce que ce dernier s'il n'est pas une connaissance surnaturellement révélée du plan de salut, avec un pouvoir surnaturel pour effectuer ce salut ? Tous ceux qui ont fait l'expérience de la puissance du christianisme seront, dans l'ensemble, d'accord avec cette définition. Comment alors les Chrétiens qui sont des Critiques Supérieurs peuvent-ils éviter

d'approuver les présuppositions des Critiques ? Il y a une contradiction interne entre les hypothèses de leur raison scientifique et les hypothèses de leur foi religieuse. Une étude attentive de l'attitude de ces critiques médiateurs, comme on les appelle, a révélé quelque part un sentiment de contradiction dont ils sont vaguement conscients. Ils maintiennent leur attitude par une incohérence. C'est ainsi qu'ils ont beaucoup de difficultés qu'ils ne peuvent pas expliquer. Cette contradiction interne traverse une grande partie de leur exégèse et ils s'étonnent que les chrétiens évangéliques n'acceptent pas leurs points de vue. Déjà beaucoup d'entre eux ne sont pas aussi sûrs de leurs "résultats assurés" qu'ils l'étaient. De nombreux chrétiens évangéliques n'acceptent pas ces points de vue parce qu'ils peuvent les « voir à travers ».

La deuxième ligne de pensée qui m'a amené à rejeter le point de vue des critiques était une considération de :

2. Leurs méthodes

Au début, j'étais enthousiasmé par la méthode. Maintenant, nous avons enfin la méthode correcte qui résoudra avec le temps toutes les difficultés. Admettons volontiers que la méthode historique a résolu de nombreuses difficultés et continuera à le faire, mais toute la question réside dans l'attitude d'esprit qu'un homme apporte à la tâche. Parmi les critiques, leur hypothèse est absolue et domine toute tentative de comprendre le dossier, façonne chaque conclusion, organise et réorganise les faits dans son propre ordre, rejette ce qui ne correspond pas ou le remodèle pour qu'il corresponde. Les critiques peuvent nier cela, mais leur traitement de l'Ancien Testament est trop bien connu pour avoir besoin d'une quelconque preuve. L'utilisation du Rédacteur en est un bon exemple. Cet être purement imaginaire, non historique et non scientifique, est réquisitionné à presque toutes les difficultés. Il est reconnu qu'il agit parfois d'une manière tout à fait inexplicable. Supposer qu'une telle personne interpole les noms de Dieu, change les noms et donne des explications pour convenir aux buts de leur hypothèse et de leur imagination est la négation même de la science, malgré leur vantardise d'une méthode scientifique. Leurs esprits semblent être dans l'esclavage abject de leur théorie. Aucune raison n'est plus imperméable aux faits que celle qui est préoccupée par une théorie qui ne s'accorde pas avec ces faits. Leur attitude mentale étant biaisée et partielle, leurs méthodes sont partielles et les résultats très à sens unique et indignes de confiance. Ils accordent plus de crédit aux suppositions d'un soi-disant érudit, une tablette d'argile, la vantardise d'un roi païen ou un dessin grossier sur la pierre, qu'au récit des Écritures. Ils sentent instinctivement qu'accepter les déclarations bibliques serait la ruine de leur hypothèse et de ce qu'ils appellent leur méthode historique durement acquise. En cela, leur instinct est vrai. La Bible et leur hypothèse sont inconciliables. Comme leur théorie ne doit pas être interférée,

puisqu'elle est identique à la vérité elle-même, la Bible doit s'écarter dans l'intérêt de la vérité.

Pour cette raison, ils nient toute historicité de « Genèse 1-11 », les histoires de la Création, de la Chute, du Déluge, etc. Aucune théorie de l'évolution naturaliste ne peut admettre la vérité de ces chapitres. De même, il n'y a qu'un substratum de vérité dans les histoires d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph et de Moïse. Presque toute législation lui est refusée, parce qu'elle représente un progrès trop rapide ou un stade trop avancé. Mais est-ce le cas ? Des siècles avant Moïse, les lois, le gouvernement, la civilisation, la culture, l'art, l'éducation, la religion, les temples, les rituels et le sacerdoce avaient prospéré en Babylonie et en Égypte et étaient un facteur principal dans l'éducation de Moïse. Avec tout ce développement antérieur sur lequel s'appuyer, quelles objections à l'attribution de ces lois à Moïse, qui, pendant les quarante années sous la direction divine, a sélectionné, purifié, renforcé et adopté les lois qui servaient le mieux les besoins du peuple. Le développement des lois et coutumes extérieures avait précédé Moïse et il n'est pas nécessaire de supposer un développement ultérieur dans l'histoire du peuple. Cette histoire enregistre les tentatives intermittentes d'assimilation de ces lois. Soutenir qu'ils ont d'abord été mis sous la forme exacte dans laquelle ils nous sont parvenus est tout à fait inutile et contraire à certains faits dans les archives elles-mêmes. Mais à mon avis, l'une des plus grandes faiblesses de la position critique est que, parce qu'il y a peu ou pas de mention des lois dans l'histoire qui suit la mort de Moïse, ces lois n'auraient donc pas pu exister. Pour le critique, c'est l'un des arguments les plus forts en sa faveur. Maintenant, il a trouvé comment faire correspondre l'histoire et les lois. Mais la non-mention ou le non-respect d'une loi prouve-t-il son inexistence ? Toute l'histoire montre que tel n'est pas le cas. De plus, les livres de Josué, des Juges et de Samuel ne prétendent pas donner une histoire complète et détaillée. Si la non-mention ou la non-observance étaient la preuve de la non-existence, alors le Livre de l'Alliance et le Deutéronome n'auraient pas pu exister avant le retour d'Exil ; car les lois contre l'idolâtrie n'ont pas été exécutées jusque-là. Appliquez cette même méthode de raisonnement aux lois en général et les résultats les plus absurdes s'ensuivront. Le Décalogue n'aurait jamais pu exister, car toutes ses lois sont constamment enfreintes. Aucun Nouveau Testament n'aurait pu exister pendant l'âge des ténèbres, car presque tous ses préceptes ont été violés pendant cette période. Les faits de la vie montrent clairement que les hommes qui ont la loi de Dieu entre leurs mains les violeront continuellement. Mais pourquoi Josué et ceux qui lui succédèrent pendant plusieurs siècles n'appliquèrent-ils pas la loi de Moïse ? La réponse est évidente. Les circonstances ne le permettaient pas, et personne, pas même Moïse, n'avait la moindre idée que la loi serait pleinement observée immédiatement. Il attendait avec impatience le moment où ils devraient être installés et avoir une capitale et un sanctuaire central. De plus, une grande partie des lois était destinée au prêtre

seul et pouvait avoir été observée. Les lois étaient souples et devaient être respectées selon les circonstances. Si le Livre du Deutéronome ne pouvait être observé, le Livre de l'Alliance pouvait être suivi. Des changements et des modifications ont été délibérément faits par Moïse pour répondre aux exigences des circonstances changeantes. Si le non-respect de ces lois prouvait leur inexistence, alors le Livre de l'Alliance et le Deutéronome n'existaient pas à l'époque de Joachim, car l'idolâtrie était alors endémique.

Par ses méthodes arbitraires, la Critique Moderne fait grossièrement violence au récit de la découverte du Livre de la Loi tel qu'il est consigné dans 2 Rois 22:8-20. Il nie toute découverte réelle, implique distinctement la fraude de la part des écrivains, suppose une tromperie beaucoup trop facile du roi, de la prophétesse, des conseillers du roi, de Jérémie et du peuple. Cela implique un merveilleux succès dans la perpétration de ce faux document sur le peuple ; Les écrivains ont fait le mal pour que le bien vienne, et Dieu semble avoir été derrière tout cela et l'a approuvé. Une telle transaction est tout à fait incroyable. "Le peuple n'entendrait pas Moïse et le prophète, mais ils ont été facilement persuadés par un faux document mosaïque." Les critiques sont en désaccord entre eux concernant la paternité du Livre du Deutéronome. Certains soutiennent que c'était par la classe sacerdotale et d'autres par la classe prophétique, mais il y a des objections insurmontables à chacun. Ils n'ont pas réussi à montrer pourquoi il y avait tant de lois incorporées qui contredisent absolument une date ultérieure et pourquoi la robe mosaïque a si bien réussi bien qu'elle soit en contradiction avec certaines des lois véritablement mosaïques.

Selon les critiques également, Ezra a commis une énorme fraude lorsqu'il a refilé son Code complété comme étant d'origine mosaïque. Que les gens l'acceptent comme authentiquement mosaïque, même si cela alourdit leurs fardeaux et contredit de nombreuses lois auparavant connues sous le nom de mosaïque, est incroyable. Qu'un tel peuple à un tel moment et dans de telles circonstances puisse être si facilement imposé et trompé, et qu'un homme tel qu'Ezra puisse commettre une fraude aussi colossale et que tout réussisse si bien, semble inconcevable sauf par une personne dont la conscience morale est émoussée ou engourdie par une théorie philosophique. Selon les critiques, les auteurs du Deutéronome et du Code lévitique ont non seulement produit des livres et des lois aussi intensément religieux, mais étaient en même temps des inventeurs délibérés et des falsificateurs de l'histoire ainsi que des trompeurs du peuple. Ce que de telles vues impliquent concernant le caractère de Dieu qui est derrière tout cela, nous le considérerons plus tard.

L'espace ne me permet pas de me référer à l'analyse de J. E. P.. Que certains documents existaient et ont finalement été combinés pour constituer les cinq livres de Moïse, personne n'a besoin de douter. Cela n'enlève rien à leur inspiration ou à leur authenticité, ni ne nie en aucune façon l'origine

essentiellement mosaïque de la législation. Mais l'analyse du JEP sur la base des différents noms de Dieu m'a semblé nécessiter une manipulation si arbitraire et artificielle du texte, avoir besoin de l'aide de tant de rédacteurs dont les méthodes et les motivations sont totalement inexplicables, avec une multitude d'exceptions à compte, que j'étais convaincu que l'analyse ne pouvait pas être maintenue. L'indice d'Astruc dans Exode 6: 3, qui était le point de départ de l'analyse, ne peut pas être utilisé pour décider du moment de l'utilisation des noms de Dieu, car le texte n'est pas parfaitement certain. Il y a une différence considérable entre les deux lectures, « était connu », « me suis fait connaître ». Même si Dieu ne s'était pas précédemment révélé sous le nom de Yahvé, cela ne prouve pas que le nom était inconnu ou que Dieu n'était pas connu sous ce nom. Et même s'il s'était ainsi révélé, les annales antérieures ne seraient pas moins authentiques, car elles ont été soit écrites, soit réécrites et éditées après la révélation à Moïse à la lumière d'une révélation plus complète. Ainsi, il fut parfaitement clair qu'El, Elohim, El-Elyon, El-Shaddai, étaient identiques à Yahvé.

Les méthodes des critiques consistant à considérer les histoires antérieures comme rien de plus qu'une fiction et une invention, à faire passer certaines lois pour authentiquement mosaïques, ont trouvé un logement dans mon esprit pendant un certain temps. Mais plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincu que c'étaient les critiques qui étaient les inventeurs et les falsificateurs. Ils étaient ceux qui avaient une imagination si facile, ils pouvaient "fabriquer" l'histoire à leurs "tables vertes" pour convenir à leurs théories et le faisaient si vite et librement. Ils pouvaient créer des nations et des empires à partir d'un désert et, comme les alchimistes du Moyen Âge avec leur baguette magique, transformer toutes choses en leur métal spécial et préféré. Accuser les rédacteurs des Écritures de cette invention et de cette falsification revient à les calomnier grossièrement et à calomnier le Dieu qui a œuvré à travers eux. La qualité de leurs produits ne prête pas à une telle opinion, et c'est odieux à la conscience chrétienne. Une telle conception ne peut être longtemps soutenue par ceux dont les natures morales et religieuses n'ont pas été émoussées par leurs présupposés philosophiques. L'habitude d'écarter les Livres des Chroniques, parce qu'ils ne donnent aucune histoire d'Israël du Nord, mettent un accent considérable sur le temple et le sacerdoce, passent sur les fautes et les péchés des rois, etc., et sont donc une histoire biaisée et indigne de confiance, a me paraissait une aberration du bon sens, et n'est guère croyable parmi des hommes d'une telle intelligence. Lorsque le compilateur des Chroniques couvre la même histoire des Rois, il est d'accord avec ces histoires pour l'essentiel, bien qu'il varie sur quelques détails mineurs. S'il est fiable dans ce matériau, pourquoi pas dans l'autre matériau, introuvable dans Kings ? La vraie raison est qu'il enregistre de nombreux faits sur le temple et ses services qui ne correspondent pas à l'hypothèse des critiques,

et donc quelque chose doit être fait pour discréditer le Chroniqueur et se débarrasser de son témoignage.

Mais ma troisième raison de rejeter le point de vue critique est :

3. L'Esprit du Mouvement

Admettons qu'il y ait un véritable intérêt scientifique sous-jacent à tout cela, la vraie question est de savoir quel est le point de vue de l'esprit scientifique qui enquête. Qu'est-ce qui fait autorité chez lui ? Sa théorie philosophique et son hypothèse de travail, ou sa foi religieuse ? En d'autres termes, est-ce que sa religion ou sa philosophie contrôlent sa pensée ? Est-ce la raison ou la foi qui est suprême ? Son autorité est-elle humaine ou divine ? Il ne s'agit pas ici d'avoir l'un sans l'autre, c'est-à-dire d'avoir la foi sans raison, car cela est impossible. La question est, qui est suprême? Pendant un certain temps, j'ai pensé que l'on pouvait avoir ces vues sur l'Ancien Testament et conserver sa foi dans le christianisme évangélique. J'ai trouvé, cependant, que cela ne pouvait être fait qu'en tenant ma philosophie en échec et dans certaines limites. Elle ne saurait s'appliquer rigoureusement à toutes choses. Deux choses suprêmes ne pourraient pas exister dans l'esprit en même temps. Si mes théories étaient suprêmes, alors je suivais la raison humaine, pas la foi, et j'étais un rationaliste dans cette mesure. Si les présupposés de ma foi religieuse étaient suprêmes et conformes aux présupposés et croyances bibliques, alors ma philosophie doit être tenue en suspens. Les fondements de notre foi religieuse, tels qu'ils sont connus dans la Bible et dans l'histoire, sont la croyance en la révélation divine, la naissance miraculeuse, la vie et la résurrection de Jésus-Christ, l'Homme-Dieu. Inséparable de ceux-ci, il y a aussi le fait d'un pouvoir surnaturel dans la régénération. La philosophie des critiques ne peut pas toujours faire place à ceux-ci. Ainsi, la vraie question devient une question d'autorité, à savoir : l'hypothèse scientifique sera-t-elle suprême dans ma pensée, ou les présupposés de la foi chrétienne ? Si je fais prévaloir mon point de vue philosophique, alors je suis obligé d'interpréter la Bible et le christianisme à travers ma théorie et tout ce qui peut ne pas correspondre à cette théorie doit être rejeté. C'est le véritable point de vue du critique. C'est un esprit philosophique plutôt que religieux. Tel était le Gnosticisme des premiers siècles. Il a interprété le Christ et le christianisme à travers les catégories d'une philosophie gréco-orientale et a donc été contraint de rejeter certains des éléments essentiels du christianisme. Telle était la scolastique du moyen âge, qui interprétait le christianisme à travers les catégories de la logique aristotélicienne et de la philosophie néo-platonicienne. Telle est la Critique Supérieure qui interprète tout par l'hypothèse de l'évolution. L'esprit du mouvement est donc essentiellement scolastique et rationaliste.

Il devenait de plus en plus évident pour moi que le mouvement était entièrement intellectuel, une tentative en réalité d'intellectualiser tous les phénomènes

religieux. J'ai vu aussi qu'il s'agissait d'un intellectualisme partiel et unilatéral, avec un fort préjugé contre les principes fondamentaux du christianisme biblique. Un tel mouvement ne produit pas cette humilité intellectuelle qui appartient à l'esprit chrétien. Au contraire, il est responsable d'une grande quantité de fierté intellectuelle, une aristocratie de l'intellect avec tout le snobisme qui accompagne habituellement ce terme. Ne correspondent-ils pas exactement à la parole de Paul, « vainement enflé dans son esprit charnel et ne tenant pas la tête, etc. ? Ils ont un splendide mépris pour toutes les opinions qui ne s'accordent pas avec les leurs. Sous le charme de ce mépris sublime, ils pensent pouvoir ignorer tout ce qui ne cadre pas avec leur hypothèse évolutive. Le centre de gravité de leur pensée est dans le théorique et non dans le religieux, dans la raison et non dans la foi. Suprême satisfait de son autorité auto constituée, l'esprit se croit compétent pour critiquer la Bible, la pensée de tous les siècles, et même Jésus-Christ lui-même. Les adeptes de ce culte ont leur part des fragilités de la nature humaine. Rarement, voire jamais, un critique sérieux peut être un évangéliste, ou même un évangéliste ; il est pédagogue. Comment est-il possible pour un prédicateur d'être une puissance pour Dieu, dont la source d'autorité est sa propre raison et ses propres convictions ? La Bible ne peut guère contenir plus que de bons conseils pour un tel homme.

J'ai été très impressionné par leur vantardise d'avoir toutes les bourses de leur côté. Il est très gratifiant de se sentir en phase avec son temps, à jour et au premier rang de la pensée. Mais certaines recherches et réflexions m'ont amené à voir que la vantardise de l'érudition est extrêmement exagérée. De nombreux érudits éminents sont avec eux, mais la majorité des érudits les plus respectueux et les plus judicieux ne le sont pas. Les vantardises arrogantes de ces gens seraient très amusantes, s'ils n'étaient pas si influents. Certes, la plupart des livres proposés récemment par les érudits de l'Ancien Testament sont de leur côté, mais il y a une liste formidable de l'autre côté et elle s'allonge chaque jour. L'érudition conservatrice s'éveille rapidement et, tout en conservant l'usage légitime de la méthode historique inestimable, balayera du terrain la plupart des spéculations des critiques. Une caractéristique frappante de ces personnes est une ignorance persistante de ce qui est écrit de l'autre côté. Ils pensent tuer leur antagoniste en l'ignorant ou en le méprisant. Ils traitent leurs adversaires quelque chose comme Goliath a traité David, et à la fin le résultat sera similaire. Ils n'ont fait aucune tentative pour répondre à « La religion primitive d'Israël » de Robertson ; « Le problème de l'Ancien Testament » d'Orr, « Études de la loi biblique » et « Études de la critique du Pentateuque » de Wiener, etc. Ils traitent encore ces livres qui ont sapé les fondements mêmes de leurs théories avec le même magnifique mépris. Il y a un ennemi dans une telle attitude.

Mais l'esprit du mouvement critique manifeste des aspects très douteux dans son élaboration pratique parmi les pasteurs et les églises. Les adhérents de ce

mouvement acceptent la surveillance spirituelle des églises qui s'en tiennent à la vision biblique de la Bible, tout en sachant que leurs propres opinions saperont bon nombre des croyances les plus chères des églises. Beaucoup essaient d'être à la fois critiques et conservateurs. Ils "couraient avec le lièvre et chassaient avec les chiens", professant être en pleine sympathie avec le christianisme évangélique tout en respectant leur opportunité d'inculquer leurs propres vues, ce qui, comme nous l'avons vu, revient en réalité à abandonner le point de vue chrétien. La moralité d'une telle conduite est pour le moins très douteuse. Cela a conduit à beaucoup de méfaits parmi les églises et à des dommages à l'œuvre. Un prédicateur qui s'est complètement imprégné de ces croyances n'a pas sa place dans une chaire chrétienne évangélique. Un tel esprit n'est pas conforme à l'esprit de la religion qu'ils professent croire.

Mais une autre raison de poids pour rejeter la Critique Supérieure est :

4. Une Considération de ses résultats

Il y a dix ou vingt ans, ces érudits croyaient que leurs opinions feraient énormément avancer la cause du christianisme et de la vraie religion. Ils n'en sont plus si sûrs maintenant. Il ne rencontre pas l'acceptation universelle qu'ils anticipaient. Faisant d'une simple hypothèse la chose suprême dans notre pensée, nous sommes obligés de tout interpréter en conséquence. Ainsi la Bible, le Christ et les expériences religieuses des hommes sont soumis à la même analyse scientifique. Menez-le à sa conclusion logique et quel serait le résultat ? Il n'y aurait que de la science et pas de religion. Dans l'éventail des faits scientifiques, toute religion serait évaporée. Dieu, Christ, la Bible et tout le reste seraient réduits à une formule mathématique ou chimique. C'est l'idéal et le but de l'hypothèse évolutive. Le rationaliste s'en réjouirait, mais l'esprit chrétien en recule d'horreur. La conscience chrétienne perçoit qu'une hypothèse qui conduit à de tels résultats est l'un de ses ennemis les plus meurtriers.

Un autre danger surgit également ici. Quand on fait de sa philosophie son autorité, il n'y a pas longtemps avant qu'on se fasse son propre dieu. Sa propre raison devient suprême dans sa pensée et cette raison devient son seigneur. C'est la logique inévitable de l'hypothèse évoquée, et certains tenants de l'école ont franchi ce pas. Ils ne reconnaissent d'autre autorité que leurs propres instincts moraux et leur raison philosophique. Maintenant, comme la théorie de l'évolution fait que toutes choses n'existent que dans un état de changement, de flux ou de devenir, Dieu change et se développe donc, la Bible et le Christ seront dépassés, le christianisme lui-même sera laissé pour compte. Par conséquent, il n'y a pas de vérité absolue, rien dans le monde religieux moral n'est fixe ou certain. Toute vérité est en solution ; il n'y a pas de précipité sur lequel on puisse compter. Il n'y a pas de norme absolue d'éthique, pas d'autorité en religion, chacun est pratiquement son propre dieu. Jésus-Christ est poliment

remercié pour ses services dans le passé, conduit galamment aux confins de son monde et tiré sa révérence car il n'est plus nécessaire et sa présence pourrait être très gênante pour certaines personnes. Une telle religion est la négation même du christianisme, est un net retour au paganisme. Il peut s'agir d'un paganisme cultivé et raffiné avec un placage chrétien, mais pourtant d'un paganisme authentique.

Je suis loin de dire que tous les adhérents de cette école vont jusque-là, mais pourquoi ne le font-ils pas ? La plupart d'entre eux ont eu une formation précoce sous les meilleures influences conservatrices qui leur ont inculqué une révérence saine pour la Bible en tant qu'autorité en matière de religion et de morale. Cette formation, ils ne peuvent jamais complètement dépasser. Beaucoup d'entre eux ont une bonne et solide ascendance religieuse, une formation rigide et conservatrice et une véritable expérience religieuse. Sous ces influences, ils ont acquis une forte emprise sur le christianisme et ne pourront jamais en être éloignés. Ils tiennent ensemble un point de vue théorique et une expérience religieuse, sans voir, à mon avis, la contradiction fondamentale entre eux. Lentement, la conscience chrétienne et l'érudition chrétienne s'affirment. Les hommes commencent à voir à quel point les deux positions sont inconciliables et il y aura le clivage inévitable à l'avenir. Les églises ne sont ni trop tôt ni trop sérieusement alarmées. Le christianisme commence à voir que son existence même est en jeu dans cette tentative subtile d'en finir avec le surnaturel, j'ai vu l'unitaire, le juif, le libre penseur et le chrétien qui a absorbé des vues critiques, en parfait accord sur le Ancien Testament et ses enseignements. Ils peuvent aisément frayer ensemble, car l'élément religieux devient une quantité perdue ; la Bible elle-même devient un jouet pour l'intellect, un manège pour l'esprit partiellement ivre de sa théorie.

Comme on l'a déjà laissé entendre, l'un des résultats des processus critiques a été de réorganiser la Bible selon son propre point de vue. Cela signifie qu'il l'a largement mis de côté en tant qu'autorité. Un tel résultat est suffisamment grave, mais un résultat beaucoup plus grave s'ensuit. C'est la réflexion qu'une telle Bible jette sur le caractère et les méthodes de Dieu dans sa révélation de lui-même aux hommes. Même un critique radical ne mettra guère en doute que la Bible est le livre le plus édifiant du monde, que ses enseignements religieux sont les meilleurs que le monde ait connus. Si tel est le cas, il doit refléter davantage le caractère et les méthodes de Dieu que tout autre livre. Les écrivains eux-mêmes doivent exemplifier de nombreux traits du Dieu dont ils parlent. Quelles doivent donc être les méthodes d'un Dieu saint et aimant ? S'il enseigne la vérité aux hommes par la parabole, l'histoire ou l'illustration, la seule chose essentielle à propos de ces paraboles ou histoires est qu'elles soient fidèles à la vie, à l'histoire ou à la nature. Un Dieu absolument juste et saint peut-il enseigner aux hommes des vérités sur lui-même au moyen de ce qui est faux ? Les hommes

ont peut-être enseigné la vérité au moyen de mensonges et d'autres instruments et ont peut-être réussi, mais Dieu peut difficilement être légitimement conçu comme utilisant de tels moyens. Jésus-Christ a enseigné la plus grande des vérités au moyen de paraboles, d'illustrations, etc., mais tout le monde était fidèle à la vie, à la nature ou à l'histoire. La conscience chrétienne, qui est la plus haute expression de la vie religieuse de l'humanité, ne peut jamais concevoir que Jésus utilise ce qui était en soi faux, comme un véhicule pour transmettre ce qui est vrai. De la même manière, si Dieu avait quelque chose à voir avec l'Ancien Testament, se servirait-il de simples mythes, légendes, sagas, histoire inventée et falsifiée, qui n'ont aucun fondement en fait et ne sont ni fidèles à la nature, à l'histoire ni à la vie ? Dieu cherchera-t-il à élever l'humanité au moyen du mensonge ? Sanctionnera-t-il l'usage de tels moyens malhonnêtes et de telles fraudes pieuses, comme l'est une grande partie du Pentateuque, si les critiques ont raison ? Pourrait-il utiliser de tels moyens pour un but aussi saint et laisser son peuple se nourrir de mensonges pendant des siècles et des siècles et les tromper dans la justice ? Le mensonge ne fera pas la volonté de Dieu ; seule la vérité peut faire cela. N'y a-t-il rien dans l'histoire de la création, de la chute, du déluge, de l'appel et de la promesse d'Abraham, de la vie de Jacob et de Joseph et de la grande œuvre de Moïse ? Si toutes ces choses ne sont pas fidèles à la réalité ou à la vie, alors Dieu a été un archi-trompeur et agit selon la maxime jésuite : "La fin justifie les moyens". Cela s'appliquerait à la découverte de la loi à l'époque de Josias, et à l'octroi de la loi sous Esdras. Que tant d'histoires fausses, d'inventions trompeuses et d'histoires falsifiées obtiennent un tel succès est des plus étonnants. Est-il possible qu'un Dieu saint soit derrière tout cela et promeuve ainsi la justice ? C'est certainement de la connivence avec le mal et l'utilisation de méthodes indignes du nom de Dieu. Dire que Dieu était enfermé dans une telle méthode est absurde. Une telle conception de Dieu telle qu'elle est impliquée dans la position critique est odieuse à celui qui croit en un Dieu de vérité.

Peut-être que le livre de Daniel aux mains du critique illustre le mieux ce point. Personne ne peut nier la qualité religieuse du livre. Il a des hauteurs et des profondeurs sublimes et a eu une puissante influence dans le monde. Personne ne peut lire le livre attentivement et avec révérence sans ressentir sa puissance. Pourtant, selon la conception moderne, les six ou sept premiers chapitres ne contiennent qu'un grain de vérité. Ils décrivent d'une manière merveilleusement vivante l'aide surnaturelle de Dieu en donnant à Daniel le pouvoir d'interpréter les rêves, en le délivrant de la fournaise ardente, en le sauvant de la gueule du lion, en frappant le roi Nebucadnetsar, etc. grande influence pour le bien et était destiné à un message de Dieu pour encourager la foi. Pourtant, selon les critiques, ces événements n'avaient aucun fondement en fait, le surnaturel n'a pas eu lieu, les faits supposés sur lesquels reposent ces sublimes leçons religieuses n'auraient jamais pu se produire. Pourtant, le Dieu de vérité a utilisé un tel livre

avec un tel enseignement pour faire un grand bien dans le monde. Il a ainsi fait un usage abondant de la fiction et du mensonge. Selon ce point de vue, Il a également trompé les meilleures personnes du monde pendant des millénaires, utilisant le faux et le faisant passer pour vrai. Un tel Dieu peut être cru par un critique, mais la conscience chrétienne se révolte contre lui. C'est digne d'un Zeus, ou peut-être du Démiurge de Marcion, mais Il n'est pas le Dieu d'Israël, pas le Dieu et Père de Jésus-Christ. "Mais," dit le critique, "les leçons de religion sont grandes et bonnes." Sont-ils? Une histoire, une illustration ou une parabole peut-elle enseigner de bonnes leçons religieuses alors qu'elle est en elle-même essentiellement contraire à la nature, à l'histoire et à la vie ? Affirmer une telle chose semblerait impliquer un aveuglement moral et religieux peu crédible. Il est vrai qu'il y a beaucoup de graves difficultés dans le livre de Daniel, mais sont-elles aussi grandes que la difficulté morale impliquée dans la vision critique ?

Ce qui précède incarne mes principales raisons de rejeter la position de l'école critique avec laquelle j'étais autrefois en sympathie. Leurs positions ne sont pas simplement des caprices, ce sont essentiellement des tentatives de saper la révélation, la Bible et le christianisme évangélique. Si ces points de vue finissent par prévaloir, le christianisme sera mis de côté pour ce qu'on appelle la nouvelle religion, qui n'est pas une religion, mais une philosophie. Tous les critiques croient que le christianisme traditionnel fera en grande partie, sinon entièrement, place au point de vue moderne, comme on l'appelle. Mais nous maintenons que le christianisme traditionnel a la priorité. Il doit et sera quelque peu modifié par la perception d'une révélation en développement et l'application de la méthode historique, mais doit prévaloir dans tous ses traits essentiels. Il a une noble ascendance et une histoire glorieuse. Les rédacteurs de la Bible sont tous de son côté ; le gros des érudits juifs du passé est dans le cortège ; elle a Jésus, le Fils de Dieu, dans ses rangs avec les apôtres, les prophètes, les martyrs, les réformateurs, les théologiens, les missionnaires et les grands prédicateurs et évangélistes. La grande masse du peuple de Dieu est avec lui. Je préfère appartenir à cette bonne compagnie plutôt qu'au païen Porphyre, au panthéiste Spinoza, à l'immoral Astruc, aux rationalistes Reuss, Vatke, Graf, Kuenen et Wellhausen, avec une multitude de leurs disciples de tous grades. C'est un nouveau traditionalisme commencé par ces hommes et transmis à d'autres en Angleterre et en Amérique. La plupart de ces disciples doivent leur vie et leur formation religieuses presque entièrement à la vision traditionnelle. Le mouvement a accéléré l'étude de l'Ancien Testament, a donné une méthode précieuse, un grand nombre de faits, un nouveau point de vue, mais ses extravagances, ses caprices, ses fausses suppositions et ses immoralités seront avec le temps éliminées par la conscience chrétienne comme dans par le passé, il s'est débarrassé du gnosticisme, du panthéisme, de la scolastique et d'une foule d'autres modes et fantaisies philosophiques ou scientifiques.

L'inspiration de la Bible - Définition, Étendue et Preuve

Dans cet article, l'authenticité et la crédibilité de la Bible sont supposées, ce qui signifie :

> (1), que ses livres ont été écrits par les auteurs auxquels ils sont attribués, et que leur contenu est en tous points matériels comme lorsqu'il sortait de leurs mains ; et
>
> (2), que ces contenus sont dignes d'entière acceptation quant à leurs déclarations de fait. S'il était nécessaire de prouver ces hypothèses, les preuves sont abondantes et des plumes plus compétentes s'en sont occupées.

Qu'on ne suppose pas, cependant, que parce que ces choses sont supposées, leur importance relative est sous-évaluée. Au contraire, ils sous-tendent l'inspiration et, comme le dit le président Patton, interviennent au rez-de-chaussée. Ils ont à voir avec l'historicité de la Bible, qui pour nous en ce moment est la base de son autorité. Rien ne peut être réglé tant que cela n'est pas réglé, mais en admettant son règlement, ce qui, tout bien considéré, nous est maintenant permis de le faire, qu'y a-t-il de plus profond d'intérêt que la question de savoir jusqu'où s'étend cette autorité ?

C'est la question de l'inspiration, et alors que tant de personnes ont pris la main pour discuter des autres, ne peut-on pas être libre de discuter de celle-ci ? C'est une question ancienne, si ancienne, en effet, que de nouveau dans l'habituelle récurrence de la pensée devenue nouvelle. Nos pères en ont discuté, c'était autrefois la grande question, elle a été passée au crible, et un grand entrepôt de faits, d'arguments et d'illustrations nous a été laissé pour y puiser en un jour de besoin.

Pendant longtemps, l'attaque de l'ennemi a dirigé nos énergies vers une autre partie du terrain, mais la victoire là-bas nous ramènera ici. Les autres questions sont en dehors de la Bible elle-même, celle-ci est à l'intérieur. Ils éloignent les hommes du contenu du livre pour considérer comment ils sont venus, cela nous ramène à considérer ce qu'ils sont. Heureux le jour où l'enquête reviendra ici, et heureuse la génération qui n'a pas oublié comment l'affronter.

1. Définition de l'inspiration

> 1. L'inspiration n'est pas la révélation. Comme l'a exprimé le Dr Charles Hodge, la révélation est l'acte de communiquer la connaissance divine à l'esprit, mais l'inspiration est l'acte du même Esprit contrôlant ceux qui font connaître cette connaissance aux autres. Selon l'expression heureuse de Chalmer, l'un est l'influx, l'autre l'efflux. Abraham a reçu l'influx, il a reçu une révélation; mais Moïse a été doté de l'efflux, étant inspiré pour

l'enregistrer pour notre apprentissage. Dans un cas il y avait un afflux et dans l'autre un écoulement. Parfois ces deux expériences se sont rencontrées chez la même personne, en effet Moïse lui-même en est une illustration, ayant reçu une révélation à un autre moment et aussi l'inspiration pour la faire connaître, mais il est important de distinguer les deux.

2. L'inspiration n'est pas l'illumination. Chaque chrétien régénéré est illuminé par le simple fait qu'il est habité par le Saint-Esprit, mais chacun de ces chrétiens n'est pas aussi inspiré, mais seulement les auteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'illumination spirituelle est sujette à des degrés, certains chrétiens en possédant plus que d'autres, mais, comme nous le comprenons, l'inspiration n'est pas sujette à des degrés, étant dans tous les cas le souffle de Dieu, s'exprimant à travers une personnalité humaine.

3. L'inspiration n'est pas le génie humain. Cette dernière est simplement une qualification naturelle, aussi exaltée soit-elle dans certains cas, mais l'inspiration dans le sens dont on parle maintenant est surnaturelle partout. C'est une incitation venant sur les écrivains de l'Ancien et du Nouveau Testament, les dirigeant et leur permettant d'écrire ces livres, et sur aucun autre homme, et à aucun autre moment, et dans aucun autre but. Aucun génie humain dont nous ayons jamais entendu parler n'a introduit ses écrits avec la formule : « Ainsi dit le Seigneur », ou des mots à cet effet, et pourtant telle est la déclaration commune des auteurs de la Bible. Aucun génie humain n'a jamais été d'accord avec aucun autre génie humain quant aux choses qu'il importe le plus aux hommes de connaître, et, par conséquent, si élevé que soit son équipement, il diffère non seulement en degré mais en nature de l'inspiration des Écritures.

Dans son mode, l'agence divine est impénétrable, bien que ses effets soient connaissables. Nous n'entreprenons pas de dire exactement comment le Saint-Esprit a opéré sur l'esprit de ces auteurs pour produire ces livres, pas plus que nous n'entreprenons de dire comment Il opère sur le cœur humain pour produire la conversion, mais nous acceptons l'un comme nous acceptons l'autre. sur le témoignage qui fait appel à la foi.

4. Lorsque nous parlons du Saint-Esprit venant sur les hommes pour la composition des livres, il faut en outre comprendre que l'objet n'est pas l'inspiration des hommes mais les livres, non les écrivains mais les écrits. Elle se termine sur le disque, en d'autres termes, et non sur l'instrument humain qui l'a faite.

Pour illustrer : Moïse, David, Paul, Jean, n'étaient pas toujours et partout inspirés, car alors toujours et partout ils auraient été infaillibles et

infaillibles, ce qui n'était pas le cas. Ils font parfois des erreurs de pensée et des erreurs de conduite. Mais si faillibles et errants qu'ils aient pu être en tant qu'hommes entourés d'infirmité comme nous, une telle faillibilité ou erreur n'a jamais été communiquée en aucune circonstance à leurs écrits sacrés.

L'Ecclésiaste est un exemple qui, sur la supposition de sa paternité salomonienne, nous donne une histoire de sa recherche du bonheur "sous le soleil". Certaines déclarations de ce livre ne sont que partiellement vraies tandis que d'autres sont totalement fausses, donc cela ne peut pas signifier que Salomon a été inspiré en essayant telle ou telle expérience pour trouver ce qu'aucun homme n'a pu trouver en dehors de Dieu. Mais cela signifie que son langage est inspiré car il enregistre les divers sentiments et opinions qui l'ont possédé dans la poursuite.

Cela élimine une grande classe d'objections parfois portées contre la doctrine de l'inspiration, par exemple celles qui sont associées à la question de savoir si la Bible est la Parole de Dieu ou ne contient que cette Parole. Si par le premier on veut dire que Dieu a dit chaque mot dans la Bible, et donc que chaque mot est vrai, la réponse doit être non ; mais si cela veut dire que Dieu a fait enregistrer chaque mot de la Bible, vrai ou faux, la réponse devrait être oui. Il y a des paroles de Satan dans la Bible, des paroles de faux prophètes, des paroles d'ennemis de Christ, et pourtant ce sont les paroles de Dieu, non pas dans le sens où Il les a prononcées, mais dans le sens où Il les a fait enregistrer, infailliblement et infailliblement enregistrées. , à notre profit. En ce sens, la Bible ne contient pas simplement la Parole de Dieu, c'est la Parole de Dieu.

De tout auteur simplement humain, il en est de même. Ce document est le mot de l'auteur tout au long, et pourtant il peut citer ce que d'autres personnes disent pour les féliciter ou les contester. Ce qu'ils disent, il l'enregistre et, ce faisant, il fait sien l'enregistrement en ce sens qu'il est responsable de son exactitude.

5. Qu'il soit dit plus loin dans cette connexion définitionnelle, que le récit dont nous contestons l'inspiration est le récit original - les autographes ou les parchemins de Moïse, David, Daniel, Matthieu, Paul ou Pierre, selon le cas, et non une ou plusieurs traductions particulières de celles-ci. Il n'y a pas de traduction absolument sans erreur, et il ne pourrait y en avoir, vu les infirmités des copistes humains, s'il ne plaisait à Dieu d'accomplir un miracle perpétuel pour l'assurer.

Mais est-ce que cela rend inutile notre affirmation ? Certains diraient que oui, et ils argumenteraient spécieusement qu'insister sur l'inerrance d'un parchemin qu'aucun être vivant n'a jamais vu est une simple question académique, et sans valeur. Mais ne manquent-ils pas de voir que le caractère et la perfection de la divinité sont impliqués dans cette infaillibilité ?

Il y a quelques années, un théologien "libéral", dépréciant cette discussion comme n'en valant pas la peine, a fait remarquer qu'il importait peu de savoir si un pantalon était parfait à l'origine s'il était maintenant déchiré. A quoi le vaillant et plein d'esprit David James Burrell répondit que cela n'aurait peut-être pas d'importance pour le porteur du pantalon, mais que le tailleur qui les confectionnait préférerait qu'on comprenne qu'ils ne quittaient pas sa boutique de cette façon. Et puis il ajouta que si le Très-Haut devait s'entraîner parmi les chevaliers des cisailles, Il pourrait au moins être considéré comme le meilleur de la guilde, et Celui qui ne lâche aucun point et n'envoie aucun travail imparfait.

N'en est-il pas de la Parole écrite comme de la Parole incarnée ? Faut-il considérer Jésus-Christ comme imparfait parce que son caractère n'a jamais été parfaitement reproduit avant nous ? Peut-il être le Verbe incarné à moins qu'il ne soit absolument sans péché ? Et du même coup, les Écritures peuvent-elles être la Parole écrite à moins qu'elles ne soient infaillibles ?

Mais si cette question est si purement spéculative et sans valeur, qu'advient-il de la science de la critique biblique à laquelle proprement nous attachons tant d'importance aujourd'hui ? Les constructeurs enfoncent-ils des pieux dans la terre molle s'ils ne s'attendent jamais à toucher le fond ? Les érudits se disputent-ils sur le texte de l'Écriture et examinent-ils minutieusement l'histoire et la signification de mots simples, "la coloration délicate de l'humeur, du temps et de l'accent", si à la fin il n'y a pas d'approximation d'un absolu ? Comme le dit le Dr George H. Bishop, notre concordance, chaque fois que nous la reprenons, ne nous parle-t-elle pas d'un parchemin autrefois infaillible ? Pourquoi ne possédons-nous pas des concordances pour les mots mêmes des autres livres ?

Ce parchemin original n'est pas non plus une chose aussi éloignée que certains le supposent. Le nombre et la variété des manuscrits et des versions existantes ne rendent-ils pas relativement facile d'arriver à une connaissance de son texte, et la recherche compétente n'affirme-t-elle pas aujourd'hui qu'en ce qui concerne le Nouveau Testament au moins, nous avons dans 999 cas sur mille le mot même de ce texte original? Considérons franchement ces choses et nous verrons que nous ne poursuivons pas un fantôme en nous disputant un autographe inspiré de la Bible.

2. Étendue de l'inspiration

1. L'inspiration de l'Écriture inclut l'ensemble et chaque partie de celle-ci. Il y en a qui nient cela et le limitent uniquement à l'accessoire les parties importantes, les paroles de Jésus-Christ et, par exemple, les enseignements spirituels plus profonds des épîtres. Les livres historiques à leur avis, et à titre d'exemple, n'ont pas besoin d'inspiration car leurs données pouvaient être obtenues à partir de sources naturelles.

La Bible elle-même, cependant, ne connaît aucune limite, comme nous le verrons : « Toute Écriture est inspirée de Dieu » [2 Timothée 3 :16]. Les données historiques, la plupart du moins, ont peut-être été obtenues à partir de sources naturelles, mais qu'en est-il des conseils surnaturels nécessaires à leur sélection et à leur narration ? Comparez, pour réponse, les récits de la Création, de la chute, du déluge, etc., trouvés dans la Genèse avec ceux récemment découverts par des fouilles dans les terres bibliques. Les résultats de la pioche et de la bêche ne renvoient-ils pas au même original que la Bible, et pourtant leur puérilité et leur grotesque ne témoignent-ils pas souvent du moule humain et pécheur qu'ils ont traversé ? Ne montrent-ils pas la nécessité d'une puissance autre que l'homme lui-même pour le conduire hors du labyrinthe de l'erreur vers le terrain ouvert de la vérité ?

De plus, les livres historiques ne sont-ils pas à certains égards les plus importants de la Bible ? Ne sont-ils pas les bases de sa doctrine ? La doctrine du péché n'a-t-elle pas besoin pour point de départ de l'histoire de la chute ? Pourrions-nous si bien comprendre la justification si nous n'avions pas l'histoire des relations de Dieu avec Abraham ? Et qu'en est-il du sacerdoce du Christ ? Rejetez Lévitique et que peut-on faire des Hébreux ? Les Actes des Apôtres ne sont-ils pas historiques, mais pouvons-nous nous permettre d'en perdre l'inspiration ?

Et puis, aussi, les livres historiques sont, dans bien des cas, aussi bien prophétiques qu'historiques. Les types et les symboles qu'ils contiennent ne montrent-ils pas le Sauveur sous tous les aspects variés de sa grâce ? L'histoire d'Israël n'a-t-elle pas la relation la plus étroite, en tant que type et antitype, avec notre rédemption spirituelle ? Paul n'enseigne-t-il pas cela dans 1 Corinthiens 10:6-11 ? Et si ces choses ont été ainsi écrites pour notre instruction, cela n'implique-t-il pas leur inspiration ?

En effet, les livres historiques ont le témoignage le plus fort de leur importance dans d'autres parties de la Bible. Cela apparaîtra plus particulièrement au fur et à mesure que nous avançons, mais prenons, en passant, l'utilisation par le Christ du Deutéronome dans Son conflit avec le tentateur. Trois fois il le surmonte par une citation de ce livre historique sans note ni commentaire. N'est-il pas difficile de croire que ni Lui ni Satan ne l'ont considéré comme inspiré ?

Ainsi, sans aller plus loin, nous pouvons dire, avec le Dr DeWitt de Princeton, qu'il est impossible d'assurer l'infaillibilité religieuse de la Bible - qui est tout ce que l'objecteur considère comme nécessaire - si nous excluons l'histoire biblique de la sphère de son inspiration. Mais si nous incluons l'histoire de la Bible, nous devons l'inclure dans son ensemble, car qui est compétent pour en séparer les parties ?

2. L'inspiration comprend non seulement tous les livres de la Bible en général mais en détail, la forme aussi bien que le fond, la parole aussi bien que la pensée. C'est ce qu'on appelle parfois la théorie verbale de l'inspiration et on s'y oppose avec véhémence dans certains milieux. C'est trop mécanique, ça dégrade les écrivains au rang de machines, ça a tendance à faire des sceptiques, et tout ça.

Cette dernière remarque, cependant, n'est pas aussi alarmante qu'il n'y paraît. On dit que la doctrine de la rétribution éternelle des méchants fait des sceptiques, et aussi celle d'une expiation par procuration, sans parler d'autres révélations de l'Écriture sainte. L'esprit naturel ne s'occupe d'aucune de ces choses. Mais si nous ne sommes pas disposés à céder le point dans un cas pour une telle raison, pourquoi nous demanderait-on de le faire dans un autre ?

Et quant à dégrader les écrivains au rang de machines, même si c'était vrai, comme ce n'est pas le cas, pourquoi faut-il s'en prendre au résultat ? Qu'est-ce qui est le plus important, le libre arbitre d'une vingtaine de mortels, ou la divinité de leur message ? L'ensemble de l'argument n'est qu'une étincelle de l'enclume sur laquelle la race essaie toujours de marteler sa propre déification.

Mais nous n'insistons sur aucune théorie — pas même la théorie verbale — si elle exclut complètement l'élément humain dans la transmission de la parole sacrée. Comme le dit le Dr Henry B. Smith, « Dieu parle à travers la personnalité aussi bien que les lèvres de ses messagers », et nous pouvons déverser dans ce mot « personnalité » tout ce qui le compose : l'âge auquel la personne a vécu, son environnement, son degré de culture, son tempérament et tout le reste. Comme l'a exprimé Wayland Hoyt, "l'inspiration n'est pas une contrainte mécanique, grossière et chauve des écrivains sacrés, mais plutôt une influence dynamique et divine sur leurs facultés agissant librement" afin que ces dernières, en relation avec le sujet alors en main peut être maintenue inerrante, c'est-à-dire sans erreur ni faute. C'est limiter le Saint d'Israël de dire qu'il est incapable de faire cela sans transformer un être humain en automate. Celui qui a créé l'homme en tant qu'agent libre ne s'est-il laissé aucune possibilité de façonner ses pensées en formes de discours exprimant infailliblement sa volonté, sans détruire ce qu'il a fait?

Et, en effet, où réside le libre arbitre de l'homme, dans son esprit ou dans sa bouche ? Dirons-nous qu'il est libre tant que Dieu contrôle sa pensée, mais qu'il devient une simple machine lorsque ce contrôle s'étend à l'expression de sa pensée ?

Mais revenant à l'argument, si l'influence divine sur les écrivains ne s'étendait pas à la forme aussi bien qu'au fond de leurs écrits ; si, en d'autres termes, Dieu ne leur a donné que la pensée, leur permettant de l'exprimer avec leurs propres mots, quelle garantie avons-nous qu'ils l'ont fait ?

Une illustration que l'auteur a fréquemment utilisée aidera à clarifier cela. Un sténographe dans une maison de commerce a été prié par son employeur d'écrire ce qui suit :

> "Messieurs : nous avons mal compris votre lettre et nous allons maintenant
>
> remplissez votre commande."

Imaginez la surprise de l'employeur, cependant, quand un peu plus tard ceci a été placé devant lui pour sa signature :

> « Messieurs : nous avons mal compris votre lettre et nous ne le ferons pas.
>
> remplissez votre commande."

L'erreur n'était que d'une seule lettre, mais elle était entièrement subversive de sa signification. Et pourtant la pensée était donnée clairement au sténographe, et les mots aussi d'ailleurs. De plus, ce dernier était capable et fidèle, mais il était humain, et il est humain de se tromper. Si son employeur n'avait pas contrôlé son expression jusqu'à la lettre même, la pensée destinée à être transmise n'aurait pas été exprimée.

De même les auteurs humains de la Bible étaient des hommes de passions semblables à nous-mêmes. Leurs motifs étaient purs, leurs intentions bonnes, mais même si leur sujet était les lieux communs des hommes, sans parler de la révélation mystérieuse et transcendante d'un Dieu saint, comment pourrait-il être une transcription absolue de l'esprit d'où il est issu ? en l'absence de contrôle miraculeux ?

En dernière analyse, c'est la Bible elle-même, bien entendu, qui doit trancher la question de son inspiration et de son étendue, et nous y arrivons dans l'examen de la preuve, mais nous pouvons nous permettre une dernière question. Dieu lui-même peut-il donner une pensée à l'homme sans les mots qui l'habillent ? Les deux ne sont-ils pas inséparables, autant « qu'une somme et ses chiffres, ou un air et ses notes ? A-t-on connu dans l'histoire humaine un cas où un esprit sain a été capable de créer des idées sans les exprimer à sa propre perception ? En d'autres termes, comme le Dr A. J. Gordon l'a observé un jour : "Nier que le Saint-Esprit parle dans les Écritures est une proposition intelligible, mais admettre qu'Il parle, il est impossible de savoir ce qu'Il dit sauf si nous avons Ses Paroles."

3. Preuve d'inspiration

1. L'inspiration de la Bible est prouvée par la philosophie, ou ce qu'on peut appeler la nature du cas. La proposition peut s'énoncer ainsi :

La Bible est l'histoire de la rédemption de la race, ou du côté de l'individu, une révélation surnaturelle de la volonté de Dieu aux hommes pour leur salut. Mais il a été donné à certains hommes d'un âge pour être transmis par écrit à d'autres hommes d'âges différents. Or tous les hommes éprouvent des difficultés à donner aux autres des reflets fidèles de leurs pensées à cause du péché, de l'ignorance, de la mémoire défectueuse et de l'inexactitude toujours inhérente à l'usage du langage. On peut donc facilement en déduire que si la révélation doit être communiquée précisément telle qu'elle a été reçue à l'origine, le même pouvoir surnaturel est requis dans un cas comme dans l'autre. Cela a été suffisamment développé dans ce qui précède et il n'est pas nécessaire de s'y attarder à nouveau.

2. Elle peut être prouvée par l'histoire et le caractère de la Bible, c'est-à-dire par tout ce qui a été supposé quant à son authenticité et sa crédibilité. Tout ce qui prouve ces choses prouve son inspiration.

Pour emprunter en partie le langage de la Confession de Westminster, "le caractère céleste de sa matière, l'efficacité de sa doctrine, l'unité de ses différentes parties, la majesté de son style et la portée et l'exhaustivité de sa conception" indiquent tous la divinité de son origine.

Plus nous y réfléchissons, plus nous devons être convaincus que les hommes, sans l'aide de l'Esprit de Dieu, n'auraient pu ni concevoir, ni assembler, ni conserver dans son intégrité ce précieux dépôt connu sous le nom d'oracles sacrés.

3. Mais la preuve la plus solide est les déclarations de la Bible elle-même et les inférences à en tirer. Ce n'est pas non plus un raisonnement en boucle comme certains pourraient le penser. Dans le cas d'un homme dont la véracité ne fait aucun doute, aucune hésitation n'est ressentie à accepter ce qu'il dit de lui-même ; et puisqu'il est démontré que la Bible est vraie dans ses déclarations de fait par des preuves inattaquables, ne pouvons-nous pas accepter son témoignage en son propre nom ? Prenez l'argument de Jésus-Christ comme exemple. Il s'est contenté d'être testé par les prophéties qui l'avaient précédé, et le résultat de cette épreuve a été l'établissement de ses prétentions à être le Messie au-delà d'une aventure. Ce système complexe de prophéties, rendant la collusion ou la contrefaçon impossible, est la preuve incontestable qu'il était ce qu'il prétendait être. Mais bien sûr, Celui dont la naissance, la vie, la mort et la résurrection sont si merveilleuses.

Les magnifiques prophéties ont rencontré leur accomplissement, sont devenus, à partir de l'heure où ses revendications ont été établies, un témoin de l'autorité divine et de la vérité infaillible des annales sacrées dans lesquelles ces prophéties se trouvent.—(The New Apologetic, par le professeur Robert Watts, DD)

Il en est ainsi de la Bible. Le caractère de son contenu, l'unité de ses parties, l'accomplissement de ses prophéties, les miracles opérés dans son attestation, les effets qu'elle a accomplis dans la vie des nations et des hommes, tout cela montre qu'elle est divine, et si c'est le cas, qu'on puisse le croire en ce qu'il dit sur lui-même.

A. Argument pour l'Ancien Testament

A commencer par l'Ancien Testament;

(a) Considérez comment les écrivains parlent de l'origine de leurs messages. Le Dr James H. Brookes est l'autorité pour avoir dit que l'expression "Ainsi dit le Seigneur" ou son équivalent est utilisée par eux 2 000 fois. Supposons que nous éliminions cette phrase et son contexte nécessaire de l'Ancien Testament dans chaque cas, on se demande quelle quantité de l'Ancien Testament resterait.

(b) Considérez comment les paroles des auteurs de l'Ancien Testament sont introduites dans le Nouveau. Prenez Matthieu 1:22 comme exemple : « Or tout cela fut fait afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par le Seigneur par le prophète. Ce n'est pas le prophète qui a parlé, mais le Seigneur qui a parlé par le prophète.

(c) Considérez comment le Christ et ses apôtres considèrent l'Ancien Testament. Il est venu « non pour détruire mais pour accomplir la loi et les prophètes ». Matthieu 5:17. "L'Ecriture ne peut pas être anéantie." Jean 10:35. Il a parfois utilisé des mots simples comme bases de doctrines importantes, deux fois dans Matthieu 22 :31-32 et Matthieu 22 :42-45. Les apôtres font de même. Voir Galates 3 :16, Hébreux 2 :8, 11 et Hébreux 12 :26-27.

(d) Considérez ce que les apôtres enseignent directement sur le sujet. Pierre nous dit que "aucune prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais les hommes ont parlé de la part de Dieu, poussés par le Saint-Esprit" (2 Pierre 1:21, R.V.). "Prophétie" s'applique ici au mot écrit comme indiqué dans le verset précédent, et ne signifie pas simplement la prédiction d'événements, mais les déclarations de toute parole de Dieu sans référence quant au temps passé, présent ou à venir. En fait, ce que Pierre déclare, c'est que la volonté de l'homme n'a rien à voir avec aucune partie de l'Ancien Testament, mais que l'ensemble de celui-ci, de la Genèse à Malachie, a été inspiré par Dieu.

Bien sûr, Paul dit la même chose, dans un langage encore plus clair, dans 2 Timothée 3:16, "Toute Écriture est inspirée de Dieu et est utile." L'expression « inspiration de Dieu » signifie littéralement inspiré par Dieu. L'ensemble de l'Ancien Testament est inspiré de Dieu, car c'est à cette partie de la Bible que le langage se réfère particulièrement, puisque le Nouveau Testament en tant que tel n'était pas alors généralement connu.

Comme ce verset est donné quelque peu différemment dans la version révisée, nous nous y attarderons encore un instant. On y lit : « Toute Écriture inspirée de Dieu est également profitable », et le cavalier est disposé à dire que, par conséquent, certaines Écritures peuvent être inspirées et d'autres peuvent ne pas l'être, et que la rentabilité ne s'étend qu'aux premières et non aux secondes.

Mais mis à part le fait que Paul ne serait guère coupable d'un truisme aussi faible que celui-là, on peut d'abord dire en réponse que le rendu King James du passage n'est pas seulement l'Écriture la plus cohérente, mais le grec le plus cohérent. Plusieurs des meilleurs érudits grecs de l'époque l'affirment, y compris certains des réviseurs eux-mêmes qui n'ont pas voté pour le changement. Et deuxièmement, même les réviseurs le placent dans la marge comme ayant une autorité pratiquement égale avec leur traduction préférée, et à choisir par le lecteur s'il le souhaite. Il n'y a pas quelques fervents chrétiens, cependant, qui seraient disposés à retenir le rendu de la version révisée comme étant plus fort que le King James, et qui interpoleraient un mot en l'appliquant pour le faire signifier, "Chaque Écriture (parce que) inspiré de Dieu est aussi profitable." Nous pensons que Gaussen et Wordsworth partagent ce point de vue, deux défenseurs aussi ardents de l'inspiration plénière qu'on pourrait nommer.

B. Argument pour le Nouveau Testament

On nous rappelle parfois que, aussi fort et convaincant que soit l'argument en faveur de l'inspiration de l'Ancien Testament, celui du Nouveau Testament n'est qu'indirect. "Aucun des évangélistes ne nous dit qu'il est inspiré", dit un certain professeur de théologie, "et pas un auteur d'épître, sauf Paul."

Nous serons prêts à contester cette affirmation un peu plus loin, mais en attendant, réfléchissons que l'inspiration de l'Ancien Testament étant assurée telle qu'elle est, pourquoi une preuve similaire serait-elle requise pour le Nouveau ? Quiconque est compétent pour parler en tant qu'autorité biblique sait que l'unité de l'Ancien et du Nouveau Testament est la plus forte démonstration de leur source commune. Ils ne sont pas considérés comme deux livres, mais seulement comme deux parties d'un livre.

Pour prendre alors l'analogie de l'Ancien Testament. L'argument qui précède prouve son inspiration dans son ensemble, bien qu'il y ait eu de longues périodes séparant les différents écrivains, Moïse et David ; disons, ou David et Daniel, le Pentateuque et les Psaumes, ou les Psaumes et les Prophètes. Aussi long, ou plus, qu'entre Malachie et Matthieu, ou Esdras et les Evangiles. Si donc pour porter la conviction de l'inspiration plénière de l'Ancien Testament dans son ensemble, il n'est pas nécessaire de le prouver pour chaque livre, pourquoi, pour porter la conviction de l'inspiration plénière de la Bible dans son ensemble est-il nécessaire de faire de même ?

Nous citons ici un paragraphe ou deux du Dr Nathaniel West. Il fait référence à 2 Timothée 3:16, qu'il rend, "Toute Écriture est inspirée de Dieu", et ajoute :

"Le mot distributif 'Chaque' est utilisé non seulement pour particulariser chaque écriture individuelle du Canon que Timothée avait étudiée depuis sa jeunesse, mais aussi pour inclure, avec l'Ancien Testament, les écritures du Nouveau Testament existant à l'époque de Paul, et toutes les autres, tels que ceux que Jean écrivit après lui.

"L'apôtre Pierre nous dit qu'il était en possession, non seulement de quelques-unes des épîtres de Paul, mais de 'toutes ses épîtres', et les place, canoniquement, au même rang que ce qu'il appelle 'les autres écritures', c'est-à-dire une inspiration et une autorité égales avec les 'paroles prononcées auparavant par les saints prophètes et le commandement du Seigneur et Sauveur, par l'intermédiaire des apôtres.' 2 Pierre 3:2, 16.

"Paul enseigne la même coordination de l'Ancien et du Nouveau Testament. Après avoir fait référence à l'Ancien comme une unité, dans sa phrase "Saintes Écritures", que les réviseurs traduisent par "Écritures sacrées", il procède à la particularisation. Il dit à Timothée que « toute Écriture », qu'elle provienne de l'Ancien ou du Nouveau Testament, « est inspirée de Dieu ». Que ce soit dans le Pentateuque, les Psaumes, les Prophètes, les Livres Historiques, que ce soit un chapitre ou un verset ; que ce soit dans les Evangiles, les Actes, les épîtres de lui ou de Pierre, ou même les écrits de Jean, encore à venir. , chaque partie de la Collection sacrée est donnée par Dieu et à cause de cela possède l'autorité divine en tant que partie du Livre de Dieu."

Nous avons lu cela du Dr West il y a vingt ans et l'avons rejeté comme son dicton. Nous le lisons aujourd'hui, avec une connaissance plus profonde et plus complète du sujet, et nous croyons qu'il est vrai.

C'est un peu comme suit que le Dr Gaussen dans son exhaustive "Theopneustia" donne l'argument pour l'inspiration du Nouveau Testament.

(a) Le Nouveau Testament est le dernier, et pour cette raison la révélation la plus importante des deux, et donc si le premier était inspiré, cela doit certainement être vrai du second. Les premiers versets des premier et deuxième chapitres d'Hébreux suggèrent clairement ceci : "Dieu, qui à plusieurs reprises et de diverses manières a parlé autrefois à nos pères par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers jours par son Fils... C'est pourquoi nous devons prêter plus d'attention aux choses que nous avons entendues."

Et cette inférence est rendue encore plus concluante par la circonstance que le Nouveau Testament tantôt explique, tantôt prouve, et tantôt même abroge les ordonnances de l'Ancien Testament. Voir Matthieu 1 :22, 23 pour une illustration du premier, Actes 13 :19-39 pour le second et Galates 5 :6 pour le

troisième. Assurément, ces choses ne seraient pas vraies si le Nouveau Testament n'avait pas une autorité égale, et en un certain sens, même plus grande que l'Ancien.

(b) Les écrivains du Nouveau Testament étaient d'un rang égal ou supérieur à ceux de l'Ancien. Qu'ils aient été des prophètes est évident à partir d'allusions telles que Romains 16:25-27 et Ephésiens 3:4-5. Mais qu'ils étaient plus que des prophètes est indiqué dans le fait que partout où dans le Nouveau Testament les prophètes et les apôtres sont tous deux mentionnés, le dernier nommé est toujours mentionné en premier (voir 1 Corinthiens 12 :28 ; Éphésiens 2 :20, Éphésiens 4 :11). . Il est vrai aussi que les rédacteurs du Nouveau Testament avaient une mission plus élevée que ceux de l'Ancien, puisqu'ils étaient envoyés par le Christ, comme il avait été envoyé par le Père (Jean 20:21). Ils devaient aller, non pas vers une seule nation (comme Israël), mais dans le monde entier (Matthieu 28 :19). Ils ont reçu les clefs du royaume des cieux (Matthieu 16 :19). Et ils doivent être récompensés par excellence dans la régénération (Matthieu 19:28). De telles considérations et comparaisons comme celles-ci ne doivent pas être négligées dans l'estimation de l'autorité par laquelle ils ont écrit.

(c) Les écrivains du Nouveau Testament étaient particulièrement qualifiés pour leur travail, comme nous le voyons dans Matthieu 10:19, 20; Marc 13:11 ; Luc 12:2; Jean 14:26 et Jean 16:13-14. Nous nous attarderons plus longuement sur ces passages dans une division ultérieure de notre sujet, mais tout à l'heure on peut remarquer que dans certains des cas, l'inspiration du caractère le plus absolu a été promise quant à ce qu'ils devraient dire, l'inférence étant justifiée que ils n'en seraient pas moins guidés dans ce qu'ils écrivaient. Leurs paroles étaient limitées et temporaires dans leur sphère, mais leurs paroles écrites couvraient toute la gamme de la révélation et devaient durer éternellement. Si dans un cas ils ont été inspirés, combien plus dans l'autre ?

(d) Les auteurs du Nouveau Testament revendiquent directement l'inspiration divine. Voir Actes 15:23-29, où, surtout au verset 28, Jacques est enregistré comme disant, "car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne pas vous imposer de plus grand fardeau que ces choses nécessaires." Ici, il est affirmé très clairement que le Saint-Esprit est le véritable auteur de la lettre en question et utilise simplement les instruments humains à ses fins. Ajoutez à cela 1 Corinthiens 2 : 13, où Paul dit : « Ces choses que nous disons aussi, non pas avec les paroles qu'enseigne la sagesse de l'homme, mais qu'enseigne le Saint-Esprit, comparant les choses spirituelles avec les choses spirituelles », ou comme la marge de la version révisée. La version le dit, "communiquer des choses spirituelles à des hommes spirituels". Dans 1 Thessaloniciens 2 : 13, le même auteur dit : « C'est pourquoi aussi nous rendons grâces à Dieu sans cesse, parce que lorsque vous avez reçu la parole de Dieu que vous avez entendue de nous, vous ne l'avez pas reçue comme une parole d'homme, mais comme elle est

en vérité la parole de Dieu." Dans 2 Pierre 3:2 l'apôtre met ses propres paroles au niveau de celles des prophètes de l'Ancien Testament, et dans les versets 15 et 16 du même chapitre [2 Pierre 3:15-16], il fait de même avec les écrits de Paul, les classant "avec les autres écritures". Enfin, dans Apocalypse 2:7, bien que ce soit l'apôtre Jean qui écrive, il est autorisé à s'exclamer : "Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises", et ainsi de suite tout au long des épîtres aux apôtres. sept églises.

C. Argument pour les mots

La preuve que l'inspiration comprend la forme aussi bien que le fond des Saintes Écritures, les mots aussi bien que la pensée, peut être recueillie de cette manière.

1. Il y a certainement eu des occasions où les mots ont été donnés aux agents humains. Prenons l'exemple de Balaam (Nombres 22 :38 ; Nombres 23 :12, 16). Il est clair que ce prophète égoïste pensait, c'est-à-dire désirait parler différemment de ce qu'il faisait, mais était obligé de dire la parole que Dieu mit dans sa bouche. Il y a deux témoins incontestables à cela, l'un étant Balaam lui-même et l'autre Dieu.

Prenez Saul (1 Samuel 10:10), ou plus tard, ses messagers (1 Samuel 19:20-24). Personne ne prétendra qu'il n'y avait pas une inspiration des mots ici. Et aussi Caïphe (Jean 11:49-52), dont il est expressément dit que lorsqu'il a prophétisé qu'un seul homme mourrait pour le peuple, "il n'a pas parlé de lui-même". Qui croit que Caïphe voulait dire ou savait vraiment la signification de ce qu'il a dit ?

Et combien cela s'harmonise entièrement avec la promesse de Christ à ses disciples dans Matthieu 10:19-20 et ailleurs. "Lorsqu'ils vous livreront, ne vous souciez pas de comment ou de ce que vous direz, car il vous sera donné à cette heure-là ce que vous direz. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle. en toi." Marc est encore plus catégorique : « Vous ne préméditez pas non plus, mais tout ce qui vous sera donné en cette heure-là, dites-le, car ce n'est pas vous qui parlez, mais le Saint-Esprit.

Prenons la circonstance du jour de la Pentecôte (Actes 2 :4-11), lorsque les disciples « commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer ». Parthes, Mèdes, Elamites, les habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, dans les parties de la Libye autour de Cyrène, les étrangers de Rome, les Crêtes et les Arabes ont tous témoigné, "nous les faisons ici parler dans nos langues les merveilles de Dieu !" Cette inspiration n'incluait-elle pas les mots ? N'a-t-il pas en effet exclu la pensée ? Quel exemple plus clair pourrait-on souhaiter ?

Dans le même sens, considérez l'enseignement de Paul dans 1 Corinthiens 14 au sujet du don des langues : « Celui qui parle dans une langue inconnue, parle des mystères en Esprit, mais personne ne le comprend, c'est pourquoi il doit prier afin d'interpréter. circonstances, si aucun interprète n'est présent, il doit garder le silence dans l'église et ne parler qu'à lui-même et à Dieu."

Mais mieux encore, considérez l'énoncé de 1 Pierre 1: 10-11, où il parle de ceux qui ont prophétisé la grâce qui devait venir, comme "scrutant en quoi, ou en quel temps l'Esprit de Christ qui était en eux a fait signifier quand il a témoigné d'avance les souffrances de Christ et la gloire qui doit suivre, à qui elle a été révélée », etc.

« Devrions-nous voir un étudiant qui, après avoir noté la leçon d'un philosophe profond, étudiait maintenant assidûment pour comprendre le sens du discours qu'il avait écrit, nous devrions comprendre simplement qu'il était un élève et non un maître ; qu'il n'avait rien à voir avec l'origine ni des pensées ni des paroles de la conférence, mais était plutôt un disciple dont le rôle était de comprendre ce qu'il avait transcrit, et ainsi de pouvoir le communiquer aux autres.

"Et qui peut nier que c'est l'image exacte de ce que nous avons dans ce passage de Pierre ? Ici se trouvaient des écrivains inspirés qui étudiaient le sens de ce qu'ils avaient eux-mêmes écrit. ont été les rapporteurs de ce qu'ils ont entendu, plutôt que les formateurs de ce qu'on leur avait fait comprendre." - A. J. Gordon dans "Le Ministère de l'Esprit", p. 173,174.

2. La Bible enseigne clairement que l'inspiration s'étend à ses paroles. Nous avons parlé de Balaam comme prononçant ce que Dieu a mis dans sa bouche, mais la même expression est utilisée par Dieu Lui-même en référence à Ses prophètes. Lorsque Moïse s'absentait du service parce qu'il n'était pas éloquent, Celui qui a fait la bouche de l'homme dit : « Maintenant donc, va, et je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu diras » (Exode 4 :10-12). Et le commentaire du Dr James H. Brookes est très pertinent. « Dieu n'a pas dit que je serai avec ton esprit et t'enseignerai ce que tu penseras ; mais je serai avec ta bouche et t'enseignerai ce que tu diras. Ceci explique pourquoi, quarante ans après, Moïse dit à Israël : n'ajouterez rien à la parole que je vous commande, et vous n'en diminuerez rien."' (Deutéronome 4:2.) Sept fois Moïse nous dit que les tables de pierre contenant les commandements étaient l'œuvre de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables (Exode 31:16).

Passant du Pentateuque aux livres poétiques, nous trouvons David disant : "L'Esprit du Seigneur a parlé par moi, et sa parole était dans ma langue" (2 Samuel 23:1-2). Lui non plus ne dit pas, Dieu a pensé par moi, mais a parlé par moi.

Venant aux prophètes, Jérémie avoue que, comme Moïse, il a reculé devant la mission pour laquelle il a été envoyé et pour la même raison. C'était un enfant et il ne pouvait pas parler. "Alors l'Éternel étendit sa main et toucha ma bouche. Et l'Éternel me dit: Voici, j'ai mis ma parole dans ta bouche" (Jérémie 1: 6-9).

Tout cela confirme la déclaration de Pierre citée plus haut, selon laquelle "aucune prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais l'homme a parlé de la part de Dieu, étant poussé par le Saint-Esprit". Sûrement, si la volonté de l'homme n'avait rien à voir avec la prophétie, il n'aurait pas pu être libre dans le choix des mots.

Voilà pour l'Ancien Testament, mais quand nous arrivons au Nouveau, nous avons la même exactitude infaillible et verbale garantie aux apôtres par le Fils de Dieu, comme nous l'avons vu. Et nous avons les apôtres qui le revendiquent, comme lorsque Paul dans 1 Corinthiens 2 : 12-13 distingue entre les « choses » ou les pensées que Dieu lui a données et les paroles dans lesquelles il les a exprimées, et insistant sur la divinité des deux. ; «Ces choses que nous disons aussi», dit-il, «non pas dans les paroles que la sagesse de l'homme enseigne, mais que le Saint-Esprit enseigne». Dans Galates 3:16, suivant l'exemple de Son divin Maître, il n'emploie pas simplement un seul mot, mais une seule lettre d'un mot comme base d'un argument pour une grande doctrine. La bénédiction de la justification qu'Abraham a reçue est devenue celle du croyant en Jésus-Christ. "Maintenant, à Abraham et à sa postérité furent les promesses faites. Il ne dit pas : Et aux postérités, comme de plusieurs ; mais comme d'un seul, Et à ta postérité, qui est Christ."

L'auteur de l'épître aux Hébreux fonde un argument similaire sur le mot "tous" dans Hébreux 1:8, sur le mot "un" dans Hébreux 1:11, et sur l'expression "encore une fois" dans Hébreux 12:26 -27.

Pour revenir à l'argument de Paul dans Galates, l'archidiacre Farrar, dans un de ses écrits, nie que par toute possibilité un hébraïsant tel que lui, et un tel maître de l'usage grec ait pu argumenter de cette manière. Il dit que Paul devait savoir que le pluriel des termes hébreux et grecs pour "semence" n'est jamais utilisé par les auteurs hébreux ou grecs pour désigner la progéniture humaine. Cela signifie, dit-il, diverses sortes de céréales.

Son ingénuité est amusante. Nous acceptons son estimation de la connaissance de Paul de l'hébreu et du grec, dit le professeur Watts, il était certainement un hébreu des Hébreux, et quant à son grec, il pouvait non seulement l'écrire mais le parler comme nous le savons, et citer ce qui convenait à son objectif les poètes grecs. Mais sur cette supposition, nous nous sentons justifiés de demander au Dr Farrar si un lexicographe en recherchant dans les auteurs grecs les significations qu'ils attachent aux spermatozoïdes, le grec pour "semences",

ne serait pas enclin à ajouter "descendance humaine" sur une si bonne autorité que Paul?

Ils ne seraient pas non plus limités à son autorité, puisque Sophocle en use de la même manière, et Eschyle. « J'ai été chassé de mon pays par ma propre progéniture » (spermata) — littéralement par mes propres semences, c'est ce que le premier fait dire à l'un de ses personnages.

L'interprétation par le Dr Farrar des spermatozoïdes dans Galates 3:16, d'un autre côté, serait un non-sens, voire un sacrilège. "Il ne dit pas à diverses sortes de grains comme à plusieurs, mais comme à un seul, et à ton grain, qui est Christ."

"En admettant donc, ce que nous ne remercions personne d'avoir accordé, que spermata signifie progéniture humaine, il est évident qu'en dépit de toutes les opinions contraires, ce passage soutient l'enseignement d'une inspiration de l'Écriture Sainte s'étendant jusqu'à ses mots mêmes."

3. Mais l'argument le plus unique en faveur de l'inspiration des paroles de l'Écriture est la relation que Jésus-Christ entretient avec elles. En premier lieu, Lui-même fut inspiré quant à Ses paroles. Dans la première référence à sa fonction prophétique (Deutéronome 18 : 18), Jéhovah dit : « Je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il dira… tout ce que je lui commanderai. Une limitation de sa parole que Jésus reconnaît partout. "Comme mon Père m'a enseigné, je dis ces choses." "le Père qui m'a envoyé, il m'a donné un commandement sur ce que je dois dire et sur ce que je dois dire"; "tout ce que je dis donc, comme le Père me l'a dit, ainsi je le dis"; « Je leur ai donné les paroles que tu m'as données », « les paroles que je te dis, elles sont esprit et elles sont vie. (Jean 6 :63 ; Jean 8 :26, 28, 40 ; Jean 12 :49-50).

La pensée est encore plus impressionnante lorsque nous lisons la relation entre le Saint-Esprit et l'homme-Dieu. « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a oint pour prêcher l'évangile aux pauvres » ; « Par le Saint-Esprit, il avait donné des commandements aux apôtres » ; « la révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a donnée » ; "Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite" ; « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises » (Luc 4 :18 ; Actes 1 :2 ; Apocalypse 1 :1 ; Apocalypse 2 :1, 11). Si le Verbe incarné avait besoin de l'onction du Saint-Esprit pour donner aux hommes la révélation qu'il a reçue du Père au sein duquel il demeure ; et si l'action du même Esprit s'étendait aux paroles qu'il prononçait en prêchant l'évangile aux doux ou en dictant une épître, combien plus ces choses doivent-elles être ainsi dans le cas d'hommes ordinaires lorsqu'ils sont engagés dans le même service ? Avec quelle démonstration de raison peut-on prétendre que n'importe quel écrivain de l'Ancien ou du Nouveau Testament s'est tenu debout; en ce qui

concerne ses paroles, n'ayant pas besoin d'une telle agence?"—The New Apologetic, pp.67,68.

En second lieu, Il a utilisé les Écritures comme si elles étaient inspirées quant à leurs paroles. Dans Matthieu 22 : 31-32, il justifie la doctrine de la résurrection contre le scepticisme des sadducéens en mettant l'accent sur le temps présent du verbe « être », c'est-à-dire le mot « suis » dans la langue de Jéhovah à Moïse lors de la buisson ardent. Dans Matthieu 22 : 42-45 du même chapitre, il fait de même pour sa propre divinité en faisant allusion à la deuxième utilisation du mot « Seigneur » dans le Psaume 110 : 1. "L'Éternel a dit à mon Seigneur… Si David l'appelle donc Seigneur, comment est-il son fils?" Dans Jean 10:34-36, Il se justifie de l'accusation de blasphème en disant : « N'est-il pas écrit dans votre loi que j'ai dit : Vous êtes des dieux ? S'il les a appelés dieux, à qui la parole de Dieu est venue, et l'Écriture ne peut être anéantie ; dites-vous de celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, que vous blasphémez ; parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ?"

Nous l'avons déjà vu (dans Matthieu 4) vaincre le tentateur dans le désert par trois citations du Deutéronome sans note ni commentaire sauf : « Il est écrit ». Se référant à quoi Adolphe Monod dit : « Je ne connais rien dans toute l'histoire de l'humanité, ni même dans le domaine de la révélation divine, qui prouve plus clairement que cela l'inspiration des Écritures. Quoi ! Jésus-Christ, le Seigneur du ciel et terre, appelant à son aide en ce moment solennel Moïse son serviteur" Celui qui parle du ciel se fortifiant contre les tentations de l'enfer par la parole de celui qui a parlé de la terre ? Comment expliquer ce mystère spirituel, ce merveilleux renversement de l'ordre des choses, si pour Jésus les paroles de Moïse n'étaient pas les paroles de Dieu plutôt que celles des hommes ? Comment l'expliquerons-nous si Jésus n'était pas pleinement conscient que les saints hommes de Dieu parlaient alors qu'ils étaient poussés par le Saint-Esprit ?

> « Je n'oublie pas les objections qui ont été élevées contre l'inspiration des Écritures, ni l'obscurité réelle dont cette inspiration est entourée ; si elles troublent parfois vos cœurs, elles ont troublé le mien aussi. Mais alors, pour raviver ma foi, je n'ai qu'à jeter un coup d'œil sur Jésus glorifiant les Écritures dans le désert, et j'ai vu que pour tous ceux qui s'en remettent à Lui, le problème le plus embarrassant se transforme en un fait historique, palpable et clair. conscient des difficultés liées à l'inspiration des Écritures, mais cela l'a-t-il empêché de faire appel à leur témoignage avec une confiance sans réserve ? Que ce qui lui suffisait suffise pour vous. Ne craignez pas que le rocher qui a soutenu le Seigneur à l'heure de Sa tentation et sa détresse céderont parce que vous vous y appuierez trop. »

En troisième lieu, le Christ enseigne que les Écritures sont inspirées quant à leurs paroles. Dans le sermon sur la montagne, il dit : « Ne pensez pas que je

sois venu abolir la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Car en vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un rien ou un seul titre ne passera en aucune manière de la loi, jusqu'à ce qu' tout soit accompli." [Matthieu 5:17-18]

Voici un témoignage confirmé par un serment, car « en vérité » sur les lèvres du Fils de l'Homme porte une telle force. Il affirme l'indestructibilité de la loi, non seulement dans sa substance mais aussi sa forme, non la pensée mais la parole.

"Un iota ou un trait ne doit en aucun cas passer de la loi." Le "jota" signifie le yod, la plus petite lettre de l'alphabet hébreu, tandis que le "titre" signifie la corne, une courte projection dans certaines lettres prolongent la ligne de base au-delà de la verticale qui repose sur elle. Un lecteur peu habitué à l'hébreu a besoin d'un œil attentif pour voir le titre, mais le Christ garantit qu'en tant que partie du texte sacré, ni le titre ni le yod ne périront.

L'ancien Lightfoot, l'érudit hébraïque et rabbinique de l'époque de l'Assemblée de Westminster, a attiré l'attention sur une histoire intéressante d'une certaine lettre yod trouvée dans le texte de Deutéronome 32:18. C'est dans le mot « teshi », abandonner, traduit dans le King James par « inconscient ». À l'origine, il semble avoir été écrit plus petit encore que d'habitude, c'est-à-dire sous-dimensionné, et pourtant malgré le nombre presque infini de fois où des copies ont été faites, ce petit yod est là aujourd'hui comme il l'a toujours fait. Lightfoot en a parlé au milieu du XVIIe siècle et bien que deux autres siècles et demi se soient écoulés depuis lors avec tous leurs exemplaires supplémentaires du livre, il conserve néanmoins sa place dans le texte sacré. Sa petite taille est mentionnée dans la marge, "mais aucune main n'a osé ajouter un cheveu à sa longueur", si bien qu'on peut encore employer ses mots, et dire qu'il est susceptible d'y rester pour toujours.

Le même érudit parle de l'effet qu'un léger changement dans la forme d'une lettre hébraïque pourrait produire dans la substance de la pensée qu'elle représente. Il prend comme exemple deux mots, « Chacal » et « Halal », qui diffèrent l'un de l'autre simplement par leurs premiers radicaux. Le "Ch" en hébreu est exprimé par une lettre identique à "H", la seule distinction étant une légère cassure ou ouverture dans le membre gauche de ce dernier. Cela semble trop insignifiant à remarquer, mais laissez cette ligne être interrompue là où elle devrait être continue, et "Tu ne profaneras pas le nom de ton Dieu" dans Lévitique 18:21, devient "Tu ne loueras pas le nom de ton Dieu." A travers cette ouverture, aussi petite soit-elle, toute la pensée de l'esprit Divin suinte, pour ainsi dire, et devient tout à fait antagoniste à ce qui a été conçu.

Cela montre combien la pensée et la parole qui l'exprime sont véritablement liées, et que tout ce qui affecte l'une met en péril l'autre. Comme le dit un autre, "Les bouteilles ne sont pas le vin, mais si les bouteilles périssent, le vin est sûr

d'être renversé." Cela peut sembler être de l'étroitesse d'esprit de lutter pour cela, et une preuve d'illumination ou d'érudition libérale pour le traiter avec indifférence, mais nous devons être prêts à prendre position avec Jésus-Christ dans les locaux et, si nécessaire, à sortir du camp portant notre reproche.

4. Difficultés et objections

Qu'il y ait des difficultés à accepter une vision de l'inspiration comme celle-ci va sans dire. Mais pour l'esprit fini, il doit toujours y avoir des difficultés liées à une révélation de l'Infini, et il ne peut en être autrement. Cela a déjà été mentionné. Les hommes de foi, et c'est à eux que nous nous adressons, et non aux hommes du monde, n'attendent pas de comprendre ou de résoudre toutes les difficultés liées aux autres mystères de la Bible pour les accepter comme divins, et pourquoi le feraient-ils dans ce cas?

De plus, la maxime de Mgr Whately est généralement acceptée, selon laquelle nous ne sommes pas obligés d'éliminer toutes les difficultés d'une doctrine pour y croire, pourvu toujours que les faits sur lesquels elle repose soient vrais. Et c'est particulièrement le cas où le rejet d'une telle doctrine comporte plus de difficultés que sa croyance, comme c'est le cas ici.

Car si cette vision de l'inspiration est rejetée, qu'ont ses adversaires à donner à sa place ? Se rendent-ils compte que toutes les objections à cela sont légères en comparaison de celles à toute autre vue qui peut être nommée ? Et se rendent-ils compte que cela est vrai parce que ce point de vue a l'avantage incommensurable de s'accorder avec les déclarations claires de l'Écriture sur le sujet ? En d'autres termes, comme le dit le Dr Burrell, ceux qui affirment l'infaillibilité des autographes des Écritures le font sur l'autorité de Dieu lui-même, et le nier est d'une pièce avec le déni qu'ils enseignent le pardon des péchés ou la résurrection de le mort. Aucune quantité de détournements et de déformations exégétiques ne peut expliquer les affirmations déjà citées dans ces pages, sans parler de la nuance constante de preuves que nous trouvons partout dans la Bible quant à leur vérité.

Et parlant de cela plus loin, n'est-on pas justifié d'exiger de l'objecteur deux choses ? Premièrement, sur une base équitable d'investigation scientifique, n'est-il pas obligé de disposer des preuves présentées ici avant de contester la doctrine qu'elles étayent ? Et deuxièmement, après en avoir disposé, n'est-il pas également obligé de présenter la preuve scripturaire de toute autre conception de l'inspiration qu'il voudrait nous faire accepter ? L'a-t-il déjà fait, et sinon, n'est-on pas davantage justifié de dire que cela ne peut pas être fait ? Mais considérons quelques-unes des difficultés.

1.Il y a les soi-disant divergences ou contradictions entre certaines déclarations de la Bible et les faits de l'histoire ou des sciences naturelles. La meilleure façon

de répondre à ces difficultés est de les traiter séparément comme ils sont présentés, mais lorsque vous les demandez, vous n'êtes pas rarement confronté au silence. Ils sont difficiles à produire, et lorsqu'ils sont produits, qui peut dire qu'ils appartiennent aux parchemins originaux ? Comme nous ne prétendons pas à une traduction infaillible, la charge de la preuve n'incombe-t-elle pas à l'objecteur ?

Mais certaines de ces « divergences » s'expliquent facilement. Ils n'existent pas entre les déclarations de la Bible et les faits scientifiques, mais entre les interprétations erronées de la Bible et les conclusions immatures de la science. La vieille histoire de Galilée est pertinente, qui n'a pas contredit la Bible en affirmant que la terre tournait autour du soleil, mais seulement les fausses hypothèses théologiques à son sujet. De cette manière, la lumière avancée a supprimé bon nombre de ces divergences, et il est juste de supposer avec le Dr Charles Hodge qu'une lumière supplémentaire supprimerait tout.

2. Il y a des différences dans les récits eux-mêmes. En premier lieu, les auteurs du Nouveau Testament changent parfois des mots importants en citant l'Ancien Testament, ce qui est supposé ne pas être le cas si, dans les deux cas, les auteurs étaient inspirés. Mais on oublie que dans les Écritures nous avons affaire moins à différents auteurs humains qu'à un seul Auteur divin. C'est un principe dans la littérature ordinaire qu'un auteur peut se citer comme il lui plaît, et donner une tournure différente à une expression ici et là, selon qu'un changement de situation le rend nécessaire ou désirable. Allons-nous refuser ce privilège au Saint-Esprit ? Ne pouvons-nous pas trouver, en effet, que certaines de ces prétendues citations erronées montrent un tel progrès de la vérité, une application si évidente de l'enseignement d'une dispensation antérieure aux circonstances d'une dispensation ultérieure, qu'elles offrent une confirmation de leur origine divine plutôt qu'un argument encontre?

Nous avons offert des illustrations de cela plus tôt, mais à celles-ci nous ajouterions maintenant Ésaïe 59 :20 cité dans Romains 11 :26, et Amos 9 :11 cité dans Actes 15 :16. Et à tous ceux qui désirent approfondir le sujet, nous recommandons le précieux ouvrage du professeur Franklin Johnson, de l'Université de Chicago, intitulé "Les citations du Nouveau Testament à partir de l'Ancien".

Une autre classe de différences, cependant, est celle où le même événement est parfois donné différemment par différents auteurs. Prenons celle la plus fréquemment utilisée par les objecteurs, l'inscription sur la Croix, enregistrée par tous les évangélistes et pourtant différemment par chacun. Comment de tels enregistrements peuvent-ils être inspirés, se demande-t-on.

Il convient de rappeler en réponse que l'inscription a été écrite en trois langues appelant à un arrangement différent des mots dans chaque cas, et qu'un

évangéliste peut avoir traduit l'hébreu, et un autre le latin, tandis qu'un troisième a enregistré le grec. Il n'est pas dit que quelqu'un ait donné l'inscription complète, et nous ne pouvons pas non plus affirmer qu'ils étaient obligés de le faire. De plus, personne ne contredit l'autre, et personne ne dit ce qui est faux.

Rappelant ce qui a été dit sur le fait que nous n'avions pas affaire à différents auteurs humains mais à un seul auteur divin, le Saint-Esprit n'a-t-il pas choisi ici de souligner un fait particulier ou une phase d'un fait de l'inscription dans un but spécifique et important ? Examinez les dossiers pour déterminer ce que ce fait peut avoir été. Observez que quoi que ce soit d'autre qui soit omis, tous les récits enregistrent les circonstances capitales que le Souffrant sur la croix était LE ROI DES JUIFS.

Pourrait-il y avoir une cause à cela ? Quelle était l'accusation portée contre Jésus par ses accusateurs ? N'a-t-il pas été rejeté et crucifié parce qu'il a dit qu'il était le roi des Juifs ? N'était-ce pas là l'idée centrale que Pilate était providentiellement amené à exprimer dans l'inscription ? Et si oui, n'était-ce pas de cela que les évangélistes devaient témoigner ? Et ce témoignage n'aurait-il pas dû être porté de manière à dissiper l'idée d'une collusion dans les lieux ? Et cela n'impliquait-il pas une variété de récits qui devaient en même temps être en harmonie avec la vérité et les faits ? Et n'avons-nous pas cette chose même dans les quatre évangiles ?

Ces récits se complètent mais ne se contredisent pas. Nous les plaçons sous les yeux dans l'ordre dans lequel ils sont enregistrés.

> C'est Jésus LE ROI DES JUIFS (Matthieu 27:37)
>
> … LE ROI DES JUIFS (Marc 15:26)
>
> C'est LE ROI DES JUIFS (Luc 23:38)
>
> Jésus de Nazareth LE ROI DES JUIFS (Jean 19:19)

L'inscription entière était évidemment "Celui-ci est Jésus de Nazareth, le roi des Juifs", mais nous soutenons que ce qui précède présente un argument raisonnable pour les différences dans les annales.

3. Il y a de la variété dans le style. Certains pensent que si tous les écrivains étaient pareillement inspirés et que l'inspiration s'étendait à leurs paroles, ils devaient tous posséder le même style comme si le Saint-Esprit n'avait qu'un style !

Le style littéraire est une méthode de sélection des mots et d'assemblage des phrases qui marque l'œuvre d'un auteur de l'influence de ses habitudes, de sa condition sociale, de son éducation, de son raisonnement, de son expérience, de

son imagination et de son génie. Ceux-ci donnent sa physionomie mentale et morale et constituent son style.

Dieu n'est-il pas libre d'agir avec ou sans ces lois fixes ? Il n'y a aucune circonstance qui teinte ses vues ou ses raisonnements, et il n'a pas d'idiosyncrasies de discours, et aucune langue maternelle à travers laquelle il exprime son caractère, ou laisse la marque du doigt du génie sur ses tissus littéraires.

C'est donc une grande erreur, comme l'a dit un jour le Dr Thomas Armitage, de supposer que l'uniformité du style verbal doit avoir marqué la paternité de Dieu dans la Bible, s'Il avait choisi ses mots. En tant qu'auteur de tous les styles, il les utilise plutôt tous à sa guise. Il accorde tous les pouvoirs de l'individualité mentale à Ses instruments pour utiliser les Écritures, puis utilise leurs pouvoirs comme Il le veut pour exprimer Sa pensée par eux.

En effet, la variété du style est une preuve nécessaire de la liberté des écrivains humains, et c'est cela entre autres qui nous convainc que, bien que contrôlés par l'Esprit Saint, ils n'étaient pas de simples machines dans ce qu'ils écrivaient.

Considérez la méthode de Dieu dans la nature. Dans n'importe quel département de la vie végétale, il ne peut y avoir qu'un genre, tandis que ses membres sont classés en mille espèces. De la racine bulbeuse sortent la tulipe, la jacinthe, le crocus et le lys sous toutes leurs formes et nuances, sans aucune cause ni de chimie naturelle ni de culture. Elle est exclusivement attribuable à la variété des styles que l'esprit de Dieu conçoit. Et ainsi dans les écrits sacrés. Son esprit se voit dans l'infinie variété d'expressions qui dicte la rédaction de chaque livre. Pour citer à nouveau Armitage, "Je ne peux pas dire comment le Saint-Esprit a suggéré les mots aux écrivains, pas plus qu'un autre homme ne peut dire comment Il leur a suggéré les pensées. Mais si la diversité d'expression prouve qu'Il n'a pas choisi les mots, le la diversité des idées prouve qu'il n'a pas dicté les pensées, car l'une est aussi variée que l'autre."

William Cullen Bryant était un homme de presse mais un poète ; Edmund Clarence Stedman était un courtier de Wall Street et aussi un poète. Quelle différence de style entre leurs éditoriaux et lettres commerciales d'une part, et leur poésie d'autre part ! Dieu est-il plus limité qu'un homme ?

4. Il y a certaines déclarations de l'Écriture elle-même. Paul ne dit-il pas à un ou deux endroits « je parle comme un homme », ou « à la manière d'un homme » ? Assurément, mais n'utilise-t-il pas les arguments communs aux hommes pour élucider un point ? Et ne peut-il pas être aussi véritablement conduit par l'Esprit à faire cela, et à l'enregistrer, qu'à faire ou dire n'importe quoi d'autre ? Bien sûr, ce qu'il cite des hommes n'a pas la même valeur essentielle que ce qu'il reçoit directement de Dieu, mais le récit de la citation est aussi véritablement inspiré.

Il y a deux ou trois autres déclarations de son genre dans le chapitre 7 de 1 Corinthiens, où il traite du mariage. Dans 1 Corinthiens 7:6, il dit : « Je dis cela par permission, non par commandement », et ce qu'il veut dire n'a aucune référence à la source de son message mais au sujet de celui-ci. En contradiction avec le faux enseignement de certains, il dit que les chrétiens sont autorisés à se marier, mais pas obligés de le faire. Au verset 10 [1 Corinthiens 7 :10], il dit : « Aux mariés, ce n'est pas moi encore, mais le Seigneur », tandis qu'au verset 12 [1 Corinthiens 7 :12], il suit : « Mais aux autres c'est moi qui parle, pas le Seigneur." Se déclare-t-il inspiré dans le premier cas, et non dans le second ? En aucun cas, mais dans le premier il fait allusion à ce que le Seigneur a dit à ce sujet alors qu'il était ici dans la chair, et dans le second à ce que lui, Paul, y ajoute sous l'autorité du Saint-Esprit parlant à travers lui. En d'autres termes, mettant ses propres paroles sur un pied d'égalité avec celles de Notre-Seigneur, il confirme simplement leur inspiration.

Au verset 40 [1 Corinthiens 7:40], il utilise une expression déconcertante : « Je pense aussi que j'ai l'Esprit de Dieu. Comme nous ne combattons que pour un récit inspiré, il semblerait facile de dire qu'ici il enregistre un doute quant à savoir s'il a été inspiré, et donc partout ailleurs en l'absence d'un tel récit de doute, l'inspiration doit être supposée. Mais ce serait éluder la question, et nous préférons la solution des autres que la réponse se trouve dans l'état de l'église de Corinthe à cette époque. Ses ennemis avaient cherché à contrecarrer ses enseignements, prétendant qu'ils avaient l'Esprit de Dieu. Se référant à cette affirmation, il dit avec une ironie justifiée : "Je pense aussi que j'ai l'Esprit de Dieu" (R. V.). "Je pense" dans la bouche de celui qui a l'autorité apostolique, dit le professeur Watts, peut être considéré comme porteur de l'affirmation la plus forte du jugement en question. Le passage est quelque chose de semblable à un autre dans la même épître au chapitre 14, verset 37 [1 Corinthiens 14:37], où il dit : « Si quelqu'un se croit prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses Je vous écris sont les commandements du Seigneur."

Le temps interdit d'approfondir davantage les difficultés et les objections et ce n'est pas non plus nécessaire, car il n'y en a pas une qui n'ait été rencontrée de manière satisfaisante par l'homme de Dieu et l'enfant de la foi encore et encore.

Mais il y a un obstacle sur lequel nous voudrions attirer l'attention avant de conclure, non pas une difficulté ou une objection, mais un obstacle réel, surtout pour les jeunes et insuffisamment instruits. C'est l'illusion que cette vision de l'inspiration n'est détenue que par les ignorants. Une illusion naissant d'encore une autre quant à savoir qui constitue le savant.

Il y a une impression populaire que, dans le domaine de la théologie et de la religion, ces derniers se limitent pour la plupart aux critiques supérieurs et à leurs proches, et plus le critique est rationaliste et iconoclaste, plus il est estimé

être savant. Mais l'erreur de ceci se voit en ce que les qualités qui font d'un philologue un expert en langues humaines, ou qui donnent une large connaissance de la littérature de toute sorte, en d'autres termes les qualités du Critique supérieur, dépendent davantage de la mémoire. que le jugement, et ne donnent pas la moindre garantie que leurs possesseurs puissent tirer une conclusion valable de ce qu'ils savent.

Comme le dit l'auteur de "Faith and Inspiration", le travail d'un tel érudit ressemble souvent à celui d'un carrier pour un architecte. Toute sa réalisation, bien qu'immensément précieuse à sa place, n'est qu'une masse de matière brute et informe jusqu'à ce qu'un esprit doué dans une direction différente, et possédant le goût et l'équilibre nécessaires, la réduise ou la mette en forme pour l'utiliser. Les perplexités des astronomes touchant la comète de Halley sont au point. Ils connaissaient des faits que les gens ordinaires ignoraient, mais lorsqu'ils en vinrent à généraliser, l'homme de la rue sut qu'il aurait dû chercher le phénomène à l'ouest lorsqu'ils lui demandèrent de regarder à l'est.

On parle beaucoup, par exemple, d'une connaissance de l'hébreu et du grec, et aucun homme sensé ne les sous-estimera pour le théologien ou l'érudit biblique, mais ils sont entièrement inutiles à la compréhension de la doctrine de l'inspiration ou de toute autre doctrine des Saintes Écritures. Le lecteur intelligent de la Bible en langue anglaise, surtout lorsqu'il est illuminé par le Saint-Esprit, est parfaitement capable de décider lui-même de ces questions. Il ne peut pas déterminer comment le Saint-Esprit a opéré sur l'esprit des rédacteurs sacrés parce que cela n'est pas révélé, mais il peut déterminer les résultats obtenus parce que cela est révélé. Il peut déterminer si l'inspiration couvre, tous les livres, et si elle comprend non seulement le fond mais la forme, non seulement les pensées mais les mots.

Nous avons parlé de savants et de savants, venons-en aux noms. Nous supposons que le Dr Sanday, d'Oxford, est un érudit, et l'archevêque de Durham, et le doyen Burgon, et le professeur Orr, de Glasgow, et le principal Forsyth, du Hackney College, et Sir Robert Anderson, et le Dr Kuyper, de Hollande , et le président Patton, de Princeton, et Howard Osgood du Comité de révision de l'Ancien Testament et Matthew B. Riddle du Nouveau, et G. Frederick Wright et Albert T. Clay, les archéologues, et les présidents Moorehead et Mullins, et CI Scofield, et Luther T. Townsend, pendant vingt-cinq ans professeur à la Theological School de l'Université de Boston, et Arthur T. Pierson de la Missionary Review of the World, et une foule d'autres témoins vivants - épiscopaliens, presbytériens, congrégationalistes, baptistes, luthériens , Méthodistes, Néerlandais réformé.

Nous pensions que John Calvin était un érudit, et le distingué Bengel, et le chanoine Faussett, et Tregelles, et Auberlen, et Van Oosterzee, et Charles Hodge

et Henry B. Smith, et tant d'autres qu'il était insensé de les rappeler. Ces hommes ne soutiendront peut-être pas toutes les affirmations de ces pages, ils ne se soucieront peut-être pas d'être cités comme détenant techniquement la théorie verbale de l'inspiration pour les raisons déjà citées, mais ils affirmeront le cœur de l'affirmation et témoigneront de leur croyance en une inspiration de les oracles sacrés qui comprennent les mots.

Une fois, alors que l'écrivain était mis au défi par le rédacteur en chef d'un quotidien laïc de nommer un seul savant vivant qui croyait ainsi, il présenta celle d'un chancelier d'une grande université, et on lui dit qu'il n'était pas le genre de savant dont il s'agissait ! Le genre d'érudit souvent visé par de tels opposants est celui qui cherche à détruire la foi dans la Bible en tant que Parole de Dieu, et à substituer à sa place une Bible de sa propre fabrication.

The Outlook a récemment publié un éditorial intitulé "Whom Shall We Believe?" dans lequel l'auteur a réaffirmé les platitudes selon lesquelles la vie est un processus vital bien plus qu'un processus intellectuel, et que la vérité plus profonde est distillée à partir de l'expérience plutôt que de processus logiques. C'est la raison pour laquelle il a dit que beaucoup de choses sont cachées aux soi-disant sages, qui suivent des méthodes formelles d'observation exacte, et sont révélées aux bébés et aux nourrissons qui ne connaissent rien de ces méthodes, mais sont profondément en train de vivre. Aucun spectateur n'a encore compris un grand mouvement humain contemporain dans lequel il n'est pas entré.

Cela explique-t-il pourquoi le savant cloîtré est incapable d'accepter l'inspiration surnaturelle des Écritures tandis que les hommes sur le sapin

ligne de l'armée du Seigneur y croit-elle jusqu'aux mots ? Cela explique-t-il la foi de nos missionnaires à l'étranger ? Est-ce ce qui a conduit J. Hudson Taylor à la Chine intérieure, et le Dr Guinness à établir le travail sur le Congo, et George Mueller et William Quarrier à soutenir les orphelins de Bristol et du pont des déversoirs ? Est-ce cela - la croyance en l'inspiration plénière de la Bible - le secret du pouvoir évangélique de DL Moody, et Chapman, et Torrey, et Gipsy Smith, et pratiquement tous les évangélistes dans le domaine, car dans la mesure où nous le connaissons, il y a aucun de ceux qui en doutent ? Cela explique-t-il pourquoi "les meilleurs vendeurs sur le marché", du moins parmi les chrétiens, ont été les livres de dévotion et d'exposition d'Andrew Murray, de Miller et de Meyer, et d'écrivains de cette trempe ? Est-ce pour cela que les gens ordinaires ont aimé écouter des prédicateurs comme Spurgeon, McLaren, Campbell Morgan, Len Broughton et A. C. Dixon et sont passés par des hommes de l'autre espèce ? Il est, en un mot, sûr de défier le monde chrétien tout entier pour le nom d'un homme qui se distingue comme un gagneur d'âmes qui ne croit pas à

l'inspiration de la Bible telle qu'elle a été cherchée à être expliquée dans ces pages.

Mais nous terminons par une sorte de témoignage concret - celui de l'Assemblée générale de l'Église presbytérienne d'Amérique, et d'une date aussi récente que 1893. L'auteur n'est pas presbytérien, et donc de meilleure grâce peut demander à ses lecteurs de considérer le caractère et l'esprit représentés dans une telle Assemblée. Voici quelques-uns de nos plus grands marchands, nos plus grands juristes, nos plus grands éducateurs, nos plus grands hommes d'État, ainsi que nos plus grands missionnaires, évangélistes et théologiens. On peut considérer comme capable et auguste un rassemblement de représentants du christianisme en d'autres lieux et en d'autres occasions, mais peu peuvent le surpasser. Pour la sobriété de la pensée, pour la profondeur et l'étendue de l'apprentissage, pour la richesse de l'expérience spirituelle, pour l'honnêteté de la parole et la virilité de la conviction, l'Assemblée générale de l'Église presbytérienne en Amérique doit attirer l'attention et le respect dans le monde entier. Et voici ce qu'il a dit sur le sujet que nous examinons maintenant lors de son rassemblement dans la ville de Washington, la capitale de la nation, à la date indiquée :

« La Bible telle que nous l'avons maintenant, dans ses différentes traductions et révisions, lorsqu'elle est libérée de toutes les erreurs et fautes des traducteurs, copistes et imprimeurs, (est) la Parole Même de Dieu, Et par conséquent entièrement sans erreur. »

Sommaire

Auteurs Anglo-Saxons, traduit en français par Révérend Philippe L. De Coster, B.Th., DD

• The Testimony of Christ to the Old Testament

by William Caven, D.D., LL.D.

• The Early Narratives of Genesis

by Prof. James Orr, D.D.

• One Isaiah

by Prof. Geo. L. Robinson, D.D.

• The Book of Daniel

by Prof. Joseph D. Wilson, D.D.

• The Doctrinal Value of the First Chapters of Genesis

by the Rev. Dyson Hague, M.A.

• Three Peculiarities of the Pentateuch which are Incompatible with the Graf-Wellhausen Theories of its Composition by Andrew Craig Robinson, M.A.

• The Testimony of the Monuments to the Truth of the Scriptures

by Prof. Geo. Frederick Wright, D.D., LL.D.

• The Recent Testimony of Archaeology to the Scriptures

by M.G. Kyle, D.D., LL. D.

• Science and Christian Faith

by Rev. Prof. James Orr, D.D.

• My Personal Experience with the Higher Criticism

by Prof. J.J. Reeve

• The Inspiration of the Bible -- Definition, Extent and Proof

by Rev. James M. Gray, D.D.

Profession de foi... nos bases et valeurs

ce que nous avons compris du message de la Bible

Les Maisons-Eglises (Ecclesia Domestica) cherchent à s'appuyer exclusivement sur la Bible, il est naturel qu'on y retrouve les valeurs fondamentales contenues dans les Confessions de Foi Chrétiennes Evangéliques établies au cours des siècles par ceux qui aimaient la Parole de Dieu :

1. L'enracinement dans la foi de l'Eglise primitive

2. L'enracinement dans la foi de la Réforme au cours des siècles, et prévenir ainsi les abus de l'Eglise Romaine, pour des raisons pécuniaires (ex. dévotion aux saints, par exemple un saint moderne Padre Pio, Sainte Rita, Lourdes, et j'en passe (question de remplir les caisses de l'Eglise, etc.)

3.L'héritage du mouvement des Frères

L'enracinement dans la Foi de l'Eglise Primitive et Gnostique

Bien que nous ne le récitions pas, nous acceptons les bases doctrinales du Symbole des Apôtres (la Didachè).

C'est ainsi que nous croyons :

- En Dieu le Père, Tout-Puissant, Créateur
- En Jésus-Christ, Fils de Dieu, Personne divine, Sauveur et Seigneur, mort et ressuscité, qui reviendra
- Au Saint-Esprit, Personne divine
- Au pardon des péchés par la foi en Jésus, à la résurrection du corps, à la vie éternelle.
- En l'Église Universelle, formée de tous ceux qui croient en Jésus Christ et à son œuvre, dans quelque dénomination qu'ils se trouvent.

Le Réveil évangélique des XVIIIe et XIXe siècles a remis en valeur la nécessité d'une conversion personnelle et de la nouvelle naissance. Partageant cet ancrage, le mouvement des Frères en est une composante apparue vers 1830 qui propose en outre une conception singulière de la vie de l'église locale (plus souvent désignée par le terme « assemblée », ou l'Ecclesia Domestica.

La Cène ou l'Eucharistie

Elle est célébrée chaque dimanche avec le pain et la coupe. Nous pensons qu'à la responsabilité personnelle de chaque participant s'ajoute une responsabilité d'accueil de l'assemblée. Seules les personnes converties ayant un témoignage et

une vie en accord avec la foi chrétienne sont invitées à participer au repas du Seigneur. Les croyants appartenant à d'autres communautés chrétiennes qui adorent Dieu, lui seul, unique en trois personnes, Père, Fils et Saint Esprit, sont accueillis sur le principe de l'unité du corps de Christ (1 Corinthiens 10 : 16) et sur la base d'un témoignage suffisant.

Il n'y a pas d'ordonné installé, au sens courant du terme, dans l'assemblée locale. Les responsabilités incombent à un groupe, disons, d'anciens (1 Pierre 5 : 1-4) reconnus tacitement en fonction de leur autorité morale ou quelquefois désignés de façon plus formelle. Les décisions importantes sont prises collégialement avec l'assentiment de toute l'assemblée.

Bien que n'étant pas constitués en système ou fédération nous entretenons des relations privilégiées dans notre « famille d'assemblées ».

Il n'y a pas d'instance dirigeante au-dessus des assemblées, mais les conseils de frères ayant une autorité morale reconnue sont généralement écoutés.

Ainsi on ne peut parler ni d'interdépendance ni d'indépendance des assemblées, la réalité pratique se situe entre ces deux pôles : chaque assemblée a affaire à « Christ » et recherche un chemin commun avec les autres assemblées.

Nous croyons que les ministères sont donnés par le Christ (Ephésiens 4) à son Eglise (communauté des croyants), ainsi que les différents « charismes » (ou dons de la grâce) (1 Corinthiens 12).

Pour nous, « être dirigeant ecclésiastique » (de même que prophète, docteur, évangéliste) est une qualification plus qu'une fonction. Avoir le don de prêtre ou pasteur, c'est avoir la capacité donnée par Dieu de consoler, encourager, fortifier les brebis du troupeau. Ce don, et tous les autres, peuvent s'exprimer dans les réunions mais aussi dans toute la vie de l'Ecclesia Domestica .

En vertu du sacerdoce universel, chaque croyant se doit de participer activement à la vie de communauté ecclésiale. Celle-ci ne saurait d'ailleurs se limiter aux réunions publiques. Les réunions sont considérées comme un rassemblement autour du Seigneur Jésus (Matthieu 18 : 20) sans référence à une structure établie. Même si nous n'échappons pas à certaines formes d'habitudes, nous n'avons pas de liturgie officielle : lorsque l'assemblée se réunit, chaque frère recherche la direction de l'Esprit pour proposer un chant, prier, donner lecture d'un texte biblique, apporter un message.

- Le Culte Eucharistique est pour nous un moment réservé à l'adoration (Jean 4 : 23). Il n'est ni préparé, ni présidé. Les chants et prières se succèdent dans la spontanéité ce qui suppose aussi des temps de silence.

- La réunion de prière et d’adoration est le moment où l'assemblée expose ses besoins à Dieu. Les frères et sœurs partagent sur les besoins de l'assemblée ensuite ces besoins sont exposés à Dieu tour à tour, spontanément. Des « cellules de prière » peuvent aussi se réunir dans les maisons.

- La réunion d'édification est le moment où un ou plusieurs frères et sœurs apportent un message prophétique ou d'édification selon l'inspiration et les besoins du moment (1 Corinthiens 14 : 3). On ne sait donc pas à l'avance qui va parler, ni sur quel sujet (1 Corinthiens 14 : 26).

- Les autres réunions : d'autres réunions, souvent plus organisées, peuvent avoir lieu selon le besoin de l'assemblée locale: étude biblique, réunion d'enseignement systématique, exposé sur un thème, information missionnaire, action d'évangélisation, catéchisme, réunions de jeunes etc. sans parler des services de baptême, mariage, et enterrement.

- Œcuménicité : Les liens inter-églises, sont des liens organiques entre les communautés ecclésiaux qui sont maintenus par des rencontres régionales ou nationales et par des publications communes.

- Par contre, il n'existe pas de fédération officielle. Nous ne représentons d'ailleurs qu'une fraction du « mouvement des maisons églises ».




Ἀφορῶντες εἰς Ἰησοῦν